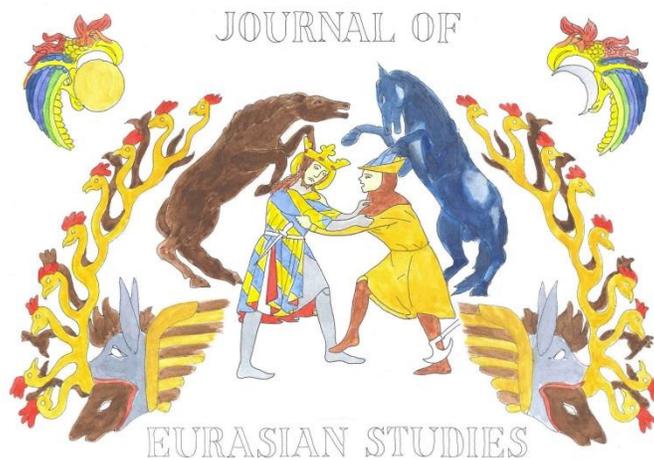


JOURNAL OF EURASIAN STUDIES

Journal of the Gábor Bálint de Szentkatolna Society

Founded: 2009.

Internet: www.federatio.org/joes.html



Volume V., Issue 4. / October — December 2013 — Supplement

ISSN 1877-4199

Publisher

Foundation 'Stichting MIKES INTERNATIONAL', established in The Hague, Holland.

Account: Postbank rek.nr. 7528240

Registered: Stichtingenregister: S 41158447 Kamer van Koophandel en Fabrieken Den Haag

Distribution

The periodical can be downloaded from the following Internet-address:

<http://www.federatio.org/joes.html>

If you wish to subscribe to the email mailing list, you can do it by sending an email to the following address:

mikes_int-subscribe@yahoogroups.com

The publisher has no financial sources. It is supported by many in the form of voluntary work and gifts. We kindly appreciate your gifts.

Address

The Editors and the Publisher can be contacted at the following addresses:

Email: mikes_int@federatio.org

Postal address: P.O. Box 10249, 2501 HE, Den Haag, Holland

Individual authors are responsible for facts included and views expressed in their articles.

ISSN 1877-4199

© Mikes International, 2001-2013, All Rights Reserved

EDITORIAL BOARD

Editor-in-Chief

FARKAS, Flórián

The Hague, Holland

Deputy Editor-in-Chief

OBRUSÁNSZKY, Borbála

Budapest, Hungary

Editors

ALIMBAY, Nursan

Almaty, Kazakhstan

ARADI, Éva

Budapest, Hungary

BÉRCZI, Szaniszló

Budapest, Hungary

BÍRÓ, András

Budapest, Hungary

CSORNAI, Katalin

Budapest, Hungary

CZEGLÉDI, Katalin

Pécs, Hungary

ERDÉLYI, István

Göd, Hungary

HORVÁTH, Izabella

Hangzhou, China

KARATAY, Osman

İzmir, Turkey

MAHAPATRA, Debidatta Aurobinda

Boston, MA, USA

MARÁCZ, László

Amsterdam, Holland

MARCANTONIO, Angela

Rome, Italy

MURAKEÖZY, Éva Patrícia

The Hague, Holland

SARBASSOVA, Guldana

Amsterdam, Holland

SECHENBAATAR

Hohhot, China

UCHIRALTU

Hohhot, China

ZOMBORI, Andor

Nagoya, Japan

Françoise Mirabile

LUMIERE DE SIBERIE



Un séjour de trois ans (septembre 2008 — juin 2011)
à Akademgorodok

Courriers et impressions

A mon père, clin d'œil sylvestre



« Cette terre qui n'a pas fait les choses à demi, mais s'est étendue comme une tache d'huile sur la moitié du monde. » Gogol, Les Ames Mortes

Ouverture

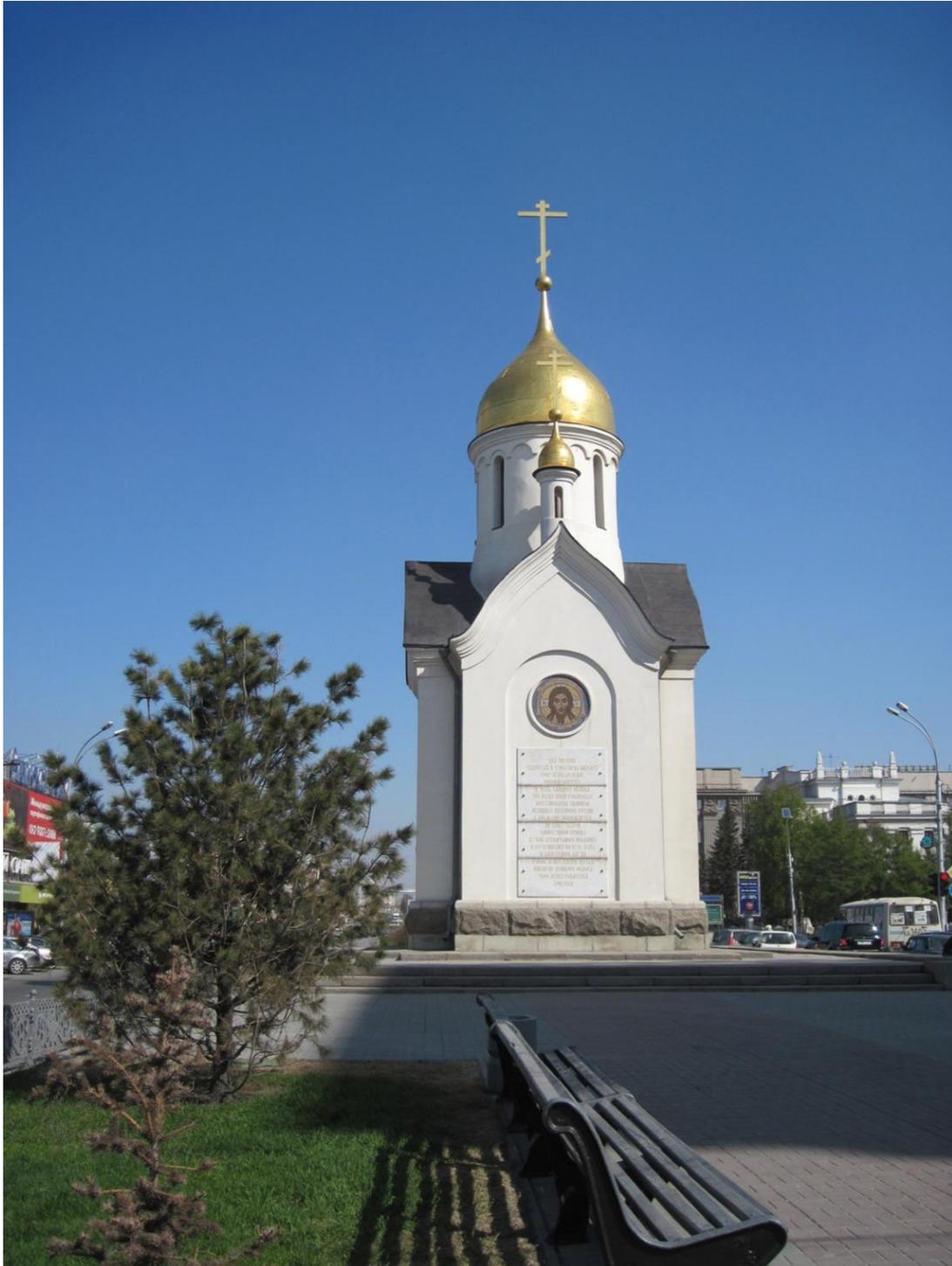
Voici quelques écrits sur la Russie tentant de témoigner d'une rencontre non choisie à un certain point d'un parcours de vie. Un voyage-séjour de trois ans qui a succédé à d'autres voyages dans des cultures assez dépaysantes pour faire germer en mon esprit quelques questions. Questionnement sur l'identité individuelle, nationale, religieuse. Mais le mot identité n'est sans doute pas le plus juste pour rendre compte de la vie de ceux qui traversent des cultures dites étrangères, s'en nourrissent, se laissent transformer au fil de leur vécu, sans pour autant s'assimiler, ni même s'intégrer.

Temps de vie, trois années en Russie, sans autre projet personnel qu'être là, sans intérêt préalable. Travail au quotidien, rencontres de personnes, de livres, d'œuvres, l'ensemble déterminé par tout le chemin antérieur à la Russie dans mon existence. Sans autre projet que laisser venir à moi les paysages, les êtres, les choses et observer comment tout cela entre en résonance avec ce que je suis. Me laisser bousculer dans mes certitudes, désirer m'ouvrir à la dérangeante différence de l'autre, tenter de ne pas l'enfermer dans une image figée et définitive, comprendre que ce que je perçois en lui n'est jamais que ce qui existe en moi, comprendre que quand je vous parle de la Russie, c'est bien évidemment à partir de mon pays et de ma culture que je vous entretiens, reconnaissant par là-même l'extrême limitation de mon regard, acceptant ma si large ignorance de l'autre. Je rejoins la famille des voyageurs qui appuient la construction de leur ontologie sur un parcours géographique extérieur, faisant jouer nécessité intérieure et hasards extérieurs ... Paradoxe du même et de l'autre : par l'autre me connaître mieux, et me connaissant mieux, laisser exister cet autre.

Alors, voilà, c'est un texte aventureux et tâtonnant sur un parcours singulier qui n'est que le mien. Ce séjour sibérien m'aura permis de cheminer quotidiennement au long des sentiers forestiers, il m'aura permis aussi de défricher quelques chemins embroussaillés de mon âme, il aura favorisé un léger renouvellement de mon regard.

Je vous offre ces lignes dans le bonheur de ce qui fut un beau voyage.

29 septembre 2008



Chapelle Saint Nicolas à Novossibirsk marque le centre de la Russie tsariste

Akademgorodok, 29 septembre 2008

Un salut automnal de Sibérie. Nous avons bien atterri, dans tous les sens du terme, dans cette nouvelle terre. Sans doute, des difficultés viendront, mais pour l'instant nous sommes dans la phase de découverte et je suis séduite par l'endroit ... très isolé. L'université a été créée à la fin des années 50 comme un immense complexe de recherche scientifique, intentionnellement situé loin de Moscou, afin que les chercheurs travaillent en paix, disent certains ; ou afin qu'ils ne soient pas tentés de franchir les frontières, affirment les mauvaises langues. Nous sommes en plein cœur de la forêt; par endroits, on a défriché et bâti quelques immeubles sans aucun intérêt architectural, mais ici c'est la nature qui domine, et quand je regarde, au réveil, les si majestueux bouleaux dont les feuilles commencent à jaunir et tourbillonnent, devant cette grande et simple beauté, je me dis que c'est un privilège d'être là, de vivre cette vie nouvelle. Ici, pas de stress, une étonnante paix règne, la puissance de la forêt a raison des impatiences humaines.

Nous avons immédiatement ressenti, avec Paul, que cette terre que nous foulions avait une identité forte, même s'il nous est difficile de la cerner. Ici, on parle de l'esprit d'Akademgorodok, le nom de cette petite ville où nous résidons; c'est un esprit d'amour de la connaissance, un grand attachement à la nature, une convivialité car tous se connaissent comme dans un village; une qualité de vie, la conscience que l'argent n'est pas la recherche ultime d'une vie. Nicolas Roerich, qui habita longtemps dans les proches montagnes de l'Altaï, le grand archéologue et peintre du début du vingtième siècle, y est vénéré. Nous le connaissions de l'Inde pour avoir visité sa maison dans l'Himachal Pradesh à Naggar et admiré ses mille et un tableaux des monts et vallées de l'Himalaya, en toutes saisons, à toutes les heures, avec des couleurs et des lignes qui touchent le fond de l'âme. Sous son regard, c'est toute la Création qui chante la beauté du monde, une invitation muette lancée à l'homme pour qu'il élève son âme à la connaissance des forces qui l'animent, et que, à la suite de bien des Sages de diverses traditions, il se pose la question "quel est donc le maître de ce monde?" Nicolas Roerich était chrétien orthodoxe, mais sa longue fréquentation de la terre indienne, lui a fait peupler ses tableaux de stupas, divinités bouddhistes, drapeaux de prières que l'on trouve au sommet des cols himalayens, un au-delà du regard limité des hommes ordinaires sur la religion, la capacité d'appartenir à une Eglise sans rejeter les autres traditions. On trouve des peintures de Roerich en bien des endroits du monde : Russie, Inde, USA, ... Il existe aussi nombre de centres ouverts par les amis de la fondation de Nicolas Roerich. Il y a un de ces centres à Novossibirsk, un autre à Samara : on y trouve des reproductions au laser de ses tableaux, quelques uns de son fils qui passa sa vie en Inde, épousa la fille de Rabindranath Tagore. Nicolas Roerich a beaucoup écrit. Des fascicules véhiculent ses idées philosophiques, esthétiques et religieuses. Depuis l'art primitif et jusqu'à aujourd'hui, selon lui, l'art advient dans un éclat de joie. Nicolas Roerich, dans la lignée des grands géologues et explorateurs russes, resitue la nature dans sa relation intime à l'homme, l'un et l'autre égaux dans la Création. Ceci explique que différents mouvements écologique, agnostique, humaniste, philosophique, reconnaissent en Nicolas Roerich un Maître, et que ces centres qui lui sont consacrés soient très actifs.

Je ne peux vous énumérer tous les peuples et tribus qui vivent en Sibérie : Bouriates, Yakoutes, Tatares, Altaïstes, ... En conséquence, bien des religions voisinent en Russie : orthodoxie, catholicisme, protestantisme, islam, judaïsme, mais aussi bouddhisme et chamanisme ... imaginez la joie de Paul au voisinage de tant de langues, de coutumes, d'explorations possibles pour lesquelles il aurait besoin de plus d'une vie.

Tolstoï est passé dans la région, savez-vous qu'il correspondait avec Gandhi, et que certainement cette terre si particulière concourut à forger sa pensée dans une recherche de résolution des relations humaines non violentes; Romain Rolland suivit cet échange avec grand intérêt. Ce que je suis en train de vous dire, c'est que nous sommes bien loin des clichés sur la Sibérie, le froid, les ours, les camps, qui bien sûr sont une réalité, mais il existe une autre face, c'est celle que nous découvrons avec bonheur.

Je vais peut-être redescendre sur terre et vous parler de notre quotidien, duquel vous devez être curieux. Nous vivons dans un petit appartement, une pièce chambre-bureau, une grande cuisine très agréable, sanitaires, une pièce de rangement sans fenêtre, le tout très propre et plaisant, bien équipé. La femme de ménage passe tous les lundis puisque nous logeons dans une hôtellerie gérée par l'université. Extérieurement, nous sommes dans un immeuble ordinaire, mais les appartements n'ont pas tous le même statut : certains font partie de l'hôtellerie qui accueille des professeurs visiteurs comme nous ou des étudiants étrangers venus pour quelques semaines ou quelques années d'étude, d'autres appartements sont privés. Nous nous rendons à l'université en traversant la forêt (10mn à pied), les départements d'anglais et de français sont voisins, on peut y utiliser les ordinateurs et ainsi correspondre avec vous. Nous avons des classes qui comprennent entre 10 et 15 étudiants, très polis, souvent curieux et enthousiastes, je retrouve le bonheur d'enseigner. Les profs nous aident autant qu'ils le peuvent et nous initient à la vie en Sibérie, nous préparent à la grande épreuve du froid à venir (comment éviter les sinusites ou autres conseils utiles).

Comme j'ai peu d'heures de cours, je suis allée à Novossibirsk (située à 18 km d'Akademgorodok) à l'Alliance Française et j'ai de suite été engagée. Ambiance familiale, équipe complètement russe, les très rares Français qui vivent là la fréquentent, et c'est comme cela que j'ai rencontré, vous n'allez pas le croire un ancien habitant d'Epinay-sur-Seine qui fréquentait occasionnellement ma paroisse, Notre-Dame des Missions; sa femme est russe, il est marin, aime lire et discuter, et nous avons tout de suite sympathisé; c'est une rencontre qui fait chaud au coeur quand les amis sont un peu loin.

Pour l'église, ce n'est pas Istanbul où je n'avais que 200 m à faire pour rejoindre la cathédrale latine. Ici, il faut aller jusqu'à Novossibirsk où il y a une église catholique fréquentée par des descendants de Polonais, d'Allemands, de Lituaniens et autres. Il me faut encore trouver la localisation exacte, et nous nous y rendrons prochainement.

Quant au climat, nous sommes passés de 30 degrés fin août à 3 ou 4 degrés, mais bien sûr ce n'est rien, tout est à découvrir ... L'automne est déjà bien avancé, on se régale de champignons et de balades; il me semble que la forêt rentre en moi par tous les pores de ma peau, cela influence la réflexion, la prière, c'est une expérience qui me ravit. Les écureuils sont ici les meilleurs compagnons des habitants d'Akademgorodok, ils traversent sans aucune crainte les sentiers, se laissent admirer, prendre en photos. Je n'imaginai pas ressentir ici un tel bien être, mes origines campagnardes reprennent le dessus.

Nous avons beaucoup de temps pour lire, faire chacun nos recherches, prier. Je prends ce séjour comme un temps donné, offert qui nous enrichira profondément et j'en rends grâce à Dieu chaque matin et chaque soir.

A tous, nos amitiés et mille bons voeux. Françoise

Les bouleaux



Arbre national et / ou sacré aux mille et une vertus

S'il est un élément familier de la Taïga dans laquelle nous vivons c'est bien sûr le bouleau, compagnon de chaque jour tout au long de l'année, et de bien diverses façons. Il existe à Novossibirsk un musée des objets produits à partir de l'écorce de bouleau : chaussures, tabatières, coffrets à bijoux, coffres à linge, miroirs, verres, plateaux, samovars, ceintures, bijoux et porte-clefs ...



beaucoup de statuette aussi de la tradition populaire folklorique et religieuse, représentations de personnages qui apparaissent dans bien des légendes, héros ou démons, tout aussi bien que des icônes orthodoxes.



Dans des temps reculés, on écrivit sur l'écorce du bouleau. Aujourd'hui des artistes composent des objets décoratifs ou des tableaux jouant sur les divers aspects de sa matérialité, lisse, rugueuse ou noueuse, nuances de des teintes, du blanc crème au gris, en passant par des dégradés argentés au fil des saisons. Certains ont inscrit dans l'écorce des scènes où s'affrontent oiseaux de proie et loups dans le vaste espace sylvestre.



Cet arbre modèle notre paysage de ses troncs élancés, particulièrement élevés dans notre région (à Vladivostok ou du côté d'Irkoutsk les arbres sont beaucoup moins hauts, sans doute à cause du vent) ; il participe à créer une lumière douce par sa blancheur argentée, prenant au lever ou au coucher du soleil des teintes rosées.

Nombre de traditions sont encore bien vivantes : dans les bains russes, on se frappe le dos avec ses feuilles pour aider à la transpiration et favoriser l'élimination des toxines ; les feuilles sont aussi préparées en décoction et porteuses de bien des vertus médicinales. Au printemps, on récolte sa sève, dépurative et reminéralisante. La nature étant toujours admirablement faite, plus l'hiver a été sévère et long, plus la sève est abondante et riche. A la fonte des neiges et pendant environ 3 semaines, les amateurs percent l'écorce d'un arbre, et laisse, par l'intermédiaire d'un fin tissu le liquide s'écouler dans des bouteilles qu'on vide 2 fois par jour. Ses bourgeons résineux produisent aussi, distillés une huile essentielle utilisée en médecine. Avec son écorce on fait du papier. Son imperméabilité la fait aussi utiliser pour les toitures.

En Russie, le bouleau est considéré comme l'arbre national et fêté début juin, arbre de la jeunesse, il vit tout juste une centaine d'années ; arbre de la lumière qu'il va chercher bien haut, il offre aux uns et aux autres ses services et sa beauté. A mon arrivée en Sibérie, encore bien citadine, j'étais ignorante de toutes ces richesses, mais la séduction de cet arbre a commencé à s'exercer sur moi, plus poétique et méditative. En effet, en Sibérie, le bouleau est mon premier interlocuteur, il me fait face, dans la forêt qui commence au bas de notre immeuble. Il voisine là, immense et majestueux, avec des conifères. Je l'observe donc sous toutes ses formes tout au long de l'année.

A chaque fois que je quitte un pays, des images, ses sons et des sensations m'accompagnent et viennent se mêler à d'autres images, sons et sensations pour constituer ma mémoire personnelle. De la Russie j'emporterai la vision de ces grands arbres qui m'obligent à toujours porter mon regard vers le haut, plus loin vers le ciel, vers de plus larges horizons. Quand la ville arrête notre regard, le bloque et l'enferme, la forêt l'ouvre, lui donne de l'élan, l'invite à la diversité des promenades intérieures et extérieures.



De ma fenêtre ...

La fenêtre dessine devant moi un cadre où, au fil des saisons, s'inscrivent des tableaux différents.

Les bouleaux sont là, immuables, en face de moi, ils sont. Leur apparence change, mais ils s'offrent à moi comme un support familier, récurrent, de contemplation. Je les aime! Ces jours-ci, c'est leurs troncs qui captent mon regard, entre le blanc et l'argent, ils donneraient presque à croire qu'il a neigé. Pas encore... Mon regard rebondit de tronc en tronc, dans la profondeur, dans des jeux de lumière divers et il me semble faire des pas plus grands, entrer dans une forêt, une vraie forêt de chemins de lumière et de pénombre, depuis ma fenêtre.

Le parallélisme des troncs verticaux et élancés repose; l'inévitable diversité naturelle de leur disposition me distrait et réjouit ma fantaisie. Au gré du temps, des heures, le blanc se fait gris, rose, mauve, violacé. Ce soir, le soleil n'est pas arrivé à traverser la couche blanche du ciel et la nuit est venue sans le moindre éclat, discrètement, terne et déprimante. Tristesse hivernale qu'il me faut vaincre en me ressourçant à la lumière de l'origine, celle d'avant les deux luminaires du soleil et de la lune, celle qui ne demande qu'à briller au fond de notre coeur et par laquelle la Voix divine nous murmure "Je suis, et par Moi le monde est" ... en tous ses états, tristesse et joie s'épousent en toute vie, en ta vie. Vois-tu, de ta fenêtre ce qu'est la Vie? Les bouleaux le chantent à tes oreilles quand ils bruissent dans le vent, se brisent ou tendent vers le ciel leur fierté. Parés d'or ou d'argent, de modeste verdure ou exhibant les lèvres de leurs cicatrices, ils sont dans la mélancolie de la lumière déclinante. Peut-être que demain j'enflammerai le ciel comme je l'ai fait l'autre soir, un feu d'artifice de couleurs te saisira, la chaleur des tons, l'intensité de la lumière réchauffera ton âme, si tu prends garde à rabaisser ton mouvement propre pour entrer dans le mien. La nature, je l'ai voulue comme une permanente surprise pour éblouir celui qui s'aventure à contempler et à créer son rythme intérieur, personnel sur la partition cosmique qui se joue en chaque instant. Présence. C'est ma Parole de bonheur en ce jour. Née d'une apparente et illusoire déception et d'une sincère disponibilité.

21 novembre 2008



Akademgorodok, le 21 novembre 2008

Bonjour à tous,

Il m'a fallu du temps avant de reprendre la plume, ici les rythmes ne sont pas les mêmes, en tout cas pour moi. En plein coeur de la forêt, et maintenant sous une épaisse couche de neige, la Russie hyperactive, en plein boom économique, je ne la connais pas. Ne soyez pas déçus. Je ne puis m'empêcher d'accueillir ce séjour à Akademgorodok (je vous excuse d'en avoir oublié le nom) comme un cadeau du Ciel; elle fait partie de ces expériences au devant desquelles on ne va pas de soi-même mais qui vous révèlent une partie de vous-même. Rien d'extraordinaire à vrai dire: les jours se suivent et se ressemblent étonnamment; je veux dire sans ennui. Je m'installe dans cette vie paisible. De notre petit appartement, je passe de longs moments à contempler les mille et une couleurs de la forêt, des couchers de soleil où le rose pourpre du ciel se reflète sur la neige dans des tons parme, des ciels bleus par-delà les nuages blancs de neige et ces tourbillons de flocons légers qui se déposent comme des guirlandes sur les ramures, commencent à geler, mi-transparents et comme en équilibre. Un aspect de la création dont j'ignorais tout. Je reste dans un émerveillement sans cesse renouvelé depuis mon arrivée.

J'aime infiniment le silence de la forêt enneigée, le bruit discret des pas qui crissent sur ce tapis où les traîneaux des enfants balisent des chemins bien dessinés. Je suis fière de mes bottes (vous n'imaginez pas l'importance de l'achat des bottes d'hiver en Sibérie) et surtout de leurs semelles antidérapantes qui me permettraient presque de hâter le pas si tout alentour ne m'invitait plutôt à le ralentir. Pour cet achat d'importance, une collègue d'Alliance Française m'a accompagnée. Je pense que je n'aurais jamais trouvé seule ce petit magasin en sous-sol, sans vitrine où des femmes de tous âges se pressaient pour dénicher la bonne occasion, des bottes de qualité et bon marché.

Les courses ne sont pas toujours évidentes: côté nourriture, nous avons rapidement pris nos repères, nécessité oblige, mais quelle histoire pour trouver quelques cartes postales, j'ai fini par envoyer des images de saint Nicolas et autres sujets religieux, ici pas de touristes et donc pas de cartes... Et quelle victoire, quand je suis tombée sur des enveloppes! Je ne vous parle pas de l'achat d'un petit magnéto pour écouter un peu de musique.

A la fac, tout se passe bien: mes étudiants en journalisme se sont habitués à avoir un prof qui ne parle pas le russe, ils sont moins paniqués, et je crois qu'ils aiment bien ce que l'on fait ensemble, c'est bien sûr différent des méthodes russes et cela a l'attrait de la nouveauté. Je leur ai demandé qu'à chaque cours, l'un d'eux présente une nouvelle de Russie puisqu'ils sont de futurs journalistes, mais ils ont du mal à parler de leur pays et de leur culture: ils me racontent de tout petits faits divers ou des curiosités sans lien avec la Russie comme par exemple ce matin l'ancêtre du ballon caoutchou à l'époque de Tacite. Je ne les force pas, j'en déduis que, sans doute, il y a une réserve, une timidité à parler de son pays, et d'ailleurs c'est compliqué. Ainsi, nous avons eu un jour de fête le 4 novembre, mais personne ne savait exactement ce que l'on fêtait: dans l'ancienne URSS, le 7 novembre était l'anniversaire de la

révolution d'octobre (décalage des calendriers), mais aujourd'hui on apprécie plus ou moins cet héritage et l'on a donc déplacé la fête mais, à une date proche, pour que les nostalgiques de l'époque communiste (ils sont encore nombreux) s'y retrouvent. Certains parlent d'une victoire sur la Pologne le 4 novembre sans qu'il y ait unanimité sur la question. Alors on organise des défilés, des spectacles folkloriques et chacun y met ce qui lui convient.

Ce mois-ci, j'ai assuré pas mal de remplacements en littérature française et autres, les étudiants sont communicatifs et, arrivés en 4ème ou 5ème année d'étude du Français, ils ont un bon niveau. Au second semestre, j'animerai un séminaire sur Cinéma et Société Française, cela me plaît beaucoup, j'ai grand plaisir à travailler. Comme le salaire est très bas, je donne quelques cours à l'Alliance Française et là, c'est autre chose: des groupes d'enfants ou d'ados qui sont des débutants complets à qui je dois enseigner la langue de Molière sans parler un mot de russe et avec très peu de matériel, c'est parfois drôle, parfois épuisant. Je travaille en binôme avec Galia, qui est russe évidemment. Elle est musulmane, mi-tartare, mi-kazakh ; on s'amuse et on galère ensemble, et j'apprends par elle, pas mal de petites choses sur la vie quotidienne, comment saler le chou ou le poisson, garder les pommes de terre et les carottes dans la terre... et la voyant vivre, je comprends les difficultés et les préoccupations de beaucoup de Russes, l'angoisse du lendemain, la course à l'argent qui fait cumuler divers travaux, le souci de l'éducation des enfants, ...

Le week-end, Paul et moi, nous allons régulièrement écouter les vêpres dans une église orthodoxe découverte dans la forêt en nous promenant. Elle a été construite ou reconstruite à la fin des années 90, comme la plupart des églises ici. Il y a bien sûr des icônes sur tous les murs, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre et une belle chorale de femmes. Une fois tous les 15 jours, on prend le bus pour Novossibirsk et on va à l'église catholique. Hier, c'était l'appel des catéchumènes, ils étaient nombreux, de tous âges. On profite de ces visites à Novossibirsk pour visiter et découvrir. Nous sommes allés dans un restaurant où l'on peut goûter la cuisine traditionnelle russe et nous y avons dégusté le plat sibérien, des *pelminis* ou délicieux raviolis à la viande, cuits dans un bouillon savamment épicé. Ce plat nous a rappelé la Chine, ce qui est loin d'être étonnant car la Sibérie est peuplée d'ethnies asiatiques bien proches, culturellement.

Il y a ici mille et une variétés de caviars et compte tenu de nos salaires nous avons opté pour la version populaire, qui se laisse manger avec grand bonheur. Nous mangeons aussi beaucoup de poisson, fumé ou frais, et bien sûr le célèbre borchotch, soupe à base de chou et de betterave, servi avec de la crème, on adore.

La température est actuellement aux environs de -5 degrés. Bien couvert, ce n'est pas un problème, et j'aime les contrastes extérieur-intérieur, froid et chaleur. Les appartements sont très bien chauffés et c'est très agréable quand on arrive de se mettre en tenue légère, on se détend vraiment. Une française qui vit là depuis longtemps me racontait que quand elle rentre en France, elle a toujours froid car on ne chauffe pas bien les maisons et on est toujours tendu.

Dimanche, nous sommes allés au concert, grand orchestre philharmonique et, merveille des merveilles, Chostakovitch au programme: étonnant, détonnant, génial, toute l'âme russe avec des émotions, de l'humour, du grandiose.

Bien sûr nous sommes allés voir les tableaux de Nicolas Roerich qui sont au musée de Novossibirsk. Je pense qu'après un hiver ici je serai encore plus réceptive à ses tableaux mais déjà je comprends sa fascination pour les monts enneigés. Voilà une autre forme de grandiose. Ces jeux de lumière impalpables évoquent bien le travail de l'esprit humain s'efforçant de s'élever, de se spiritualiser pour rejoindre l'unité du Ciel et de la Terre, d'unifier ce pauvre être de chair qui supporte cette pauvre et noble âme que chacun porte en lui. L'infini semble se décliner sous notre regard qui voyage de vallées en sommets, faisant halte sur la rive d'un lac, avant de s'élancer dans une nouvelle profondeur dont on devine qu'elle n'est qu'une nouvelle porte d'entrée sur des cieux nouveaux. Parfois, comme dans une peinture chinoise, et pourtant dans un style si différent, un personnage en perspective, toujours de taille modeste, voire minuscule. Sensations palpables de nos voyages intérieurs. Des poètes mettent parfois des mots sur les mouvements les plus secrets de notre âme, Nicolas Roerich y met des couleurs. Dans un tableau représentant Gengis Kahn, arpenteur de ces étendues sans fin, éclate cette masse turquoise, cette éblouissante lumière. Qu'a-t-il vu, le cavalier infatigable, qui parcourut tant et tant d'espaces? Quelle lumière immatérielle le guidait qui le rendait aveugle à toute marque de civilisation? Il semble prêt à se jeter dans cet océan de bleu, mais en retarde le moment, savourant la prochaine chevauchée qui anéantira tout obstacle à son passage. Au fond de cette âme barbare, N.Roerich retrouve grandeur et noblesse, singulier héros de notre humanité.

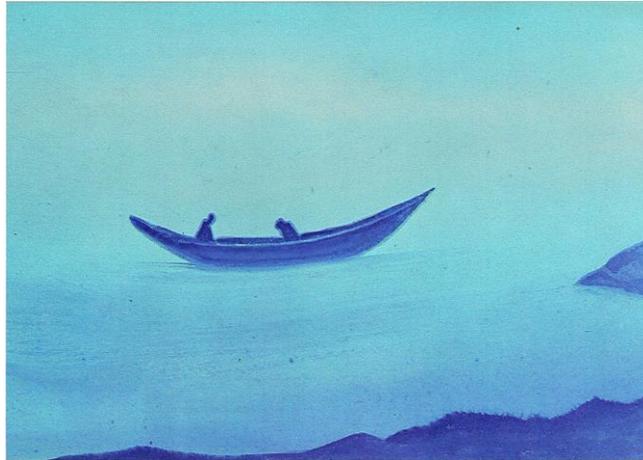
Sur le bleu plus doux de ce lac, c'est une barque effilée et deux silhouettes penchées sur un indéchiffrable labeur, accablées, ou plutôt, on dirait qu'avec humilité elles se fondent dans leur environnement qui les magnifie; leurs corps, poussière infime au sein des éléments liquide et minéral sont empreints d'une haute dignité, il y a là quelque chose de l'Angelus de Millet, d'un temps sacralisé dans le quotidien et les plis du corps.

Puis une prédication sur une autre rive d'un autre lac, ou bien est-ce la même rive observée d'un autre point de vue, un autre jour ou à une heure différente? Est-ce la parole inspirée qui a enflammé le paysage de ces tons rouges, jaunes ou pourpre, dans un étrange mélange de lumière et d'obscurité: le disque solaire dans le ciel se reflète déformé, allongé, filiforme, dans l'eau sombre comme la parole divine vient buter contre les parois obstinées de nos âmes, et sa clarté se diffracte, se perd de sorte que nous n'en saisissons qu'un reflet déformé. La parole est donnée, elle reste à recevoir, peut-être sera-ce cela l'époque messianique, le temps où l'intégralité de la lumière sera recevable dans l'écrin de nos âmes.

Je pourrais continuer pendant des pages et des pages ces commentaires, peut-être en ferai-je un petit recueil pour les amateurs. Il me semble ici apprendre à quitter le monde des mots pour entrer dans la contemplation des paysages. Le Sibérien n'est pas bavard. Il n'est pas joyeux non plus comme les Chinois et n'a pas l'espièglerie des Indiens, la curiosité sympathique des Turcs. Il est plutôt renfermé, mais combien profond, happé par un environnement beau et dur, loin de toute mièvrerie. La nature est exigeante, elle s'impose à lui sans échappatoire, le contraint à manifester ses ressources vitales: endurance, ténacité, réalisme, sens du combat. Cette grandiose nature peut facilement aussi faire émerger chez quelques-uns le sens mystique, je vous parlerai une autre fois du pèlerin russe.

Nous nous laissons imprégner de ce nouvel environnement et nous trouvons vraiment très heureux de l'expérience.

Tout au long de nos pérégrinations, nous vous gardons dans notre coeur, sachant que vous pensez bien à nous. A tous salut amical. Chalom Francoise



10 Février 2009



Akademgorogok, 10 février 2009

Les semaines ont passé et je n'ai pas écrit en décembre car nous sommes rentrés en France dès le 26 décembre pour revenir à Akademgorodok le 2 février.

L'élan a été coupé, le temps a manqué, nous sommes retombés, bien qu'en vacances, dans un rythme plus agité où il faut une grande vigilance pour trouver le temps de s'arrêter, de poser sur le papier ses impressions et réflexions. Enfin, c'était Noël, la joie de retrouver les enfants, la famille, les amis, et combien nous avons été touchés par vos marques d'amitié. Un grand merci à tous.

Sans doute vous dites-vous: c'est bien tous ces bons sentiments, mais n'avons-nous pas manqué l'épisode le plus passionnant de ce feuilleton sibérien? Le temps où la neige, voire la glace, recouvre tout de son blanc manteau. Quand je vous ai laissés, début décembre, il faisait à peu près les températures qu'un hiver particulièrement rigoureux vous a donné de connaître ces jours derniers à Paris ou à Londres, rien à voir avec l'imaginaire d'un hiver sibérien.

Courant décembre, les températures ont chuté. Un lundi matin, en sortant pour aller à l'université, je me suis retrouvée saisie: la veille, il faisait zéro degré et je n'attendais pas un aussi brusque changement; arrivée à l'université, je rencontre une étudiante qui, malicieusement, me dit "vous avez vu, il fait un peu froid ce matin, moins 18". Comme le ciel s'éclaircit ou s'obscurcit en une même journée, le baromètre descend et remonte de façon spectaculaire tout au long de l'hiver. Des pointes de froid, jusqu'à -25 degrés alternent avec une température moyenne qui se situe entre -10 et -15.

Que dire d'une expérience aussi physique et concrète? Bien couvert, tout va bien, mais il ne faut pas lésiner sur les moyens, sous-vêtements genre Damart, pulls en laine, angora ou autre, chaussettes en poils de chien pour une note de folklore, rien que des matières naturelles, les bottes garnies d'une épaisse fourrure qui trouvent alors leur plein usage, un manteau lui aussi en fourrure, sans oublier un bon chapeau ou bonnet, la célèbre chapka russe qui en la circonstance est loin d'être superflue. Pour le visage, c'est plus délicat. Le plus pénible pour moi est de sentir geler l'intérieur de mon nez, pour Paul c'est la barbe qui gèle. Le cache-nez est une solution moyenne car l'expiration de l'air se transforme en glace ou eau, il vaut mieux s'accoutumer et braver fièrement le froid, à nez découvert. Parfois les pommettes nous brûlent.

En rentrant en février, il faisait plutôt bon, -10 environ, puis en quelques jours le baromètre est descendu à -30, -38 une journée. Je guette donc la météo, surtout quand je dois me rendre à Novossibirsk, car il y a alors moins de bus (en panne ou sans chauffeur), le temps d'attente à l'arrêt peut s'allonger jusqu'à devenir angoissant et vraiment réfrigérant. Les bus de la ligne que j'emprunte sont, pour le dire gentiment, assez vétustes, le chauffage réellement insuffisant et, quand j'arrive, je suis soulagée et à moitié congelée. J'ai prévenu qu'en dessous de -35 je ne viendrai pas, les enfants ont ri et dit que je n'étais pas une vraie sibérienne...

Ainsi l'environnement par son climat pèse de tout son poids sur notre quotidien, impossible d'être indifférent à ce qui se passe à l'extérieur. C'est parfois éprouvant, mais en même temps j'aime ce lien

intime avec la nature, nous vivons si souvent aujourd'hui comme dans une bulle, à température et confort toujours égal, de l'appart à la voiture au bureau etc., espaces asseptisés, coupés du réel.

A notre retour, nous avons été frappés par l'épaisseur de la couche de neige sur les trottoirs, les toits, dans les champs et la forêt. En ville, on dégage les routes, et une allée sur le trottoir, autour s'amoncelle la neige toujours plus haute, d'une blancheur éclatante qui nous dit que les dernières chutes de neige sont assez récentes. Dans la forêt, il vaut mieux ne pas s'aventurer dans les petits chemins encore visibles mais peu empruntés car on s'enfonce facilement de 50 ou 60 centimètres.

Quel bonheur de retrouver ces paysages et quelle magie, comment expliquer combien ici je me sens bien, dans des conditions de vie assez austères?

Nous avons profité des quelques jours qui nous restaient avant la reprise des cours pour nous rendre à Tomsk, la plus ancienne ville de Sibérie, à 250 km de Novossibirsk, une très jolie petite ville construite au 16^{ème} siècle, et donc beaucoup plus ancienne que Novossibirsk, fondée en 1893. Tomsk est réputée pour ses incomparables maisons en bois qui nous ont rappelé les maisons en bois d'Istanbul et des îles aux Princes. C'était étrange de visiter la ville par ce froid, il nous a fallu ménager des pauses savamment calculées, dans une église ou un café. Nous avons aimé l'atmosphère de cette petite ville provinciale, joyeuse et animée, pleine d'étudiants qui discutent, rient en se bousculant dans la neige. Mais le tourisme en Russie n'est pas le tourisme en Chine ou en Turquie: les prix des hôtels sont exorbitants, il nous faudra pour l'été trouver un autre type d'hébergement, logement chez l'habitant ou camps de nature qui proposent de petits bungalows pour des prix plus modestes. Enfin, nous étions contents de ces 3 jours, Paul a pu vérifier que son étude du russe commence à porter des fruits au quotidien, le trajet était agréable, traversée de la taïga sibérienne, très peu d'habitations, la Russie est un pays vide avec un immense territoire. Le gouvernement organise des campagnes de natalité pour inciter les familles à avoir plus d'enfants, pour l'instant chaque année la population continue de baisser. Les Chinois; voisins, lorgnent, paraît-il, sur ces immenses terres.

Pour moi, il y a quelque chose d'infiniment mystérieux dans ma présence en Sibérie. Quelle est la part de hasard et de nécessité dans une vie, dans ma vie, je n'en sais rien, mais ce que je crois, c'est qu'on peut intégrer tout ce qui nous arrive et lui donner sens. La Sibérie est un donné, je la reçois. Elle semblait si étrangère à ce que je suis, à mes préoccupations, et pourtant elle va, durant quelques années, déposer en moi son empreinte. Elle m'offre comme en cadeau une paix immédiate et profonde que je n'ai jamais connue. Clin d'oeil humoristique du destin, petit enseignement spirituel? Je me décentre de mes idées reçues pour m'ouvrir à de nouveaux horizons géographiques et spirituels. Expérience qui restaure en moi la capacité à oser m'avancer vers l'inconnu, à aimer m'avancer vers l'inconnu. Démonstration éclatante du fait que la vie est chaque jour une surprise, beaucoup dépend de ma capacité d'accueil. Je conçois dans ma tête une vie et me voilà transportée dans une réalité tout autre. Il me semble que dans cette tranche de vie, c'est la rencontre avec la nature qui prédomine, la rencontre avec les personnes ne vient que dans un temps second, elle en découle. Moi, enfant des villes, je découvre l'action apaisante de la nature (l'idée est un cliché, l'expérience un bonheur) dans sa puissance, sa grandeur qui relativise bien des actions humaines. Je me mesure près des troncs de bouleaux et je suis dans l'infiniment petit de mon 1,62m. Il est bon de penser que le monde est si infiniment large, au-delà de mes petites préoccupations personnelles. La vie découle naturellement de l'existence quand je me promène dans la forêt... et je me dis que bien simple est le bonheur. J'observe

une gratuité, une prodigalité infinies des arabesques dessinées par les troncs élancés ou ployés par le vent, parfois brisés, des configurations dans lesquelles mon esprit voyage, un univers de nuances, sans projet ni autre but que d'exister. J'imagine l'immensité de la taïga sibérienne qui échappe à tout regard humain et je retrouve cette impression fugitive éprouvée sur les hauts plateaux tibétains il y a quelques années, d'un monde qui existe si fortement et tranquillement loin de nos villes qui passeront dans une agitation puérile, comme souvent nos vies. Et cette impression ressentie installe en moi un peu de cette tranquillité qui passe ainsi de l'extérieur à l'intérieur de moi-même.

Au premier semestre, je m'inquiétais des cours à donner à l'Alliance Française à des débutants sans parler russe, des difficultés de travailler à deux dans les mêmes groupes, du manque de matériel,... En revenant, je suis heureuse de retrouver tous ces enfants, leurs parents pour les plus petits, les collègues, toute l'équipe de l'Alliance, et les cours se passent dans la simplicité, sans préoccupation excessive, bonne surprise.

La nature me rend gaie, tout comme la prière.

Nous avons aussi ici la période des soldes et j'en ai profité pour m'acheter une autre paire de bottes, me disant que sans doute les grands froids de cet hiver mettaient à mal le cuir et incrédule devant l'ampleur des remises: 50, 70 pour cent sur beaucoup de modèles. Je commence donc à faire dans l'esthétique et j'ai opté pour une couleur différente, pour assortir mes tenues. Cette fois, j'y suis allée seule, je ne veux mobiliser Galia que quand c'est nécessaire, je la vois bien occupée, voire surchargée par ses nombreuses activités, et je voulais aussi me débrouiller. Je sais remarquablement bien dire en russe que je ne comprends que très peu la langue, et est-ce un petit miracle, le vendeur a tout de suite compris. Il a déployé des trésors de serviabilité qui m'ont fait chaud au coeur et quand je suis sortie du magasin, après avoir, entourée de tant d'attentions trouvé la meilleure paire de bottes à mon usage, la caissière aussi me faisait force sourires, essayait les quelques mots d'anglais dont elle se souvenait, ce fut un moment très drôle et sympathique. L'hospitalité ici se ressent moins immédiatement que dans d'autres pays, comme la Turquie par exemple, mais comme partout les gens apprécient que des étrangers entrent quelque peu dans leur univers, partagent leur quotidien et ils le font sentir par cette amabilité sortie tout droit du coeur. L'accueil de l'autre, met aussi une note gaie dans la journée en rompant la monotonie des rencontres. Ce jour-là, il faisait vraiment froid (- 30) et je suis arrivée à l'école à moitié congelée malgré les couches de pulls que j'avais mis. Il y avait là, Galia, Rouchana la responsable des cours et Gérard un cuisinier français à la retraite qui donne pendant son séjour d'un mois à Novossibirsk des cours de cuisine... française (cela s'entend). Il a ici une amie, il apprécie la vie en Sibérie, aime beaucoup la neige, les gens; lui aussi, il est heureux d'être là. Il y a souvent des personnes de passage, l'Alliance est une sorte de point de rendez-vous, on échange quelques impressions, la relation s'établit tout de suite sur un ton très amical, c'est un des privilèges de cette vie un peu isolée que ces rencontres-surprises, d'autant plus que Gérard venait de préparer un fondu au chocolat et que très gentiment il m'en avait laissé quelques cuillerées à déguster, vous parlez d'une surprise! Semaine très gastronomique avant le début du carême puisque, le lendemain, Ilya, un petit garçon de huit ans absolument angélique, qui se lève toujours avant de répondre quand je l'interroge, fêtait son anniversaire et que sa maman nous avait apporté des gâteaux préparés par la grand-mère, une vraie babouchka avec le sens des traditions, une pâte à chou fourrée d'une délicieuse crème ...à la crème, car comme je suis en train de le découvrir la crème est l'ingrédient essentiel de toute cuisine russe qui se respecte. Bien sûr pour la diététique c'est contestable, mais il faut tenir compte du climat, que voulez-vous ! Nous avons donc terminé le cours autour d'un thé et de ces délicieux petits choux tout en

pratiquant le vocabulaire de la nourriture et de l'appréciation "c'est bon, très bon, miam miam..." sans oublier "Joyeux Anniversaire"

Voilà les petits bonheurs de notre quotidien, si simples, que nous percevons peut-être mieux ici qu'ailleurs grâce au dépouillement de notre cadre de vie et à la si bénéfique proximité de la nature. C'est comme un apprentissage pour développer un certain regard. Notre vœu le plus cher est que le jour où nous partons nous emportions quelque chose de la nature de ce regard et qu'il nous habite là où nous irons.

Mercredi, premier jour de carême, j'écoutais un texte d'Isaïe évoquant l'écarlate de nos péchés qui deviendra aussi blanc que neige, et je contemplais dans le même temps le ciel embrasé au-dessus de la terre enneigée. Il fallait bien pour écrire les psaumes qui embrassent non seulement toute expérience humaine mais aussi toute manifestation de la création s'être laissé habiter par ces images des saisons, de la diversité des climats et de leurs secrètes correspondances avec les états et mouvements de notre âme. C'est sans doute la puissance des psaumes de s'enraciner dans la vérité de ces correspondances et de nous inciter à retrouver une harmonieuse unité avec notre environnement.

Je vous souhaite à tous une belle et sainte montée vers Pâques, dans la joie de se savoir en chemin, vers la lumière qui s'élève avec puissance et bienveillance sur nos incertitudes et difficultés de chaque jour.

Bien amicalement à tous. Françoise



Séraphim de Sarov

Carême

Dans l'insignifiance des jours qui se déroulent, quelle est la Parole qui vient, en ce temps de carême, toucher mon cœur et mon être ? Quelle est la juste révélation qui coïncide à cet espace-temps où la vie m'a conduite ici en Russie, en Sibérie, à Akademgorodok ? Comment habiter le Royaume de Dieu, opérer la transformation d'un temps extérieur et chronologique, liturgique, en un temps intérieur, habité de ta Présence, Seigneur ?

Accepter, le cœur et l'esprit joyeux, ce qui m'est donné à vivre : solitude, éloignement géographique et linguistique, quasi inexistence professionnelle ; oui, ici personne ne m'attendait, la rétribution de mon travail est si dérisoire, un presque néant.

Offrande de ce temps.

Du sentiment de mon propre anéantissement, le Messie crucifié m'invite à contempler son secret, à traverser les images convenues du dolorisme pour entrer dans le combat de soi à soi, de mon aspiration au bonheur d'être et d'aimer, venant toujours à nouveau buter sur la tentation d'éprouver l'inutilité de mon existence, d'une si vieille rancœur, de la tristesse qui m'habite à certains moments. C'est cette image de moi-même que la croix me tend. Laisserai-je entrer dans les plis les plus secrets de mon âme, de mon cœur, de mon corps, la force d'amour, l'appel à la vie du Messie ? En ce temps qui est le mien, est-ce que je me laisse pénétrer de cette évidence : il est venu, il ne cesse de venir à ma rencontre, il me tend la main comme à Pierre sur les eaux, l'épaule, meurtrie, là même où il plia sous le poids de la croix de mes infidélités, afin que je m'y appuie et retrouve équilibre, il m'ouvre son cœur afin que je m'y repose et chasse toute crainte, dans la simplicité.

Je ne peux, en aucun autre point du monde, en cet instant, mieux louer le Dieu Créateur et rendre grâce pour la vie qui est la mienne qu'en ce lieu. Accepter l'évidence de la vie qui se vit. Derrière les incessantes questions, le doute, sous des formes renouvelées, pointe. Le manque de confiance en moi n'est rien d'autre que le manque de confiance en Toi, Seigneur. Il me faut marcher à tes côtés avec l'insouciance de qui sait que le guide est sûr, que le chemin aussi long et fatigant soit-il, s'accomplit pas à pas, instant après instant vers une destination certaine.

Lumière pascale. Chalom. Paix et plénitude.

14 mai 2009



Akademgorodok, 14 mai 2009

Mi-mai: le soleil est enfin au rendez-vous après toutes ces semaines de printemps sibérien à vous faire prendre en grippe la seule idée du printemps. C'est un peu comme quand on a peiné pour gravir une montagne, on arrive au col, bien fatigué, et on pense que tout est gagné, on a fourni son lot d'efforts. En réalité, la descente s'avère longue et quelque peu déprimante, on n'a plus la motivation d'atteindre le sommet, de se surpasser, il s'agit seulement de parcourir la vallée jusqu'à un possible campement, on ne s'élève plus vers le ciel, on retombe dans le souci du quotidien. Les vrais montagnards riraient de ces randonneurs peu expérimentés qui ne sont pas tout à fait dans le présent de leur marche.

Et les vrais Sibériens rient de notre attente et de notre déception, de cet espoir naïf de voir l'hiver rentrer dans la coulisse pour laisser sans transition place à un printemps ensoleillé bien mérité. Que ces semaines furent longues et maussades: alternances de froid, de pluie, d'un mince rayon de soleil, de quantité de boue. Les températures devenaient plus clémentes et l'on avait envie de se promener, de rester plus longtemps dehors, mais les chemins de la forêt étaient si boueux, parfois traversés de cours d'eaux dus au dégel, que les trajets indispensables jusqu'à la fac ou au marché nous semblaient déjà un exploit et dissuadaient d'aller plus loin. Pour nous remonter le moral, on nous a parlé des fleurs superbes des pommiers et pruniers sauvages, qui apparaissent si soudainement et ravissent la vue.

Je m'aperçois que je vous parle encore et toujours du temps, de la forêt ; il est vrai que c'est notre première préoccupation. De traverser la forêt quotidiennement nous rend attentifs aux métamorphoses de la nature. Nous avons guetté l'apparition et le développement des bourgeons et un matin, au réveil, nous avons été malgré tout surpris: les arbres s'étaient revêtus de vert, d'un vert printemps si tendre, si clair, un vrai bonheur pour le regard, si soudain. Comme dans un opéra où à chaque acte le décor change du tout au tout. J'ai en effet ce sentiment que le déroulement des saisons est ici comme une symphonie, avec ses mouvements, ses harmonies secrètes. J'aime être toute baignée de ce vert quand je me promène maintenant.

Mais pour être honnête, il y a aussi des désagréments; depuis qu'il a commencé à faire chaud, des moustiques énormes nous poursuivent et nous devons surveiller l'ennemi public des habitants d'Akademgorodok, les tiques. Une jeune étudiante s'est fait piquer: visite au centre anti-tiques, injection pour éviter une encéphalite, et le porte-monnaie bien allégé. Du coup, Paul d'habitude très aventureux, délaisse les petits sentiers buissonneux, particulièrement prisés par ces insectes, pour les allées larges et moins risquées. Au retour de promenade, on secoue les vêtements, les cheveux pour vérifier qu'on ne donne pas asile à un hôte indésirable.

Quand il fait beau, nos balades nous conduisent plus loin. Dernièrement, après une visite à la petite église orthodoxe, nous avons pris un petit chemin et n'avons pas tardé à remarquer qu'il était très emprunté: des personnes jeunes et moins jeunes, portant toutes des sacs à dos ou des cabas, certaines utilisant des poussettes, véhiculant des plantes,... C'est que nous ne sommes pas loin d'un village de *datchas*, ces maisonnettes au confort rudimentaire où l'on se rend le soir, le week-end et pendant les vacances pour jardiner, planter puis récolter des légumes dont une bonne partie sera mise en bocaux en

prévision de l'hiver. Beaucoup de Russes vendent une partie des légumes qu'ils produisent. Ils s'installent à proximité des marchés ; une caisse en bois, la voiture font office d'étal, et l'on trouve chez eux des produits locaux, frais, légumes, fruits, mais aussi miel, confitures, sauces à base de tomates et d'ail très pimenté, chou salé, ... Si aujourd'hui, les marchés russes regorgent de marchandises tout comme en Europe, beaucoup de familles améliorent largement leur quotidien par la culture dans les *datchas*, et ce n'est pas le jardinage-loisir mais la nécessité qui commande.

Il existe aussi des *datchas* de luxe, comme celle de la famille de Svetlana de l'Alliance Française, chez qui nous étions invités. Cette opulente *datcha* se trouve dans le village des "bâtisseurs", tous les propriétaires sont des notoriétés d'Akademgorodok.. Un centre français a été ouvert dans notre université à l'intention des étudiants des départements de sciences pour favoriser des échanges entre chercheurs, encourager des projets internationaux, et à l'occasion de son inauguration est venu de Moscou un attaché de l'Ambassade de France pour qui cette fête champêtre à la *datcha* était donnée. Il faisait beau, nous étions à deux pas de notre petite mer (un lac formé par l'Ob avec plage s'il vous plaît). Il y avait là un public composite de Français des universités (étudiants et profs) et des quelques entreprises françaises de Novossibirsk (Auchan, Peugeot, Leroy Merlin), des Russes quelque peu francophones et l'équipe de l'Alliance Française. La communication s'est avérée plutôt chaotique, entre langues et centres d'intérêts divergents. Côté gastronomie, ce fut le très populaire pique-nique barbecue qui se pratique tant dans la forêt, sur la plage, à la *datcha* : petits sandwiches avec de la charcuterie et des tomates, concombres frais et ou salés débordant de mayonnaise, brochettes, beaucoup de bière et de vodka. Et, pour notre bonheur, la Directrice pédagogique de l'Alliance, bonne cuisinière, avait préparé, mijoté un *plov*, mot qui vient du turc *pilaf*, un savoureux mélange de riz, d'oignons et de viande, assaisonné d'épices qui varient selon les régions de culture turque. A la fin de ce genre de soirées, il y a ceux qui roulent sous la table, ceux qui aiment chanter et se lancent, des duos touchants où se mêlent les voix, justes et discordantes, nostalgiques et mélodramatiques. Notre cordon bleu avait les yeux tournés vers le ciel, mais la lune était derrière elle, elle avait saisi une jeune prof de russe par le bras et s'évertuait à suivre sa mélodie. Les convives n'y prêtaient aucune attention : les uns continuaient à boire, les autres à fumer et discuter, d'autres étaient simplement assis, seuls, perdus dans d'incertaines méditations.

Heureuse rencontre pour moi à cette *datcha*: une étudiante française qui vit aussi à Akademgorodok a rencontré par l'intermédiaire d'une copine protestante la petite communauté catholique d'Akadem, et j'ai ainsi appris que chaque dimanche une messe est célébrée dans un appartement privé. Les prêtres sont italiens, ils font partie d'une communauté qui s'appelle Liberté et Communion et sont installés ici depuis une dizaine d'années. Je n'ai pas bien compris leur mission, si ce n'est de témoigner d'une présence catholique et d'assister les quelques catholiques qui vivent ici. Je me suis interrogée sur ces catholiques russes de Sibérie et je reconstitue progressivement des épisodes de leur histoire. Il y a par exemple des descendants de Polonais qui furent envoyés en Sibérie en représailles à leur révolte au dix-neuvième siècle contre le gouvernement russe alors que la Pologne était sous autorité russe; il y a aussi des descendants d'Allemands qui eux étaient à l'origine installés au Nord-Ouest de la Russie, du côté de Petersbourg, et ceux invités, au XVIIIème siècle, par la tsarine Catherine à s'installer dans la région de la Volga. Près de Saratov, ils atteignirent à la fin du XIXème siècle le nombre impressionnant de 1,5 million. Dans les années vingt, ils eurent même une République autonome allemande, mais ils furent envoyés en Sibérie lors de la seconde guerre mondiale, bien évidemment on se défiait d'eux. La République disparut et ils restèrent dans des camps de travail jusqu'à la mort de Staline. Quand ils

furent libérés, ils ne furent pas autorisés à retourner dans leurs anciens villages et restèrent en Sibérie. Ils ne parlent plus l'allemand, sont totalement russifiés mais des accords spéciaux avec l'Allemagne leur permettent désormais d'émigrer là-bas s'ils le souhaitent. Ce qui explique la présence d'un consulat allemand à Novossibirsk alors qu'il n'y a pas de consulat français ou anglais par exemple, et aussi la forte présence des entreprises allemandes. Il paraît que certains partent en Allemagne et s'intègrent bien, d'autres n'arrivent pas à apprendre l'allemand correctement, à s'habituer à la vie en Europe occidentale et reviennent après quelque temps. Dimanche dernier, pour la Pentecôte, nous avons partagé un gâteau avec cette quinzaine de catholiques. Les deux prêtres ont tout de suite sympathisé avec Paul et nous nous sommes promis de partager un bon plat de pâtes italiennes à la rentrée.

Clémence, la jeune étudiante catholique française était contente de nous rencontrer et de parler avec nous. Il me semble que l'expérience est à la fois enrichissante et un peu perturbante pour elle. Etudiante dans d'une grande école qui prépare aux professions des ressources humaines, de la gestion des personnels et autres, elle est venue pour un stage de cinq mois, ... elle passe son temps dans le petit milieu des étudiants étrangers, beaucoup de fêtes, des valeurs souvent loin du religieux, je la sens partagée entre le désir de préserver ses valeurs catholiques et humanistes et le besoin de s'intégrer à tout prix, d'être de toutes les fêtes, de ne rien rater de ce qui se passe autour d'elle. Plus que la rencontre avec la culture russe et sibérienne, il me semble que beaucoup de jeunes, dans ces échanges qui se multiplient, découvrent surtout une culture estudiantine internationale, standardisée. L'échange avec les étudiants français de polytechnique et autres grandes écoles scientifiques est particulièrement difficile pour Clémence: ceux qu'elle a rencontrés ici sont d'une ignorance religieuse qui frôle le comique, persuadés que seuls quelques dinosaures fréquentent ces lieux désaffectés qui se nomment églises. Ils sont les gagnants de notre société, sûrs d'eux, méprisants envers qui ne pensent pas comme eux, il est difficile de parler avec eux, ils n'ont pas d'écoute. Clémence me fait penser à beaucoup de jeunes des sociétés modernes: assez intelligente pour réussir des concours, décrocher des boulots très bien payés et valorisés par la société mais sachant déjà qu'elle n'y "croit pas", qu'elle court le risque d'un terrible ennui, n'arrivant pas à définir un projet conciliant ses aspirations réelles et les opportunités qu'offre la société. Elle saisit ces quelques mois ici comme un temps de répit, une occasion de vivre autre chose, de rencontrer des personnes de divers pays, préférant ne pas penser au retour. Puisse-t-elle trouver son chemin.

Pour parler de tout autre chose, nous avons eu la chance, pour notre première année d'assister à une représentation de l'opéra de Borodine, *Igor*, inspiré de l'épopée sur laquelle Paul travaille. C'était aussi une occasion de visiter l'Opéra de Novossibirsk, le plus grand de Russie. Belle salle, public très attentif, des familles et beaucoup d'enfants, la salle était comble pour cet opéra national qui n'avait pas été mis en scène ici depuis longtemps. Beaucoup de chanteurs, de beaux tableaux d'ensemble bien que les décors fussent trop modernes à notre goût. La musique était superbe, les voix impressionnantes pour moi qui ne suis pas très familière de l'opéra. Paul était vraiment heureux de voir vivre sous ses yeux cette histoire dont il est tout rempli depuis des mois et bien sûr cela stimule sa réflexion. Pour moi aussi c'était un bel événement, j'ai aimé le mélange des cultures russes et turques qui témoigne bien de la complexité de ce que nous nommons Russie, cette histoire étonnante qui construit une épopée sur la défaite plutôt que sur la victoire. Les habitants de Novossibirsk sont très fiers de cette nouvelle production, car s'ils ont une des plus belles salles de Russie, le budget ne leur permet pas toujours des spectacles aussi ambitieux et prestigieux qu'à Petersbourg au théâtre Marinski, par exemple.

Après les premiers mois, la surprise et l'émerveillement d'une vie nouvelle, le temps a vite passé, nous sommes comme chacun dans le quotidien du travail, en ce moment les derniers examens, la perspective d'un petit voyage dans l'Altai où nous espérons échapper à la pluie... Pourtant, l'empreinte de ce lieu unique marque ce temps de vie. Les rigueurs du climat comme une plus grande intériorité nous donnent l'impression de vivre chaque journée avec plus d'attention, plus d'intensité. Nous avons accueilli avec bonheur la nouvelle que l'université acceptait de renouveler notre contrat de travail, nous aurions été malheureux de devoir partir après un an.

Nous vous souhaitons à tous une bonne continuation, peut-être de prochaines vacances, dans l'attente de vous revoir.

Françoise



Cinéma russe

Loin d'avoir un savoir institué, universitaire sur la Russie, je découvre un peu de cette immense culture au gré de nos pérégrinations, lectures et autres formes artistiques. Tout autant que la littérature me séduit le cinéma russe.

De ma jeunesse cinéophile me reviennent des images de films d'Eisenstein ou de Vertov, deux grandes écoles cinématographiques qui marquèrent l'histoire du cinéma des années vingt, génie du montage pour Eisenstein, cinéma-vérité des films de reportage pour Vertov, chez l'un et l'autre grande expressivité et inventivité...

Avant de venir en Russie, je me souviens aussi d'avoir vu *Le Bannissement*, primé dans un festival pour sa mise en scène et dont le réalisateur, Andreï Zviagintsev, est de Novossibirsk. *Le Bannissement* est un film tout à la fois exigeant et onirique sur un sujet délicat, l'avortement ; je retrouve les mêmes qualités chez Tarkovski et chez Sokolov dont j'ai vu certains films en Russie.

Autre point commun : le choix d'une photographie en Noir et Blanc, encore que chez Tarkovski les séquences en couleur et en Noir et Blanc alternent, au lecteur de tenter de comprendre selon quelle logique.

Autre analogie, le sentiment de durée intérieure et d'intense vie psychique qui se dégage de ces films, des personnages subtils et en évolution, dont il est parfois difficile de percevoir les motivations. Un sens dramatique très efficace se concilie avec une grande poésie, sans doute parce que ce sont des films peu bavards, comme les aimait Robert Bresson, des films sans redondances plates, ce qui est dit par l'image ne l'est pas par le son, et le son a sa propre expressivité au-delà de la simple illusion narrative.

De ces divers facteurs il ressort une impression de plénitude bien rare. En France, il n'y avait pas beaucoup de spectateurs pour voir *Le Bannissement*, et ici les films de Tarkovski et de Sokolov sont réputés difficiles, des étudiants me disent n'y rien comprendre, d'autres se disent très touchés par ces films sans savoir pourquoi, sans les comprendre non plus. Ce cinéma suppose des spectateurs intelligents, avec sans doute pas mal de références dans la tête, familiers du questionnement et imaginatifs. Voici des images et des sons qu'on se doit d'interpréter, c'est-à-dire de faire travailler en nous, cinéma ouvert qui refuse d'emprisonner le spectateur dans une vision unique du monde qui nous entoure ; c'est étonnant comment chaque personne qui a vu ces films peut en parler différemment, et chaque lecture semble juste, on peut la juxtaposer aux autres, les unes enrichissant les autres. C'est bien sûr le cas de toutes les œuvres d'art accomplies, mais ici quelle prodigalité, quelle générosité !

Une caractéristique de ce cinéma est que le questionnement sur l'homme est toujours en lien étroit avec la description de la nature : nature grandiose, qui évoque la large géographie du pays ; beaucoup de plans sur la campagne, les rivières, ... qui deviennent, si l'on peut dire, acteurs du film, et l'on comprend que la nature en Russie, et pour les hommes de cette terre, n'est jamais indifférente, elle pèse sur la vie des hommes pour le meilleur comme pour le pire. Il y a un rapport de passion ou de sagesse avec la nature, jamais d'indifférence. Je qualifierais volontiers les films de Tarkovski de cosmiques. L'aventure intérieure se vit en symbiose avec la relation à la nature, pas seulement en miroir, mais la

nature infuse dans l'âme des protagonistes une grandeur, une élévation, permet de vivre ce combat spirituel en lui donnant mesure et démesure, en faisant peser sur elle des contraintes et l'ouvrant à la pleine liberté des parcours auxquels elle se prête. Dans *Stalker*, la nature est dégradée par les sociétés humaines, mais même dans cette décadence, elle reste chemin initiatique, exploration possible du secret des âmes et du monde, révélatrice de nos beautés et de nos laideurs intérieures, du courage inconscient dont nous faisons parfois preuve pour donner sens à notre monde.

Bien sûr nous avons regardé *André Roublev*, sur l'iconographe de la Trinité, du même Tarkovski. Sa représentation de la Trinité est devenue non seulement classique, mais la seule admise dans les églises orthodoxes. Les églises catholiques qui ont représenté la Trinité de bien des façons différentes ont souvent eu, en Russie, maille à partir avec les autorités ecclésiastiques orthodoxes pour qui la représentation du Père comme un vieillard ou de l'Esprit Saint sous la forme d'une colombe sont des hérésies. Le film nous montre une Russie moyenâgeuse avec son appétit de découvertes, ses artistes et ses bouffons, ses princes félons et ses envahisseurs Tartares, ses guerres et ses famines, son peuple laborieux et ses moines ascètes ou corrompus, ses rêveurs et ses exploités. Profonde méditation sur l'homme, sa recherche de paix et de beauté, son appétit de sang, de violences, sur le cheminement de vie d'un homme se demandant comment montrer la paix, fruit de la rencontre avec le divin, alors que tout autour, le monde n'est que barbarie, désolation, mort et souffrance. Roublev aurait arrêté de peindre plusieurs années avant de recommencer, touché au fond de lui-même par ce jeune fondeur de cloche capable d'éveiller, nous dit le personnage du film, tant de joie, de fête chez le peuple, incroyable séquence, reconstitution documentaire et magnifique portrait humain.

L'âme poétique russe (mais n'est-ce pas une expression redondante) traverse tout ce cinéma et on la retrouve sous une forme ô combien plus légère dans ce film culte qu'est *L'Ironie du Sort*, comédie de l'époque soviétique du début des années 1970 qu'on regarde religieusement chaque 31 décembre, qui se moque de la désespérante uniformité des habitats, de la vie des uns et des autres et dont chaque scène est pour les Russes un rappel émouvant et drôle de leur vie dans les années soviétiques dont bien des coutumes sont encore vivaces, comme la célébration du Nouvel An avec champagne aux douze coups de minuit, ou la célébrissime salade Olivier qu'il est inimaginable de ne pas manger ce soir-là, et bien entendu la tradition du bain russe entre amis ou amies pour enterrer la vie de garçon ou de jeune fille. L'histoire ? Un jeune homme de Moscou sur le point de se marier fête le Nouvel An avec ses copains aux bains russes. A force de toasts à la vodka, les esprits ne sont plus très clairs, et le voilà parti pour Léninegrad à la place d'un de ses amis ; toujours passablement éméché à son arrivée à l'aéroport, il monte dans un taxi, donne son adresse, arrive devant un immeuble identique au sien, ouvre la porte d'un appartement en tous points semblable à celui qu'il habite à Moscou. Quelques minutes plus tard arrive la locataire qui prépare un dîner d'amoureux pour son futur mari. Elle le découvre là, lui ne veut pas partir et se croit chez lui : 3 heures de rebondissements au terme desquels les couples se défont pour en reformer un nouveau. Le film est si populaire qu'on lui a donné une suite, trente ans plus tard, en 2010, les enfants des deux protagonistes revivent la même aventure ... Le film est ponctué de poèmes chantés que tous connaissent ici, respiration poétique qui a concouru à la popularité du film. Un Russe qui n'écrit pas de poèmes ... difficile à trouver. Les Russes nous demandent comment nous connaissons ce film qui pour eux ne semble présenter d'intérêt que si l'on est Russe ... une étudiante m'en a un jour parlé avec tant de feu que ma curiosité n'a été satisfaite que lorsque finalement j'en ai trouvé une version avec sous-titres en anglais. Je crois que bien des clins d'œil dans le film m'échappent, je ne connais pas assez le quotidien de la population, mais j'y vois des

personnages à la fois drôles et dramatiques, ambivalents et tellement humains, attachants, comme le sont vraiment beaucoup de Russes dans leur capacité à admettre une certaine fatalité du destin et à la transformer en humour ou en rebondissement. Je crois que la popularité de ce film tient à ce que les Russes y voient une image réaliste, lucide et bienveillante de ce qu'ils sont.

Il me faut enfin évoquer le cinéma de Pavel Lounguine dont les films commencent à être connus en France puisqu'il vit dans l'Hexagone depuis les années 1990. Un cinéma qui donne le pouls de la société russe et de ses changements : c'est lui qui décrit il y a quelques années les nouveaux riches de la Russie (oligarques) entrant dans l'ère libérale dans *Un Nouveau Russe*, c'est encore lui qui fit ce si beau film *l'Ile*, filmé dans les îles Sokolov au nord de la Russie, tristement célèbres à cause d'un grand monastère transformé en prison sous l'ère soviétique où furent déportés et où moururent des milliers de moines et de prêtres orthodoxes et catholiques. L'an passé l'archevêque de Paris, André 23, y fit un pèlerinage accompagné des autorités orthodoxes. L'histoire du film s'inspire librement de diverses figures d'ermites et starets russes, nous dévoile une partie de l'histoire russe et surtout ce travail intérieur des âmes, comme ce moine qui n'en finit pas de se repentir de sa lâcheté d'un moment, errant dans des paysages glaciaux récitant la prière hésychaste, et développant un chemin personnel vers Dieu, avec humilité et irrévérence envers sa hiérarchie, sorte de bouffon contestataire d'une règle ronronnante. Il reçoit bientôt des visites de toute la Russie, y compris de généraux soviétiques, chacun espère par son intercession obtenir la guérison d'un proche, la sortie d'une impasse. Le film est plein d'humour à l'image de ces personnages qu'on rencontre dans les livres de spiritualité russe. A qui penserait que Pavel Lounguine est devenu un orthodoxe conservateur et a rangé sa boîte à questions sur le monde et la société russe, il faut encore regarder son magnifique et inquiétant *Tsar* qui nous dépeint un Ivan IV (dit chez nous le Terrible) à la fois tyran insupportablement cruel et mystique exalté versant dans une dangereuse folie. Aux étudiants et professeurs à qui je demande pourquoi ce film aujourd'hui, je n'obtiens d'autre réponse que l'aspect très controversé du personnage historique qu'est Ivan IV et de son rôle dans l'histoire russe, les uns en faisant un héros promoteur d'une Russie considérablement élargie, par la conquête de la ville de Kazan jusqu'alors aux mains des Tatares par exemple, les autres se désolant d'un autre tyran qui assombrit l'image de la Russie moderne. De mon point de vue très extérieur, j'ai le sentiment que Lounguine pointe la tentation certaine d'une Eglise en train de reconquérir un espace politique et cherche à la faire réfléchir sur son alliance, voire sa complicité avec le pouvoir. Il touche là à une spécificité de l'Eglise orthodoxe russe qui côtoie toujours étroitement le nationalisme, oubliant parfois de préserver une salutaire indépendance. C'est comme si Lounguine prenait de film en film le pouls de ce grand corps souffrant et vivant qu'est la Russie.

Voici donc quelques rencontres marquantes entre des œuvres que l'on peut évidemment admirer en n'importe quel point du globe, mais qui prennent sens et corps pour moi d'avoir été découvertes alors que je partageais depuis déjà plusieurs mois le quotidien des Russes.

24 juin 2009



Akademgorodok, 24 juin 2009

L'envie de vous communiquer un peu de notre vécu des dernières semaines me ramène au clavier d'ordinateur. Juin, pour nous, c'est déjà au trois quart les vacances et nous étions bien impatients avec Paul de partir vers les montagnes rêvées de l'Altaï depuis notre arrivée en Russie, route quelque peu mythique où se côtoient ethnies et religions diverses, aux confins de la Mongolie. L'orthodoxie y est minoritaire, beaucoup de chamanistes y vivent qui croient en divers esprits, des sources, des montagnes, des arbres et autres.

Nous avons le projet d'atteindre le village d'Ouïmone, là où vécut Nicolas Roerich, ce peintre des montagnes de l'Altaï et de l'Himalaya que nous apprécions tant et qui dans cette région fit plusieurs explorations d'où il rapporta en particulier des pierres splendides que nous avons admirées au centre de Novossibirsk: jaspes, améthystes, chrysolithe ...

Nous aimons prendre la route avec un projet, si modeste soit-il, mais souvent le voyage nous impose ses contraintes et réoriente notre chemin, tout comme dans la vie. Ainsi, une cinquantaine de kilomètres avant d'arriver au but, nous fûmes arrêtés par les militaires et nous apprîmes que les étrangers ne pouvaient dépasser ce poste frontière; au-delà commence une zone frontalière pour laquelle il faut une autorisation spéciale; nous voilà bien étonnés, notre guide sur la Sibérie, les Russes à qui nous avons fait part de notre projet de voyage, personne ne nous en a parlé. Paul essaie de discuter avec les militaires mais nous sentons vite que c'est inutile. Déception.

Et qu'allons-nous faire, au milieu de nulle part, alors qu'il est déjà deux heures de l'après-midi, que la route qui nous a menés là est peu fréquentée? Notre guide est intéressant pour les informations de culture générale ; mais à vrai dire, concernant la route elle-même, les lieux à visiter, les hébergements possibles, nous n'aurions rien, ce serait la même chose. On est un peu en colère après les gens de Novossibirsk, c'est un fait que les Russes ne sont pas empressés à donner des renseignements, à faire profiter de leur expérience, ils sont indifférents et je crois ne comprennent pas notre façon de voyager: au bout de ces quelques mois, ils ne peuvent imaginer que Paul se débrouille suffisamment bien pour parler russe et comprendre, alors ils ont pensé que nous partions dans un tour organisé par une agence touristique, ce que nous détestons et ne faisons jamais, quant à obtenir d'eux quelques infos... Il faut être philosophe quand on voyage. Paul est d'abord très déçu, alors je lui dis que sans doute il y a quelque chose de plus intéressant pour nous à découvrir, que nous n'attendions pas... Les militaires sont plutôt sympas et nous cherchent une voiture pour retourner là d'où nous venons. Pendant le trajet aller nous avons remarqué un petit village avec une auberge qui nous a bien plu et nous décidons de nous arrêter là. Après quelques tentatives qui nous montrent que le stop n'est pas en Russie une pratique courante, un Russe de Novossibirsk, dans la région pour "business" accepte de nous emmener à Oust-Kan. L'auberge est des plus simples, chambre tout en bois, pas de salle de bain, juste des toilettes avec un lavabo, pas d'eau chaude, et l'eau qui vient des montagnes est bien froide; par contre c'est bon marché, il y a une "cantine" au rez-de-chaussée, l'endroit est propre et les gens de l'auberge très affables: l'affaire est conclue, nous resterons là trois jours. Le village est superbe: il s'étend en plusieurs îlots, entre les boucles de la rivière Koska et ses ramifications. Toutes les constructions sont en bois, de belles maisons traditionnelles qui sentent bon le bois et réjouissent la vue. Dans la plupart des jardins une yourte (nom de la tente traditionnelle des nomades mongols) en bois qui nous dit clairement que si

la région n'est pas officiellement la Mongolie, la population et la culture sont majoritairement des Altaïques, peuple très proche des Mongols. Nous traversons des allées de bois disposées à travers champs pour arriver à plusieurs des quartiers du village car la terre est imbibée d'eau, on suit donc une sorte de chemin sur pilotis. Nous sommes dans un creux de montagne, tout alentour nous contemplons les crêtes de ces petites montagnes à vaches qui culminent à environ 2500m, de belles ballades en perspective. Nous sommes frappés du nombre de maisons en construction, et un habitant nous explique qu'il y a ici beaucoup de travail, exploitation du bois grâce aux forêts environnantes et construction des maisons, élevage, effectivement le village semble en pleine expansion. Les animaux sont ici amis des hommes et bienheureux: ils circulent librement; vaches, chevaux, cochons, chèvres, chiens et chats,... Moi, toujours prudente, je suis un peu méfiante et fais volontiers un bon détour pour ne pas passer trop près des vaches qui se promènent sur les chemins tout aussi bien que dans les pâturages. Il n'y a pas une clôture, vous savez comme dans le psaume qui évoque les temps messianiques et parle d'une grande paix entre tous; ici, ce doit être un avant goût avec juste ce qu'il faut pour nous rappeler qu'il y a encore quelques efforts à faire. Ainsi, alors que je commence à m'habituer à ce voisinage et à côtoyer de plus en plus sereinement la gente animale nous sommes chargés par un troupeau de cochons sans bien comprendre pourquoi. Je pense un moment que c'est moi qui imagine toujours des dangers là où il n'y en a pas, mais non, tous emboîtent le pas à celui qui ouvre la marche et fonce droit sur nous; les avons-nous dérangés en pénétrant leur territoire, ont-ils eu peur, senti que nous étions étrangers? Après une bonne course, nous vérifions qu'ils ne nous suivent plus et commençons à rire de notre peur... Même en ce coin reclus du monde, les temps messianiques se feront encore un peu attendre.

En nous promenant nous découvrons une petite église, aménagée dans une maison et surmontée tardivement d'un petit dôme. Nous entrons et trouvons bien sûr toute une collection de jolies icônes. Le prêtre est là, en train de vernir un lutrin et la conversation s'engage. Paul lui dit que nous sommes catholiques, le prêtre nous annonce que l'église est orthodoxe, chacun énonce son identité. L'attitude est amicale, d'autant plus qu'il n'y a ici aucun étranger et que le nombre des orthodoxes se monte à une trentaine de personnes, au milieu des chamanistes, ou des païens si vous préférez, alors les catholiques dans un tel contexte ce sont presque des frères. Le prêtre nous invite pour un office le lendemain matin devant la nouvelle église en construction dont on voit les murs de bois s'élever et qui est financée par des dons de l'église de Bari en Italie. Le lendemain c'est un des jours où l'on fête en Russie Saint Nicolas et l'église sera consacrée à ce saint. Le lendemain, nous nous retrouvons, pas plus de dix pour accompagner le prêtre dans cet office. Il nous bénit avec le Livre de l'Evangile, nous fait embrasser la croix comme aux autres fidèles et nous ressentons que notre présence est bien accueillie, comme un élargissement de cette toute petite communauté à l'Eglise du monde. Dans la pluie et le froid nous nous tenons avec eux en prière, et dans sa brève "homélie", le prêtre insiste sur le fait que nous sommes frères, que la paix naît dans notre cœur par notre volonté, il parle de chrétiens plutôt que d'orthodoxes et de catholiques. Puis, avant notre départ, il nous fait cadeau de quelques images de Saint Nicolas. C'est pour nous une belle rencontre, un de ces moments où il nous semble que c'est un peu notre vocation de témoigner d'une présence différente et respectueuse qui entraîne aussi un regard de l'autre sur ce que nous sommes, fait sortir des idées reçues souvent négatives pour tisser un lien amical qui sera relayé par la prière.

Dans ce village, les gens sont paisibles, semblent vivre en lien étroit avec la nature. Pourtant, la vie ne doit pas être facile pour tous: l'alcoolisme est ici bien présent, je n'avais de ma vie vu autant de soûlards, des hommes ne marchant vraiment pas droit, tombant et incapables de se relever, et ce dès

onze heures le matin. Un soir, l'un d'eux vient tambouriner, après l'heure de la fermeture, à la porte de l'auberge qui fait aussi café. La femme de garde n'ouvre pas et attend qu'il se lasse.

Nous avons du mal à quitter ce village enchanteur, mais nous décidons de nous rendre dans un autre endroit, paraît-il superbe afin de voir un autre aspect de cette petite République de l'Altaï. En effet, nous avons peu de jours de vacances à cause des tracasseries administratives du renouvellement des visas, mais ça c'est une autre histoire que je préfère passer sous silence.

Nous partons un matin avec un minibus ... qui tombe en panne d'essence trente kilomètres plus loin. On attend donc une heure qu'une voiture vienne d'Oust-Kan nous apporter une bouteille d'essence, de quoi rejoindre la prochaine pompe. Nous pensions rester dans ce que les Russes appellent une 'base', un espace forestier où l'on loue un bungalow, avec une cantine ; on y propose des excursions à cheval, à pied, en bateau ou en bus pour ceux qui le souhaitent. Comme nous n'avions que de très maigres renseignements sur la région cela nous semblait une bonne solution. Mais, arrivés au village de Chemla, il s'avère que la prise de renseignements est plus difficile que prévu et nous commençons à tourner en rond à la recherche d'une base. Finalement Paul propose de dormir chez l'habitant, puisque nous avons vu plusieurs écriteaux. Après quelques visites, nous choisissons de rester chez une famille russe. Nous aurons une chambre indépendante, qui donne sur le jardin, il y a un agréable espace pour s'asseoir et manger dehors. Le seul point noir est toujours le même, les sanitaires: des toilettes à l'ancienne dans le fond du jardin, une petite réserve d'eau mais pas de salle de bain; comme la propriétaire nous voit hésiter elle propose qu'on utilise leur salle de bain dans la maison et alors nous acceptons. Nous profiterons aussi des bains russes, coutume incontournable de la Russie traditionnelle, et sans doute aussi d'autres pays nordiques au climat froid. Ces bains sont à l'origine du sauna moderne. Dans une petite salle construite dans le jardin, le plus loin possible de la maison afin de limiter les risques de propagation d'incendie, on fait chauffer dans un poêle à bois de l'eau; des bassines d'eau froide permettent de compléter le dispositif et l'on utilise des branches de bouleaux dont les feuilles sont dotées de vertus pour nous inconnues; on les trempe dans l'eau bouillante et on s'en frappe le corps. On ressort propre comme un sou neuf, bien détendu. En hiver, la tradition est, à la sortie, de se rouler dans la neige; bien heureusement, nous sommes en juin...

Le hasard fait souvent bien les choses puisque notre première balade nous conduit au monastère de Patmos consacré à Saint Jean, construit sur un grand rocher au milieu de la rivière Katougue et que l'on rejoint par un beau pont suspendu. C'est un tout petit monastère en activité et lieu de pèlerinage. La vue est superbe et nous reviendrons souvent là nous asseoir et passer un moment. Nous remontons le fleuve sur les deux rives, varions les points de vue, observons les chevaux en ballade, les touristes faire du rafting. Cet endroit nous rappelle les bords de l'Euphrate où nous avons séjourné quelque temps il y a deux ans, les eaux calmes ou tumultueuses, les hautes parois des montagnes et autour le vert de la végétation, une lumière changeante et nuancée selon le temps ou les heures, une vue dont on ne se lasse pas, et le bruit de l'eau, comme celui de la mer, apaisant sans que l'on sache pourquoi. Il est des lieux où l'on se sent immédiatement serein, comme ici. Cela me rappelle aussi les sites des églises arméniennes ou géorgiennes en Anatolie, des endroits toujours choisis pour leur isolement, et leur situation privilégiée dans la nature, au sommet de quelque colline avenante, dans le creux d'une vallée qui se découvre au regard comme un enchantement, jouxtant parfois une rivière où toute la nature ne semble avoir d'autre vocation que de chanter les louanges de la création. Le monastère est devenu trop touristique et on n'y célèbre pas d'offices; une communauté monastique vit dans des bâtiments, tout à

côté, mais l'église est fermée au public. Nous les voyons aller et venir. En bas, dans le village une autre église accueille les fidèles. Nous faisons là provision d'icônes, je trouve entre autres une icône de la vierge aux 3 mains que je ne connaissais pas, et une vierge de tendresse de la région de Novgorod que j'offrirai à mon père. Nous assistons le dimanche matin à une partie de la divine liturgie. Chaque semaine, une icône posée sur un lutrin au centre de l'église et devant laquelle on va, en entrant, s'incliner et que l'on peut embrasser selon la coutume orthodoxe, évoque la fête ou célébration du jour. Nous avons ainsi pu admirer depuis septembre de belles icônes très différentes par leurs thèmes, le temps autour de Pâques était particulièrement riche en représentations, entrée à Jérusalem, Passion, Résurrection jusqu'à la Pentecôte. C'est une belle façon de rappeler aux fidèles la dynamique de l'année liturgique.

Pour nous, la rencontre religieuse est un moyen privilégié de casser l'anonymat du tourisme; on se trouve de fait intégrés comme participant à une activité essentielle des communautés, au-delà des frontières nationales, c'est une expérience profonde.

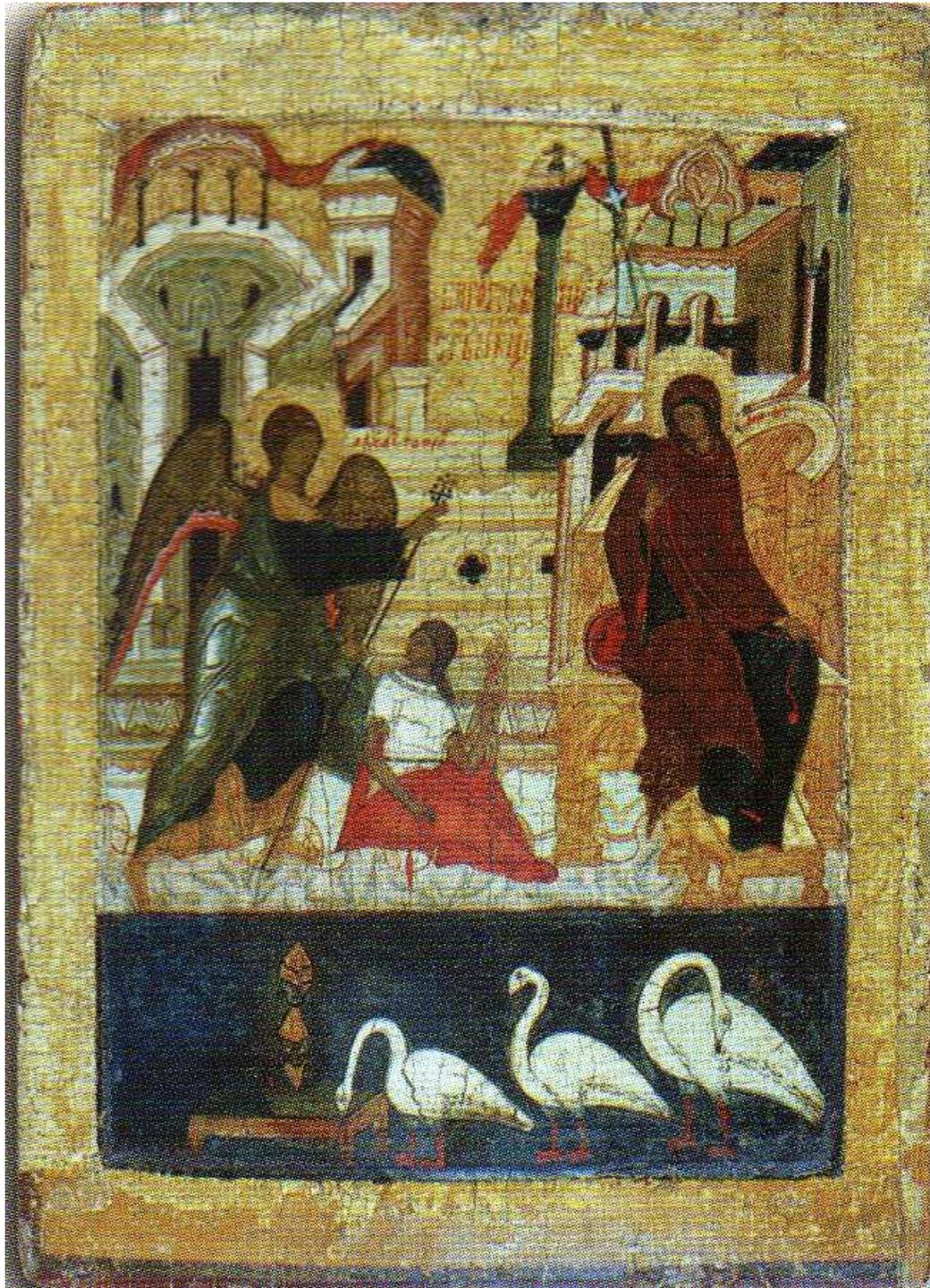
Mais on ne vit pas que d'offices et de beaux paysages et nous sommes heureux de trouver dans le village un café ouzbek qui prépare de délicieuses soupes, des plats de viande et légumes mijotés dans des pots de terre, le tout agrémenté de salades et d'un pain plat cuit au feu de bois. La langue ouzbek est de la famille turque et en parlant turc on se fait comprendre sans difficultés, une autre complicité se crée alors. Nous aimons toutes ces rencontres qui croisent des parties diverses de notre vécu et de nos intérêts.

La perspective du retour à Akademgorodok est plaisante car nous allons retrouver la forêt, ce n'est pas un retour dans une banlieue grise. Mais nous allons aussi retrouver l'invraisemblable imbroglio administratif qui ne nous délivrera, du moins je l'espère, nos passeports qu'au dernier jour ouvrable avant le départ et qui nous oblige à déménager toutes nos affaires de l'appartement pour en disposer cet été et le louer pendant notre absence. Ce sont les désagréments d'une situation inhabituelle, en général les profs restent quelques mois, un an maximum puis partent. Nous restons, alors tout est bouleversé, et l'administration a du mal à gérer. Il aura fallu bien des négociations, l'intervention à plusieurs reprises de la directrice du département d'anglais pour trouver une solution somme toute plus que simple, descendre les quelques sacs de voyage et cartons de nos affaires au deuxième étage, dans un appartement utilisé par les femmes de ménage et qui comprend aussi une salle faisant office de consigne. Enfin, on dit que tout finit toujours par se régler en Russie...

Nous vous souhaitons à tous un bon été, attendant de vos nouvelles.
Amicalement. Paul et Françoise

Icône de l'Annonciation XVIe s. Novgorod ?

*Les icônes renferment un mystère et, comme un sacrement, sont porteuses d'énergie et de grâces.
Saint Jean Damascène*



Souzdal. Dans le musée installé dans l'ancien palais épiscopal, une très belle collection d'icônes. L'une retient particulièrement mon attention, je n'en comprends pas immédiatement tous les détails. C'est une Annonciation du seizième siècle qui reprend des motifs classiques : dans un décor architectural stylisé par lequel les peintres d'icônes évoquent Jérusalem, Marie est assise sur un trône, l'archange Gabriel représenté de profil. Marie ne fait pas face à l'ange, elle semble tournée du côté opposé, mais elle a détourné sa tête dans sa direction. Est-elle dérangée dans sa tâche quotidienne de filer la laine ? Un certain trouble se dégage de la rencontre des deux univers, divin et humain. La tradition en atténue la distance abyssale, établit des médiations, échelons intermédiaires puisqu'elle nous dit que Marie file et tisse pour le Temple de Jérusalem, lieu de la rencontre de l'homme et de Dieu. La présence d'une servante, une quenouille à la main, assise au pied du trône de Marie, entre l'ange et la Théotokos, est rare quoiqu'on en trouve déjà la représentation à Byzance sous les Paléologues, au XIV^{ème} siècle. Vient-elle dédoubler l'image de Marie, Reine et Servante du Seigneur, tout à la fois surélevée sur son trône, revêtue de pourpre, et humblement assise par terre. Par ce motif, le peintre de l'icône nous offre deux regards sur la scène : d'un côté un regard intérieur, celui du cœur de Marie qui, à aucun moment, ne s'enorgueillit de l'honneur qui lui est fait et répond avec simplicité "je suis la servante du Seigneur", de l'autre celui que l'Eglise et les fidèles posent de siècle en siècle sur elle, Reine du Ciel car Mère de Dieu. Remarquez comme la Servante est plus petite que la Reine sur l'image.

Dans un bandeau, au bas de l'image, motif rare, trois cygnes blancs dont l'un boit l'eau d'une fontaine et un cygne noir. Ces oiseaux pourraient, selon certains commentaires traditionnels, représenter les âmes des hommes sauvées (le blanc) par l'adoration du Dieu trinitaire suggéré par les trois cygnes blancs.

Richesse de l'icône où plusieurs niveaux de lecture voisinent : narratif dans cette si classique scène de l'annonce faite à Marie de la naissance de Jésus, symbolique par des détails traditionnellement codés dans l'art de l'icône, spirituel par l'invitation qui est faite à celui qui contemple l'icône de se poser la question de son propre salut. Ces différents niveaux se révèlent dans la contemplation de l'icône qui fait écho à sa création, elle-même fruit d'une longue prière méditée du moine artiste. Reformulation par l'expressivité de l'image des mystères de la foi. Lecture ouverte et infinie qui prolonge le texte de l'Evangile de Luc et ouvre le chemin de toute âme qui s'aventure sur la route de la foi.

15 octobre 2009



Une maison ancienne qui a survécu à Novossibirsk

Akademgorodok, 15 octobre 2009

Bonjour à tous,

Mi-octobre. Notre deuxième année à Akademgorodok est bien commencée. N'est-ce que la répétition de la première année? Non, bien sûr, car rien n'est jamais pareil à hier. Ce ne sont que nos esprits étroits qui enferment le présent dans les rets du passé et l'empêchent de se développer selon la logique d'une permanente recreation du présent de chacun de nos jours. C'est sans doute plus sensible quand on vit à l'étranger. Certains éléments du cadre environnemental reviennent: la rentrée avec la reprise des cours, l'automne avec tout le dégradé des couleurs de la forêt qui se transforme de jour en jour, les feuilles jaunissent, rougissent avant de tourbillonner dans l'air et de venir se reposer dans les allées où l'on marche maintenant comme sur un doux tapis. Les arbres se dénudent, habituant progressivement notre oeil à un paysage moins coloré et qui sera dans quelque temps recouvert de la blancheur hivernale; les chaudes teintes de l'été, avant de disparaître, ont glissé à terre et nous offre une dernière impression colorée, mais déjà le décor se met en place pour le long hiver. Les saisons, ici, sont si contrastées visuellement, je le mesure mieux après avoir vécu ici un premier hiver. Quel plaisir de pouvoir encore sortir sur notre petit balcon pour y sentir un peu de la chaleur du soleil!

Cette année tout nous semble plus facile. Nous réempruntons des chemins que nous connaissons et qui nous conduisent à l'université, au marché, à l'église, à la Maison des Savants, sorte de grande Maison de la Culture, avec des salles de spectacle, et de multiples lieux pour les activités culturelles et sportives. C'est là qu'à lieu par exemple le Club de Français qui est une partie de l'Histoire d'Akademgorodok, où depuis des dizaines d'années des francophones se retrouvent chaque mercredi soir pour parler en français et rien qu'en français. Aujourd'hui, le pays s'est ouvert, les informations arrivent de tous côtés par internet, les chaînes de télévision, de nombreux français ou francophones passent (oui même à Akademgorodok) mais imaginez pendant l'Union Soviétique combien ce club pouvait être important, ouverture en esprit sur un monde si lointain et interdit, c'était une façon de se relier à l'Europe, d'être en lien, d'ouvrir un présent contraignant.

Oui, nous avons repris nos habitudes de Sibérie et l'on s'amuse de constater qu'il faut si peu de temps pour en amasser tant. Et comme les difficultés du nouvel arrivant sont pour nous aplanies, notre regard s'arrête sur des détails autres, est sollicité d'une manière nouvelle.

Au travail, chacun est occupé, d'ailleurs les Russes le sont toujours dans la mesure où ils font tout au dernier moment. Ainsi, l'université fête en 2009 son cinquantième anniversaire, et le département des langues étrangères où nous travaillons fête son dixième anniversaire. L'événement devait être célébré en mai dernier, mais les examens approchaient, il fallait préparer la rentrée suivante, et l'on a finalement repoussé les festivités au mois de septembre, ce qui nous a valu d'être, pour une fois, prévenus largement à l'avance, eu égard à la petite contribution demandée aux professeurs étrangers, une mini-conférence sur le thème de l'interculturel, thème très en vogue, en théorie du moins; on disserte, on fait des schémas très savants, même si dans la pratique on cherche peu à savoir ce que l'autre, dans sa différence, entend de ce qu'on lui dit même si les malentendus interculturels sont légions.

J'ai parlé, lors de cette rencontre entre les départements, des stéréotypes que j'avais sur la Russie en arrivant ici, et comment ils se sont un peu modifiés à l'épreuve du quotidien. Le contenu était léger et vraiment stéréotypé (le climat, la cuisine, la sécurité, ...) mais les Russes ont souri quand je leur ai dévoilé quelques obsessions bien françaises ou occidentales à travers le regard porté sur leur pays; en effet un Français qui pense parler de la Russie ne parle jamais en fait que de la France et de lui-même, c'est ce qui m'apparaît de plus en plus évident au fil des voyages, l'essentiel est de ne pas être dupe. Pour raviver vos souvenirs scolaires, je me suis inspirée d'une de nos gloires littéraires, Montesquieu et de ses si réjouissantes Lettres Persanes.

Paul, plus sérieux, a développé quelque aspect de sa pensée et de sa pratique sur la traduction, loin des usages conventionnels. Je pense que certains dans l'assistance ont dû être bouleversés à l'entendre. Nos interventions seront publiées dans la revue de l'université (premier article en français) et nous laisserons ainsi quelque trace de notre passage.

Après que nous nous sommes écoutés les uns les autres, un petit buffet a été l'occasion d'échanges plus informels, et comme les Russes adorent chanter et réciter des poésies, ceux qui le souhaitaient ont pu faire profiter l'assistance de leurs talents.

Paul travaille énormément, il a beaucoup de cours, c'est la rançon de son succès de l'an passé, ses séminaires font le plein, des étudiants viennent d'autres départements pour l'écouter, même sans avoir à valider d'UV, plutôt rare par les temps qui courent. Car il faut bien dire que la jeune génération russe est à l'identique de la jeunesse d'aujourd'hui, un peu partout sur la planète: génération téléphone mobile, ordinateur portable pour tchatcher ou rendre des copier-coller en guise de devoirs universitaires. Les filles sont très branchées mode, vêtements, coiffure et maquillage. Le meilleur moyen d'endormir tout le monde en cours est encore de parler d'un grand écrivain français ou russe, Le Clézio ou Soljenitsine, ou de lancer une discussion philosophique ou politique. Refaire le monde ? On n'y pense pas, pas même à l'améliorer, mais se faire une place au soleil, profiter de tout ce qui se consomme, alors là... Ils sont par ailleurs si gentils ces étudiants, désarmant! Le phénomène est pour nous accentué car nous avons une majorité de filles, les garçons suivent les filières scientifiques. Je suis à la limite de l'ironie, mais au fond, derrière cette superficialité d'une jeunesse privilégiée qui fréquente l'université, quelle angoisse! Il y a urgence quand on a 18 ou 20 ans et qu'on n'est pas trop laide à trouver un mari. D'ailleurs, nombre d'étudiantes sont déjà mariées ou sérieusement engagées, car même si l'homme russe n'a pas la réputation d'un homme idéal, fonder une famille ici est un privilège. Il y a dans le pays beaucoup plus de filles que de garçons, et bien des filles resteront seules. En conséquence, l'image joue un grand rôle, il faut être jolie, s'habiller avec goût. C'est la raison aussi pour laquelle il est si facile à un étranger d'épouser une jeune fille russe, c'est un vrai problème national et souvent un drame personnel. A la pause, entre deux cours, les filles vérifient leur maquillage... ça vire à l'obsession.

Autre inquiétude qui traverse la planète mais de façon particulièrement aiguë ici: de quoi demain sera-t-il fait? Les Russes vivent avec cette idée que tout peut basculer en très peu de temps, la stabilité s'écrouler, le chaos régner.

Comme dans bien des pays aussi, les familles aisées donnent à leur enfants la meilleure éducation possible, et là, bonne surprise, le français reste associé à l'idée de culture, de raffinement; c'est sans

doute un cliché, mais cela motive et justifie d'enseigner précisément des valeurs et un peu de culture, de ne pas se contenter du strict communicatif. J'ai ainsi à l'Alliance Française quelques élèves de familles très riches, très doués: sport professionnel, danse, musique, langues étrangères, ils réussissent tout ce qu'ils entreprennent ... Ils sont parfois un peu paresseux pour le français imposé par les parents, mais ils sont si vifs à comprendre que faire cours est un plaisir. Chez d'autres, cours collectifs, classe moyenne, la motivation est moins nette, on cherche moins la réussite qu'une image extérieure "mon fils ou ma fille apprend le français" et en cours, le rythme d'apprentissage n'est pas le même. C'est incroyable comment, sans qu'on leur dise rien d'explicite, les enfants comprennent tout.

En tous cas les mots "France, Paris" restent magiques et quand on les prononce les yeux s'illuminent, un sourire se dessine sur les lèvres. Je ne suis pas sûre qu'on soit entendu, en revanche, quand on parle des difficultés sociales, économiques de la France contemporaine.

Ici, j'apprends à m'adapter et à me déstresser, plus encore que dans les autres pays où nous sommes passés, peut-être l'âge ? Exemple de situation fréquente où il faut beaucoup relativiser. Pour la énième fois depuis septembre 2008, j'arrive il y a quelques jours pour toucher mon salaire mensuel: l'employée à la caisse me regarde d'un air désolé, de même dans les bureaux environnants où sont préparés les bulletins de salaire, pas de traces de mon travail dans les ordinateurs. Or, on m'a confié des cours à construire moi-même, pratique de la phonétique, cours audiovisuels qui demandent beaucoup de travail et que je fais avec plaisir même si je sais que le salaire est minimal. Alors quand j'entends dans un russe simplifié "en septembre, pas de travail", j'ai du mal à ne pas claquer la porte. Une autre partie de mon cerveau sait pourtant bien que dans l'innombrable relais des bureaux administratifs, la transmission a dû connaître un petit accident. Les erreurs sont légions. Un manque d'intelligence pratique étonnant empêche de se demander pourquoi un prof étranger a une carte de travail ... et n'a pas travaillé! Ma directrice se désole de la récurrence de l'erreur, est confuse, s'excuse pour l'université et son pays... et m'avance l'argent du mois sur la cagnotte du département. Avec Paul, nous repensons à la Chine, où pendant nos cinq années de travail, il n'y eut jamais ni un oubli, ni une erreur, c'est le côté pratique et précis des Chinois. Les Russes sont passionnés, parfois mystiques, et peu pratiques, ils se compliquent incroyablement la vie par manque d'organisation. Au final, la plupart du temps, tout rentre dans l'ordre. Certains étrangers entendent réformer la mentalité, les habitudes et s'épuisent, provoquant conflit sur conflit. Il est vrai que pour un Européen, il est difficile de signer un contrat qui n'en est pas vraiment un, de ne rien comprendre à la manière dont le salaire est calculé, de voir surgir des règlements arbitraires, une année on retire 30 % d'impôts sur le salaire, une autre 10% et la somme est remboursée après 6 mois, des taxes réservées aux travailleurs étrangers apparaissent et disparaissent suivant un évident arbitraire.

Côté culture, nous avons participé aux journées du patrimoine organisées par l'Alliance Française dans la province de Kemerovo, à quatre heures de bus de Novossibirsk. Les candidats, venus de toute la Sibérie, devaient présenter des contes de leur région. Les réalisations étaient impressionnantes par leur sérieux et l'importance du travail qu'elles avaient demandé. conteurs ou conteuses, animations et films, recherche sur les histoires mais aussi sur la tradition de raconter des histoires, il était bien difficile de choisir l'heureux vainqueur à qui un stage de français en France serait offert. Le samedi après-midi, nous avons visité un incroyable musée en plein air sur les peuples slaves préchrétiens et leurs très lointains ancêtres de l'époque du néolithique: habitats, stèles et sculptures religieuses, inscriptions rupestres, le site est au bord d'une importante rivière, le Tom, nous sommes toujours dans l'immense

taïga, les ours peuplent la région, et celui que nous avons contemplé, heureusement pour nous bien encagé, nous a impressionnés par sa masse imposante, l'énormité de ses pattes, ses griffes acérées. Nous avons appris qu'en cas de mauvaise rencontre avec un de ses congénères, il faut garder son sang froid et faire le mort, toujours bon à savoir.

Voilà, j'arrête là, si je veux pouvoir vous récrire dans quelque temps, quand le paysage sera couvert d'une fourrure toute blanche et que nous aurons entrepris la longue traversée d'un nouvel hiver.

A tous, que chaque jour vous offre le cadeau d'une joie, si minime soit-elle, une bonne parole reçue ou donnée, un regard amical, une découverte,... Il faut s'armer d'optimisme, d'un regard positif, pour affronter les rigueurs de l'hiver extérieur et intérieur.

Amicalement Française.



1999-2009

**Célébration du 10^{ème} anniversaire
De la Faculté des Langues Etrangères**

Stéréotypes d'une Française sur la Sibérie après un séjour d'un an à Novossibirsk

Le stéréotype: premier pas dans la connaissance de l'autre ou enfermement dans sa culture d'origine ?
Peut-être que ce que les voyages apprennent, c'est que chacun se construit un monde, déclinant des valeurs parfois universelles selon des coutumes particulières, et que ce faisant, chaque peuple se construit une image de lui-même et des autres, cette dernière étant le plus souvent constituée d'un ensemble de stéréotypes, c'est-à-dire d'images extérieures dans lesquelles les intéressés ont bien du mal à se reconnaître, sorte de caricature qui confine à l'erreur. Le stéréotype prend vite une connotation péjorative, il devient le fait de ceux qui ne se sont pas donné la peine de pénétrer une culture. A l'inverse, qui se marie dans un pays étranger, y travaille, en apprend la langue, en partage les inquiétudes du quotidien et les fêtes peut prétendre à dépasser la connaissance stéréotypée.

Mais que la marche est longue sur le chemin de la connaissance de l'autre, qu'il s'agisse d'un individu ou d'un pays, combien de degrés intermédiaires nous pourrions définir entre la totale méconnaissance et l'illusoire parfaite connaissance. Arrivée en septembre 2008 à Akademgorodok, la moisson est maigre de ce qui a pu faire bouger ma perception de cet immense pays.

Le stéréotype éclate au contact de la réalité

Le dictionnaire me donne comme synonymes du mot stéréotype: clichés, idées reçues, images toutes faites, banalités. Et le guide feuilleté dans l'avion qui m'amène ici déjà me plonge dans des abîmes de perplexité. Avant d'arriver dans un pays tout est simple: je dis "Les Russes ou la Russie...", par exemple : les Russes sont grands, blonds et forts; mais quels Russes? Ceux de Moscou, de Sibérie ou du Birobidjan? J'ai été frappée en arrivant de la diversité des physionomies et le stéréotype physique qui m'habitait a volé en éclats en voyant nombre de personnes au physique asiatique. Normal si l'on regarde la carte, nous sommes ici à mi-chemin de l'Europe et de l'Asie et plus encore si l'on se penche sur l'infinie diversité des ethnies dont j'ignorais même les noms avant d'arriver: Bouriates, Yakoutes, Mongols,... En tant que Française, cette mosaïque de peuples habitant le même Etat me renvoie aux flots successifs de générations qui ont émigré en France et s'intègrent plus ou moins bien dans le pays. Petit ou grand pays, se pose la question du vivre-avec d'autres qui me sont si différents, avec des perspectives d'enrichissement mais aussi des risques de repli communautaire où celui qui n'appartient pas à ma communauté m'apparaîtra vite comme un gêneur, voire un ennemi.

Bon, parlons plutôt de la Russie. Oui, mais de laquelle? De la Russie ancienne, tsariste et orthodoxe, que je connais par la lecture de quelques classiques comme Tolstoï, Dostoïevski ou Gogol, de la Russie soviétique qui a toujours eu en France ses fervents défenseurs comme ses détracteurs acharnés (ère de progrès social, culte d'un homme nouveau ou ère de terreur qui rendit célèbres les camps sibériens dits *Goulag*) ou bien encore la Russie nouvelle entrant dans le capitalisme?

Invitation à dépasser le stéréotype: la leçon de Montesquieu

Ma connaissance ne peut être que très largement subjective et partielle entre tant de paramètres et je m'amuse de la prétention de ces voyageurs des 18ème et 19ème siècles qui dans leurs récits de voyages nous "enseignent" ce qu'il faut penser de la Russie et de ses habitants. Le recul du temps donne à lire l'énormité des préjugés de l'époque, discours européen sûr de sa supériorité en termes de civilisation, de valeurs et qui se penchant avec condescendance sur les autres cultures ne peut que les juger et les décrire comme inférieures et barbares. Tout écrivain n'est pas Montesquieu qui proposa un renversement de perspective lui permettant de ramener les esprits français à quelque modestie: les Persans, tout imaginaires qu'ils fussent, observaient à la loupe les Français, signifiant que se crût-on la plus grande nation du monde, le regard d'un étranger peut être aussi condescendant que celui que nous portons sur les autres et que nous sommes bien offusqués d'en devenir l'objet.

Une idée des plus communes dans la France actuelle que j'avais passivement intégrée: "la Russie est un pays dangereux". Quantité de reportages à la télévision française ne laissent pas l'ombre d'un doute: des bandes de *skinheads* néo-nazi sillonnent les villes, et la consultation de quelques sites internet de voyageurs me l'a confirmé: attention à ne pas se laisser dévaliser à l'arrivée, prudence en toute circonstance aux papiers, à la carte bleue et même à sa personne. Beaucoup d'amis me découragent avant de partir "tu vas en Russie... fais attention à toi.." C'est vrai, je ne vis ni à Moscou ni à Petersbourg, mais quel décalage entre le stéréotype précédant mon arrivée et la vie tranquille que je mène ici: jamais je n'ai été témoin d'une agression, les jeunes sont paisibles, dans les autobus ils cèdent volontiers leur place, garçons ou filles, à des personnes âgées. Je me sens en fait bien plus en sécurité ici qu'à Paris. Je me demande si ce discours sur les dangers de la Russie n'est pas une projection du problème de l'insécurité en France.

Il faut bien du temps, des années pour distinguer les nuances qui façonneront un regard nouveau, pour saisir la complexité d'un paysage ethnique, social, humain.

Du devenir de quelques lieux communs

Climat

Bien entendu, ma plus grande angoisse était celle du climat, imaginez la Sibérie vue de France! Peut-être avais-je dans la tête les mots d'Andreï Makine "un enfer de neige"? J'imaginai des manteaux épais, des bottes énormes, je me voyais déjà tripler de volume aux premiers froids et je fus bien surprise quand je vis les femmes chaussées de bottes à hauts talons, de vestes seyantes, suivant la mode comme partout ailleurs. Je craignais aussi d'être écrasée par une longue déprime hivernale. Mais les mois d'hiver passèrent et mon enchantement resta intact: la magie de cette blancheur renouvelée à chaque nouvelle couche de neige, la forte présence de la nature dans le quotidien qui oblige à régler son pas sur elle me replonge dans la campagne de mon enfance, pleine de sensations fortes, loin du confort moderne des villes qui nivelle toute sensation, le froid comme le chaud, les odeurs et les goûts, la rudesse comme la douceur, et qui rend le quotidien assez inintéressant, comme un produit de

supermarché, enveloppé sous papier cellophane, coupé du réel. J'aime ici ne pas pouvoir faire abstraction du climat, devoir développer une vigilance de chaque instant pour ne pas glisser, ne pas tomber dans la neige ou la boue. J'ai plus de mal, je dois l'avouer, à apprécier le printemps sibérien et combien je ressens l'impatience des beaux jours, des fleurs et fruits nouveaux, mais cette attente elle-même fait partie de ce rythme qui me séduit.

Cuisine

Un autre poncif que j'ose à peine énoncer devant vous concerne la cuisine: une fois goûté le *bortsch*, rien à espérer du côté gastronomie, la cuisine russe m'apparaissait comme une cuisine de paysans, sans intérêt. Si la diversité des fruits et légumes que j'ai connue en Turquie ou en Inde fait ici défaut, que d'agréables surprises, liées pour une bonne part à la proximité de la forêt: champignons à l'automne que l'on consommera séchés en hiver, baies (canneberge, airelle, sorbier, ...) si diverses et au goût moins sucré qu'en France mais bien plus affirmé et qui me régale, la merveilleuse crème beaucoup plus goûteuse que sa cousine française la crème fraîche normande, sans parler des poissons frais ou fumés si variés et dont je retiens encore à grand peine les noms. Le froid donne faim et l'on mange ici avec bonheur la cuisine du terroir loin de la restauration rapide qui envahit la planète. Une de mes questions avant de venir ici portait sur le ravitaillement : images des longues files d'attente devant des magasins à peu près vides. Au lieu de quoi, je trouve des supermarchés immenses, avec abondance de nourriture, il y en a pour tous les goûts, ménagères de famille nombreuses ou célibataires, étudiants en quête de plats préparés. Qui plus est, le supermarché est dans un centre commercial où s'alignent cafés, restaurants, magasins de vêtements, de chaussures, boutiques d'appareils technologiques en tous genres, agence de téléphonie mobile,... En février, alors que je rentre de Paris, c'est la période des soldes, suis-je bien en Sibérie? Décidément les temps changent, la Russie n'a plus grand chose à envier à la société de consommation occidentale.

Bureaucratie

Je n'aurais encore rien dit des idées reçues sur la Russie sans parler de sa bureaucratie, la pire du monde, que même les employés qui sont censés la faire fonctionner ont du mal à maîtriser et à comprendre. Il est vrai que l'administration me semble lourde, beaucoup de bureaux, de procédures complexes, je n'ai pour la première fois aucun élément pour comprendre le chiffre écrit au bas de mon bulletin de salaire. Ici, pas question de discuter, de négocier, le guichet se referme impitoyablement, les visages sont impénétrables, un terrible sentiment d'impuissance m'opprime. En revanche, les démarches concernant le prolongement du visa de travail sont étonnamment simples, bien plus que dans d'autres pays, bonne surprise!

Politique

Quant à la politique, si Montesquieu écrivait aujourd'hui, sans doute ramènerait-il, là encore, les Français à plus de modestie et leur suggérerait-il de réfléchir à leur démocratie essoufflée, dans laquelle on vote systématiquement contre plutôt que pour, où le trop de libertés fait perdre son sens à des mots qui firent rêver l'humanité. La Russie, en France, est facilement critiquée pour son gouvernement autoritaire, ses méthodes expéditives, son peu de liberté d'expression. Le peu que je perçois en Russie est qu'il existe une politique internationale avisée, résistant aux tentatives de domination ou de séduction des gouvernements américain et européens, s'opposant à leur hégémonie. La Russie ainsi me semble être aujourd'hui un point d'équilibre positif et essentiel dans la nouvelle configuration des nations.

Le chemin continue

Depuis des années, compagne fidèle d'un inlassable voyageur, je traverse, non comme touriste mais en travaillant, divers pays, et je partage pour un temps la vie d'hommes et de femmes de cultures bien éloignées de la mienne. Enseigner est un excellent moyen de découvrir le système de valeurs d'un pays: cela favorise l'écoute, l'observation. Souvent il m'est arrivé de mieux comprendre qui j'étais en découvrant des cultures étrangères. Ainsi, lors de mon séjour dans la jeune nation turque, République fondée en 1923, son nationalisme affiché dans les écoles (lever du drapeau et chant de l'hymne national chaque lundi matin, vénération de son fondateur Atatürk) me fit prendre conscience que j'avais grandi dans une vieille nation, la France, si sûre d'elle-même que les signes extérieurs de son nationalisme disparaissaient, génération de l'après soixante-huit marquée par la contestation permanente, le désir de découverte du monde et des hommes de tous pays et une indifférence apparente pour sa patrie d'origine.

Il est étonnant de voir combien les Français sont ouverts aux autres cultures: ils goûtent volontiers diverses cuisines, si exotiques soient-elles, ils adoptent sans sourciller us et coutumes d'un quotidien qui leur est totalement étranger. Pourtant, est-ce un paradoxe, il m'est vite apparu que les Français à l'étranger étaient incroyablement français! Comment pouvait-on être français à ce point? Leurs jugements pouvaient s'avérer d'une dureté, d'une intolérance sans appel. Théoriquement ouverts, ils sont convaincus que la meilleure manière de penser reste la leur, et leur louable effort de comprendre l'autre, car ils ont tous lu à l'école *Les Lettres Persanes*, s'arrête à mi-chemin.

Pour conclure, mon souhait serait de repartir de Russie le regard un peu transformé, ayant fait reculer quelques clichés bien enracinés et quand on me dira "Mais enfin, comment peut-on vivre en Sibérie?" de pouvoir répondre "Quelle belle région, que je fus bienheureuse d'y vivre pour un temps!" Ma joie serait de me rappeler quelques saveurs, quelques moments partagés, quelques paysages. Mon rêve serait d'emporter quelque chose de cette harmonie que je vis ici au quotidien, proche de la nature, attentive à la couleur des arbres, à la qualité de la lumière, à des riens que j'appelle bonheur.

31 janvier 2010



Akademgorodok, 31 janvier 2010

Dans quelques jours, nous recommençons les cours, début du second semestre. Nous avons été bien occupés depuis septembre. Paul a donné deux séminaires, l'un sur le monde en crise (pas la crise financière bien sûr ! Paul a interrogé la problématique de l'identité, comment un individu s'identifie à une société, à une langue, c'est sa réponse au grand leit-motiv de l'interculturel dans les départements de langues étrangères et autres) l'autre sur l'Europe médiévale occidentale, en prolongement du séminaire de l'an passé sur le Moyen Age en Asie centrale.

Pour moi, des cours plus terre à terre de pratique de la langue à la fac, à l'Alliance Française avec une diversité d'élèves que j'apprécie, des étudiants, des enfants, des niveaux variés. Chacun me parle à sa manière de la Russie qui est la sienne, et que faire d'autre dans cet immense pays que de recevoir ces échanges comme l'occasion de connaître quelques petits aspects de la vie quotidienne, de la manière de ressentir et voir le monde. L'échange a été particulièrement fourni avec les étudiants du Centre Français d'Akademgorodok : très dynamiques, souvent brillants, l'apprentissage du français est pour eux très motivé : ils se préparent à partir en France ou en Suisse pour des stages de longue durée, six mois ou un an, ou bien ils en reviennent comme Marina, master en maths, qui a passé un an à l'école polytechnique de Massy Palaiseau. Jeunes privilégiés à qui la vie ne refuse rien : pour eux, partir en Europe ou ailleurs est normal, contrairement à la génération des 60 ans qui fréquentent le Club de français et qui n'avaient à peu près aucune chance, quand jeunes, ils apprenaient le français, de le pratiquer dans une terre francophone. Pour eux, partir était un rêve.

Parmi les quatre élèves réguliers qui ont fréquenté le cours avancé de français du Centre, voici Roman, qui travaille dans un Institut de physique où il a préparé sa thèse, est intelligent, vif, plein d'enthousiasme dans tout ce qu'il fait, sportif, aimant l'effort et aussi la rigolade entre amis : parfois le midi, il va patiner sur la « mer » gelée d'Akadem, il a étudié la teneur de la glace, guetté la température pour que les conditions soient optimales, son énergie m'impressionne. Mais il est, selon mon regard bien français, si peu critique sur la société, pour lui tout est bien puisqu'il réussit à réaliser ses projets, il s'arrange du reste. Les Russes me disent que les Français sont obsédés par la politique, eux n'en parlent quasiment jamais. Il me faut de la ressource pour les faire s'intéresser aux sujets des articles de presse que j'apporte sur la société française et qui sont prétexte à discussion, à comparaison, à exercices linguistiques. On commence à bien discuter quand ils ne ressentent pas le sujet comme politique mais plutôt pratique, voire moral : ainsi sur la place de l'individu dans le monde du travail aujourd'hui, la pression, voire le harcèlement imposé par les structures du capitalisme déchaîné qui commande presque toute la planète. Il semble bien qu'ici, n'en déplaise à certains Français, on ne voie pas l'intérêt de ces discussions. Chacun essaie de trouver, selon sa situation, des solutions, souvent dans l'urgence. Un jour, Roman m'étonne : exercice sur le conditionnel : on vous propose de quitter votre institut à Akadem pour travailler dans une entreprise à Moscou et gagner un salaire dix fois supérieur... Roman est embarrassé « Je n'ai pas envie de travailler dans une entreprise. Ici, je connais mon travail, je l'aime, j'organise ma vie avec beaucoup de liberté. Et puis, si je gagne beaucoup d'argent, il me faudra penser comment faire travailler cet argent, y passer beaucoup de temps, m'inquiéter, ça ne m'intéresse pas. » Etudiant brillant mais pas un bon client pour la société de

consommation exponentielle qui est la nôtre, en France comme en Russie. Roman est-il un Sage précoce sans barbe blanche, ou a-t-il hérité de cet esprit de fonctionnaire plancard de l'ère soviétique ? Sa réaction révèle peut-être tout simplement une caractéristique d'Akademgorodok : un micro-milieu très privilégié auquel on appartient comme à une caste et dont on n'a pas envie de sortir, si ce n'est pour aller voir un peu le monde extérieur et vite revenir. Ici, tout le monde se connaît. En revanche, les étudiants venus d'autres régions sont souvent énervés par cet esprit du lieu : mal acceptés car ils sont d'ailleurs, ils ressentent une pointe de mépris et ont hâte de terminer leurs études pour sortir de cette jolie bulle dans laquelle ils n'ont pas leur place. Akademgorodok, une sorte d'utopie avec ses séductions et ses travers...

Yana aussi me surprend, elle casse le cliché un peu rapide sur la jeunesse russe : étudiante en biologie, elle est critique, virulente, sans doute engagée politiquement, mais elle ne le dira pas, nous sommes en Russie pas en France. A propos de la grippe porcine arrivée aux portes de Novossibirsk, quand j'évoque la campagne tout à fait analogue à ce qu'a connu la France l'été dernier, elle nous expose posément la manipulation des médias et des politiques qui ici, comme ailleurs, savent si bien détourner l'attention des informations qui pourraient fâcher vers des sujets de remplissage sur lesquels il n'y a en fait rien à dire. L'esprit critique de Yana s'exerce sur tout, je la croirais presque française... les autres la regardent, étonnés. Et sur bien des sujets, elle exprime un désir de vérité, de justice. Elle a gagné l'an passé un concours organisé par l'ambassade de France et passé un mois à Montpellier, fait du stop pour aller en Italie. Elle décrit avec humour son trajet en train entre Nice et Montpellier, pendant lequel elle a entendu plus d'accents russes que français. D'ailleurs la télé vient de diffuser un reportage sur Nice, ville russe avec ses deux églises orthodoxes, ses noms de rues russes, ses restaurants, ...

J'aime bien Elena aussi, plus âgée, mariée et mère de famille, elle travaille dans une école orthodoxe. Elle a du mal à s'exprimer en français mais comprend à peu près tout ce qu'on dit, et sans doute, même en russe, elle ne formule pas souvent ce qu'elle ressent... dommage car elle a du recul par rapport à la déferlante mondiale de la consommation, des plaisirs immédiats, des fausses valeurs qu'on cherche à refourguer aux naïfs, qu'ils soient russes, français ou chinois... On sent qu'elle a la mémoire des décennies passées, elle accueille avec joie les avancées considérables du confort dans la vie quotidienne, mais elle regrette des valeurs de l'époque soviétique qui semblent avoir été englouties dans les secousses de l'histoire récente : elle se rappelle un rythme de vie moins frénétique, plus de justice et d'égalité sociale dans le principe et qui souvent était aussi tout à fait réel : ainsi, les appartements étaient souvent communautaires, trop petits et l'intimité y était rare, mais aujourd'hui, si l'on ne gagne pas de très gros salaires, la question du logement est inextricable, l'immobilier est une jungle et bien des jeunes couples doivent toujours habiter chez les parents, souvent chez ceux du garçon, il est exclu de se marier et de s'installer dans un coin douillet... et personnel. Alors est-ce un progrès ? Pour beaucoup, les mêmes problèmes perdurent. L'accès aux soins de santé était sans doute plus égalitaire, de même pour l'éducation ..., quand les deux systèmes, public et privé, sont en concurrence, mieux vaut ne pas être pauvre.

Quant à ces rencontres personnalisées, je pense aussi à Irena, une femme d'une cinquantaine d'années, invitée pour le Nouvel An chez Galia, ma collègue d'Alliance française, et qui nous explique combien aujourd'hui la vie lui semble devenue difficile, compliquée, alors qu'à l'époque communiste, nous dit-elle, on décidait de presque chaque détail de la vie, en haut, tout le monde suivait le même modèle, mais on savait ce qu'on avait à faire, on se reposait sur ce cadre imposé, la vie était simple, difficile

certes, mais aussi ponctuée de fêtes collectives très gaies ; aujourd'hui, dit Irena, on a du mal à trouver son chemin. Je trouve personnellement qu'elle se débrouille plutôt bien, avec des facultés d'adaptation remarquables. Elle vient de perdre son travail, ce qui n'est pas plus réjouissant en Russie qu'en France ou ailleurs, et j'admire comment elle fait face à ce revers d'une manière sereine, prend son temps pour se réorienter et trouver un emploi qui lui convienne et où elle pourra utiliser le français. Elle a un bon contact avec les enfants, loin des théories didactiques propagées, imposées par le Bureau d'Action linguistique de l'ambassade; c'est vrai qu'elle est Tatare, son expérience est de terrain, rien à voir avec les fonctionnaires qui cherchent à uniformiser la politique de diffusion du français dans le monde, impose des directives et des projets bien loin des réalités locales, qui ont par ailleurs leur intérêt, ainsi la panoplie de certificats gradués (A1, A2, ...B1, B2... C1...) qui permettent d'attester un niveau de langue et qui sont identiques dans toutes les Alliances Françaises de la planète, stimulant les étudiants et surtout leur faisant accepter, comme une règle du jeu incontournable les conditions d'examen « à la française », c'est à dire sans possibilité de tricherie, car en Russie je vois bien que nous sommes beaucoup plus proches de l'orient que de l'occident sur ce point.

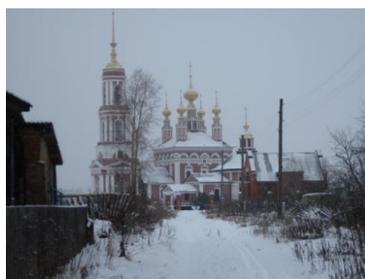
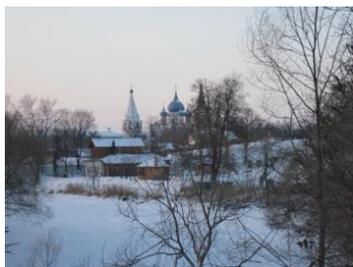
Pour les fêtes, il faisait ici très froid, et nous sommes peu sortis : les quelques Français que nous connaissons ne sont pas catholiques, beaucoup ne savent même pas que c'est Noël. Nous avons assisté à la petite messe catholique d'Akadem, il y avait foule dans le petit appartement, je veux dire bien une trentaine de personnes. Quelques jours plus tard, nous nous sommes retrouvés chez Galia pour le Nouvel An, avec sa cousine venue du Kazakstan, un prof français de l'Alliance marié avec une Russe, et un couple de leurs amis qui venait de Suisse, lui a fait une expo photo l'an passé à Novossibirsk, son amie était roumaine, alors c'était très international, on a appris dans la cuisine de Galia à faire les « pelminis », raviolis russes à la viande, et l'on a dégusté du vin français apporté par Stéphane le Suisse. J'avais préparé une tarte alsacienne, pleine de beurre et de crème, les Russes ont adoré... Arrivés au désert, on aurait pourtant pu raisonnablement penser que c'était un peu écoeurant...

Nous avons attendu que les fêtes russes passent, le Nouvel An est ici très fêté, et pendant huit jours, jusqu'au Noël orthodoxe le 7 janvier, le pays vit au ralenti, tous sont en vacances, et comme les Russes travaillent beaucoup c'est un temps dans l'année très privilégié de visites dans les familles, petits voyages, etc. On n'est pas facilement invité dans les familles comme en Turquie par exemple, et nous sommes donc restés calfeutrés dans l'appartement par -35 attendant des jours meilleurs. Le chemin du retour depuis la petite église orthodoxe après la veillée de Noël s'est fait à travers la forêt au pas de course, on a battu notre record tellement le froid était pénétrant. Puis nous sommes partis pour un petit périple de deux semaines. Je me demande comment vous en rendre compte de manière synthétique si je veux garder mes lecteurs jusqu'au bout. Nous revenons enthousiastes, la tête pleine d'images, de réflexions, de souvenirs de rencontres différentes de celles que nous faisons dans le cadre du travail. Des impressions fortes, pas forcément faciles à restituer, à analyser.

Nous avons choisi un parcours de l'autre côté de l'Oural (pour nous) en pensant au climat là-bas un peu moins rigoureux, c'est-à-dire, pour vous donner une idée, que nous avons fait du tourisme entre -15 et -25, alors qu'en Sibérie il faisait entre -30 et -45, et par ailleurs nous avons suivi un fil conducteur historico-religieux : quelques villes de la Russie orthodoxe importantes dont le patrimoine artistique témoigne encore. Ainsi, des villes du Moyen Age, en haut desquelles s'élève, face aux assaillants Mongols ou Turcs, un kremlin. En général, à l'intérieur et alentour, palais, églises, constituent un quartier historique, occasion de belles promenades et qui éveille ma curiosité quant aux

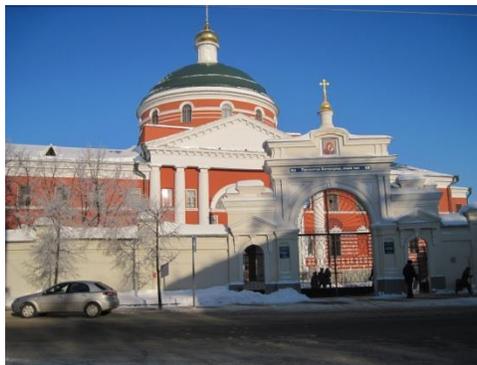
princes et peuples qui ont fait l'histoire de cette région et pour une bonne part de ce qu'on appelle la Russie : en bref, si vous voulez, la naissance de la nation russe, se situe plutôt dans l'Ukraine actuelle autour de sa fameuse capitale : Kiev ; mais, sous l'avancée et les attaques de peuples turcs et mongols, le centre politique s'est déplacé vers le Nord, autour de la principauté de Souzdal-Vladimir, précisément là où nous avons terminé notre voyage. La Sibérie ne fut intégrée à la nation russe que tardivement. Comme l'histoire politique est très imbriquée dans l'histoire religieuse de l'orthodoxie, vous commencez à deviner que nous avons ainsi fait converger nos centres d'intérêts. Il y a un an, comme je n'ai pas étudié l'histoire de la Russie ancienne, le nom de Souzdal ne me disait rien, comme sans doute à beaucoup d'entre vous... A l'occasion de la fête du 4 novembre, fête dite de la libération et de la réconciliation du peuple russe, nous faisons une entorse à nos habitudes et regardons le journal TV, histoire de comprendre comment on couvre l'évènement. Le président fait un discours à la nation depuis la petite ville de Souzdal et les quelques images de ce gros bourg, qui aujourd'hui est plutôt en activité réduite, nous émerveillent : je ne pense pas qu'on puisse compter plus d'églises au mètre carré dans aucune autre ville du monde. La ville entière a été classée par l'Unesco patrimoine mondial, et c'est justifié. Chaque église est ici doublée de sa petite soeur, la grande église pour l'été et le décorum ; la petite pour l'hiver plus facile à chauffer et plus dépouillée. Chaque quartier rivalise de piété et de magnificence. On voit ici dominer ce qu'on appelle l'architecture des églises de pierre blanche qui connaîtra un grand succès dans toute la Russie. Certaines par leur taille modeste, leur forme harmonieuse, leur tambour nous rappelle les églises arméniennes, il n'y a que les dômes qui nous signifient sans équivoque que nous sommes en terre orthodoxe. Le musée installé dans le palais épiscopal recèle une magnifique collection d'icônes, et comme il fait quand même -24 ce jour-là, nous les admirons longuement : variantes de l'icône de Kazan, de celle de la Vierge de Vladimir, ville qui se voulut au XIIème siècle la nouvelle Kiev à 30 km de Souzdal; très belles icônes aussi de la Vierge de l'intercession, et puis des saints russes, pères du désert comme Saint Serge ou Saint Séraphim, ou des saints princes guerriers comme Vladimir, Boris et Gleb ou Alexandre Nevski...





Nous avons commencé notre voyage à Kazan, après trente-six heures en train, pour voir la célèbre icône miraculeuse de Notre-Dame de Kazan dont l'histoire est une épopée : découverte suite à la vision d'une petite fille, déterrée, provoquant immédiatement des miracles, les Russes pensent qu'elle explique la victoire décisive de l'armée d'Ivan le Terrible au XVIème siècle sur Kazan, cette ville bordant la Volga, gouvernée par un Khan musulman et qui constitue une étape importante dans l'établissement d'une Russie orthodoxe puissante et s'étendant progressivement, scellant le recul définitif du pouvoir musulman dans cette zone. Par la suite, l'icône est volée en 1904, le début d'une période plus que troublée pour la Russie ; disparue, elle réapparaît à New York des dizaines d'années plus tard, est rachetée grâce à un professeur jésuite par l'Eglise catholique et grâce aux dons de la

diaspora russe, envoyée à Fatima, offerte à Jean-Paul II après son passage à Fatima, qui la restitue peu avant sa mort à l'Église orthodoxe de Russie. L'ancien patriarche Alexis fut très touché et reconnaissant, et ce geste inaugura une réelle détente entre le Vatican et le patriarcat de Moscou. Malheureusement, il me semble que beaucoup de Russes, qui aujourd'hui se rendent à Kazan en pèlerinage pour prier devant l'icône revenue et exposée dans une église reconstruite et consacrée en août 2008, ignorent le rôle amical et bienveillant du pape Jean-Paul II. Cette icône est donc chargée de toute la complexité de l'histoire russe, de cette quasi-identité entre nation et religion qui fait dire sur un ton anodin à un professeur de l'université « à Kazan, il y a à peu près autant de Musulmans que de Russes », ce qui laisse entendre le double sens du mot « russe », la nationalité russe ou la culture orthodoxe russe en opposition à celle des minorités russes... Cette icône symbolise aussi un pas vers la reconnaissance bienveillante de la diversité des Eglises, condition essentielle pour retrouver l'unité du christianisme. En cette semaine de la prière pour l'unité des chrétiens et des Eglises, me trouvant devant cette icône, j'essaie d'apaiser l'énervement qui monte parfois en moi quand je ressens combien les catholiques ne sont pas aimés et chargés de tous les maux de la terre. Ce voyage, qui me permet de découvrir quelques très beaux aspects de l'orthodoxie me rend moi-même plus tolérante, m'incite à prendre du recul par rapport à la méconnaissance des efforts actuels de l'Église catholique. Je crois que l'Église orthodoxe est, quant à elle, très divisée sur la question des relations avec les catholiques : encore beaucoup de méfiance, mais aussi des attitudes d'ouverture, c'est selon les prêtres qui par leurs homélies donnent la ligne à suivre. De l'icône elle-même nous ne voyons que les têtes de Marie et de Jésus, et la main de Jésus, le reste de la peinture est revêtue d'une plaque d'argent incrustée de pierres précieuses et semi-précieuses.



La ville est aussi intéressante par son caractère mixte, sa superbe mosquée construite à l'intérieur du kremlin (forteresse) et récemment restaurée. Elle domine la ville, son quartier musulman, le plus ancien de la ville qui a gardé beaucoup de ses maisons en bois. Kazan est une ville commerçante, port commercial et de plaisance d'où partent l'été des croisières qui remontent la Volga jusqu'à Nijni-Novgorod et Yaroslav. C'est ici que Tolstoï étudia le turc et l'arabe, à l'université des langues orientales. Dans mon sac à dos, pour faire face aux longues soirées je me suis munie de *Guerre et Paix*, 1700 pages sur les guerres entre la France napoléonienne et la Russie et quantité de personnages de la cour du tsar et de l'aristocratie : scènes épiques de batailles, histoires d'amour, petits portraits croqués avec férocité et humour, des centaines de personnages, le tout raconté avec une efficacité, un génie narratif, la prof de français que je suis en reste pantoise.

Kazan, c'est aussi la première édition du *Pèlerin russe*, ce livre si populaire qu'avec Paul nous relisons, il faudra décidément qu'un jour je vous en parle, je vous l'avais déjà promis, mais je crois qu'il me faudra le relire une troisième fois avant cela. Malgré le froid, se promener à Kazan est un plaisir en raison du très petit nombre de touristes. Nous pouvons prendre notre temps, savourer chaque détour, chaque vue. Nous découvrons en flânant une synagogue Loubavitch. Nous entrons et sommes frappés, dans la pièce attenante à la salle de prière, par l'impressionnante bibliothèque, des livres d'études religieuses, Torah, Talmud et autres commentaires, en hébreu et en russe. Dans la salle de prière, sur une table des livres ouverts, ici c'est certain, la parole de Dieu est étudiée.

Je passe beaucoup de détails et j'en viens au moment fort de notre voyage, les deux journées passées au monastère de Divyévo dont Saint Séraphim fut le directeur spirituel et dont il encouragea fortement la fondation, monastère de femmes à 12 km de Sarov où Séraphim vivait, parfois au monastère, parfois en ermite dans la forêt. Sarov est interdit de visite car on y a construit, durant l'époque soviétique, un centre de recherche nucléaire. C'est donc à Divyévo, petit village insignifiant, au milieu de la forêt qui couvre des étendues immenses d'ici à Nijni-Novgorod, notre trajet en bus, que l'on a rapporté en 1991 les restes de Séraphim quand le monastère a pu reprendre une activité interrompue depuis 1927. Il y a aujourd'hui 290 soeurs, qui font un incroyable travail de remise en état, d'entretien. Trois belles églises s'élèvent, l'une consacrée à Séraphim, la deuxième à la Trinité, la troisième à la Nativité de la Vierge ; autour, des bâtiments monastiques, tous neufs ou rénovés, on dirait un village monastique que les uns et les autres traversent au gré de leurs activités. Parfois des enfants, le cartable sur le dos passent : vont-ils dans une école monastique ou rejoignent-ils simplement l'école du village en coupant par le monastère ? Je n'ai pas eu le temps de me renseigner, dommage.



Ici, la Vierge Marie est apparue à Séraphim se promenant le long d'un fossé, qui est devenu le canal sacré, que l'on parcourt en priant, où l'on fait des processions les jours de fêtes, ... Des pèlerins

viennent là, pleins de ferveur, et même en cette période très calme de l'année, le matin comme le soir, beaucoup de personnes assistent aux offices : des gens du village que nous aurons l'occasion de croiser en nous promenant à la recherche des multiples sources sacrées qui parsèment la campagne alentour, des gens de passage comme nous, beaucoup de personnes très pauvres, qui le soir vont prendre le repas offert par la communauté, dans les salles voûtées d'un bâtiment proche de l'église consacrée à Séraphim. On y sert une assiettée de gruau ou de sarrasin, selon les soirs et du pain, un thé. Les nécessiteux y côtoient les pèlerins, des femmes en manteau de fourrure parfois, venues partager ce repas on ne peut plus simple. Nous avons aimé nous asseoir à cette longue table, serrés les uns à côté des autres, parlant à peine, concentrés sur l'acte de manger. Beaucoup prient. D'un coup, nous entrons là dans l'intériorité de la vie du monastère où l'on mange en silence. Ce qui est dans l'assiette (en fait le repas est servi dans de petites cuvettes en plastique et l'on mange avec des cuillères également en plastique) n'est pas important, il se passe quelque chose que j'ai du mal à définir, l'acte le plus nécessaire à notre survie, se nourrir, se trouve lié au plus gratuit, prier, et notre humanité se construit sur la tension de ces deux pôles. Ce qui me frappe aussi est la bienveillance partagée des convives : les brèves paroles échangées pour se passer la marmite, le pain ou le thé le sont sur un ton qui n'est pas celui de la politesse ordinaire mais... je cherche le mot... oui c'est bien la bienveillance envers son prochain, table fraternelle dénuée de tension, d'agressivité et je réalise combien dans les relations ordinaires il y a de tensions latentes. Je crois que j'aimerais venir partager ce repas des pèlerins tous les soirs de ma vie si je le pouvais. L'hôtellerie du monastère nous a stupéfiés : un beau bâtiment, une propreté et une fonctionnalité exemplaires, confort et calme. Salle de bain et toilettes dans les chambres mais aussi dans les dortoirs. On est loin des clichés sur l'hôtellerie russe dans la mauvaise littérature contemporaine. Beaucoup de laïcs travaillent aussi pour le monastère, des femmes souriantes, Paul a pu pratiquer son russe tout à loisir.

Divyévo n'a pas un patrimoine architectural comme Souzdal ou Vladimir où nous avons pu admirer dans la cathédrale de la Dormition des fresques très anciennes attribuées à l'atelier de Roubliev, dont peut-être une partie est de sa main. Mais Divyévo est un lieu de pèlerinage où se rassemblent les Russes, et parfois quelques pèlerins étrangers comme nous, qui ont été touchés par la vie et la très haute spiritualité d'un homme, un saint homme qui passa la majeure partie de sa vie en prières et dont la bienveillance rayonna très largement au-delà de son ermitage. A la différence des saints occidentaux, souvent missionnaires, les saints russes sont plutôt des Pères du désert que l'on vient trouver, ils ne vont pas vers les autres, ils creusent leur intériorité et ce sont les autres qui viennent à eux, attirés par une force rayonnante qui émane d'eux.

Nous avons fait beaucoup de ces visites la semaine où l'Eglise orthodoxe célébrait le baptême du Christ, fête sans doute plus marquée que chez les catholiques, en tous cas en ce qui concerne les rites et coutumes : nous avons été stupéfaits, et amusés, de l'incessante activité des fidèles et des femmes qui entretiennent et gardent les églises : de grands baquets d'eau installés sur des tables de fortune où chacun vient avec une bouteille (ou un jerrican en passant par tous les formats intermédiaires) demander de l'eau bénite. Le mardi matin, à 10 heures, impossible de visiter l'église du monastère de la Transfiguration à Nijni-Novgorod, tant il y a de monde pour écouter la divine liturgie qui sera suivie du service de l'eau. Nous renonçons. A Divyévo aussi un indescriptible trafic d'eau autour des sources sacrées : on voit arriver de loin de petites vieilles tirant une poussette dans laquelle elles rapportent leur butin, des voitures venues de la ville s'arrêtent non loin, on sort des coffres des bouteilles que l'on va remplir. Les habitués se chargent de puiser l'eau dans un seau, des entonnoirs sont à disposition,

chacun s'affaire. Ce n'est pas la première fois que je remarque les gestes et rites si concrets de l'Eglise orthodoxe : l'allumage des bougies, la vénération des icônes, les innombrables signes de croix, la religion passe par le corps, voire par l'effort, très incarnée et parfois naissent des scènes plaisantes à nos regards de néophytes.

Je passe du coq à l'âne mais comment faire autrement. Nous sommes restés dans des lieux divers pendant ce séjour : deux monastères, un grand hôtel qui proposaient des chambres à petits prix, un foyer pour étudiants qui disposent de quelques chambres pour accueillir des personnes de passage, des familles d'étudiants, des touristes, ... le dernier hébergement était une chambre dans la gare de Vladimir, notre train partait à 2 h 43 du matin et nous avons quelque neuf heures à patienter. La femme responsable de ce mini hôtel dans l'enceinte même de la gare était très fière de nous faire visiter les lieux, la cuisine, les sanitaires, le petit salon. Ce sont des lieux qui semblent dater d'une autre époque, d'une certaine manière de voyager, des lustres, un décor début vingtième bien loin de la modernité des gares européennes qui avec leurs trains rapides n'ont plus besoin de ce type de services.

Il y aurait encore bien des choses à raconter. Je terminerai sur notre enthousiasme des voyages en train en Russie. Nous avons pris des informations précises avant de réserver les deux billets couchettes en compartiment ouvert, l'une supérieure et l'autre inférieure, départ le soir et arrivée le matin avec deux nuits complètes et une journée dans le train. Peu après le départ, chacun se met à l'aise, retire les diverses couches de vêtements qui ont permis d'affronter les -30 degrés de Novossibirsk ce 12 janvier, et l'on se met en pyjama ou jogging car les wagons sont remarquablement bien chauffés, nous n'aurons même pas besoin de couvertures. Chaque wagon est confié à la surveillance d'un personnel très zélé pour la vérification des billets, l'ouverture et la fermeture des toilettes à l'approche des gares, le nettoyage régulier des wagons (aspirateur, nettoyage des tables et des vitres car la glace rentre jusqu'à l'intérieur des fenêtres). Un immense ballon d'eau chaude permet de se faire du thé, du café, des soupes chinoises tout au long du trajet ; il faut dire que certains passent longtemps dans ce train, notre voisine a besoin de quatre jours pour aller jusqu'en Biélorussie. Les premières minutes sont un peu guindées, les Russes moins immédiatement communicatifs que d'autres peuples, mais après le déshabillage, le rangement des petites affaires de chacun, on s'est gentiment bousculés, excusés et les langues se délient. Nous avons de la chance, nos voisines de compartiment sont affables et bavardes : une dame de Biélorussie et une dame Tatare avec sa fille. Peut-être le fait qu'elles ne soient pas russes à part entière explique-t-il qu'elles ne sont pas du tout gênées par le russe parfois hésitant de Paul et conversent longuement avec lui, il est aux anges. Au retour, le train est à moitié vide et nous aurons tout le compartiment pour nous seuls la plus grande partie du trajet : très confortable même si Paul est un peu déçu côté conversation.

Voilà. On a retrouvés Novossibirsk par -25 et l'on pense déjà à la reprise des cours. Je me dépêche de finir de taper ce courriel car dans quelques jours je n'en aurais plus vraiment le temps, et j'ai grande envie de partager avec vous cette petite tranche de vie. J'ai fait un peu long cette fois, vous avez le droit de lire en plusieurs épisodes.

Nous vous saluons amicalement, vous souhaitant de la joie au quotidien, de la patience dans les difficultés et attendant de vos nouvelles.

Françoise

Le pèlerin russe



Irkoutsk Monastère qui abrite les reliques de Saint Innocent

Nous roulons vers Kazan, avant de rejoindre quelques hauts lieux de la Sainte Russie, Nijni-Novgorod, Vladimir, Souzdal. Kazan, capitale des Tatares, conquise par Ivan le Terrible au XVIème siècle, pour y affirmer la domination slave et orthodoxe en cette région éloignée du siège de Moscou.

Pendant le long trajet de presque trois jours qui nous verra échouer sur les rives de la Volga, je relis les récits d'un pèlerin russe, édité pour la première fois dans la ville de Kazan.

J'ai toujours aimé lire les livres dans la terre qui les a vus naître, notre sensibilité est alors disposée, déjà en attente de recevoir le texte. Tant de personnes ont lu ces récits de par le monde, bréviaire de spiritualité. J'ai le bonheur d'accompagner ma lecture en mouvement de cet air ambiant que je respire depuis mon arrivée en Russie.

Voici quelques extraits (en italiques) des quatre récits qui ont résonné en moi. Les citations bibliques sont soulignées.

PREMIER RECIT

Et la question surgit *Le 24^{ème} dimanche après la Trinité, j'entrai à l'Eglise pour y prier pendant l'office : on y lisait l'épître de Paul aux Thessaloniens, au passage dans lequel il est dit : Priez sans cesse. Cette parole pénétra profondément dans mon esprit et je me demandais comment il est possible de prier sans cesse alors que chacun doit s'occuper à de nombreux travaux pour subvenir à sa propre vie.*

Comment y répondre ? *Où trouver quelqu'un qui puisse m'expliquer ces paroles ... Je me mis en route.*

Une parole qui en éclaire une autre : *Cantique des cantiques 5,2 : Je dors mais mon cœur veille.*

Enseignement du starets : *ce n'est pas la sagesse de ce monde ni un vain désir de connaissances qui conduisent à la lumière céleste – la lumière intérieure perpétuelle – mais au contraire la pauvreté d'esprit et l'expérience active dans la simplicité du cœur.*

Premier fruit : *l'invocation du nom de Jésus-Christ me réjouissait tout le long du chemin et tout le monde me traitait avec bonté.*

Humour et lucidité : *Je suis devenu un peu bizarre. Je n'ai souci de rien ... je n'ai qu'un seul besoin : réciter sans cesse la prière, et, quand je le fais, je deviens tout gai. Naturellement, ce ne sont là que des impressions sensibles, l'effet d'une habitude acquise... Je ne suis pas encore parvenu à la prière spirituelle du cœur, mais grâce à Dieu, je comprends maintenant la parole de l'apôtre que j'entendis jadis "Priez sans cesse".*

DEUXIEME RECIT

Bienheureuse Sibérie : *Longtemps je voyageai ... A la fin il me sembla que je ferais bien de m'arrêter quelque part pour y trouver une plus grande solitude et pour étudier la philocalie ... je me dirigeais vers les pays sibériens, pensant que par les plaines et les forêts de Sibérie, je trouverais plus de silence et pourrais me livrer plus commodément à l'étude et à la prière.*

Un paysan offre au pèlerin de demeurer pour l'été dans une cabane au fond d'un verger. *Mon Dieu ! Quelle joie, quelle consolation, quel ravissement je ressentis en franchissant le seuil de ce réduit ou pour mieux dire de ce tombeau, il m'apparaissait comme un magnifique palais rempli de gaieté. Je remerciai Dieu et me dis : eh bien maintenant, dans ce calme et dans cette paix, il faut travailler sérieusement et prier le Seigneur de m'éclairer l'esprit... Les effets de la prière du cœur éclaircissaient ce que je ne comprenais pas*

Epreuves : Des brigands l'attaquent et lui volent sa bible et sa philocalie. *Les tentations apparurent à la fin de l'été. .. Malheureux, j'avais perdu l'unique trésor de ma vie ... il aurait mieux valu mourir que de vivre ainsi sans nourriture spirituelle. Le staréts me dit : que cela te soit une leçon de détachement des choses terrestres pour aller plus librement vers le ciel. Cette épreuve t'a été envoyée pour que tu ne tombes pas dans la volupté spirituelle. Reprends courage et crois qu'avec la tentation, le Seigneur prépare aussi l'heureuse issue (1 Tim 2,4). Bientôt tu recevras une consolation plus grande que toute ta peine...* Le pèlerin retrouve ses brigands dans une colonne de forçats ; le capitaine lui restitue ses livres.

Paroles, expériences partagées : Le capitaine aussi est un amoureux de la parole de Dieu ; il raconte comment l'Évangile l'a sauvé de son alcoolisme : à chaque fois que lui venait l'envie de boire, il lisait, sur le conseil d'un moine, un chapitre d'Évangile. *Si tu ne comprends pas la parole de Dieu, les diables comprennent ce que tu lis et ils tremblent ... lorsque j'eus fini les quatre Évangiles, ma passion pour le vin avait complètement disparu... Je me suis promis de lire chaque jour, ma vie durant, un des quatre Évangiles en entier, sans aucun empêchement ... Et qu'est-ce qui vaut le mieux, demanda le capitaine, la prière de Jésus ou l'Évangile ?*

Le disciple se fait enseignant : *C'est tout un, répondit le pèlerin, les Pères disent que la prière de Jésus est le résumé de tout l'Évangile. Sous sa direction (philocalie), je commençais à comprendre le sens caché de la parole de Dieu...*

A l'unisson de la nature : *Quand, en même temps je priais au fond du cœur, tout ce qui m'entourait m'apparaissait sous un aspect ravissant : les arbres, les herbes, les oiseaux, la terre, l'air, la lumière,*

tous semblaient me dire qu'ils existent pour l'homme, qu'ils témoignent de l'amour de Dieu pour l'homme ; tout priait, tout chantait gloire à Dieu ! Je comprenais ainsi ce que la philocalie appelle 'la connaissance du langage de la création.

L'esclave devient fils : Le pèlerin n'a plus de provisions quand il rencontre dans la forêt un paysan qui l'héberge et le nourrit pour l'été ; lui aussi a rencontré la parole de Dieu : écoutant un sermon d'Ephrem sur le Jugement dernier, buveur, trompeur, querelleur, il s'effraie des tourments qui le guettent et change de vie ; mais des doutes l'assailent : à quoi bon vivre vertueusement ? Notre pèlerin se fait à nouveau enseignant : *on ne se retient pas de pécher par la seule crainte du châtement, l'âme ne peut s'affranchir des pensées coupables que par la vigilance de l'esprit et la pureté du cœur. Tout cela s'acquiert par la prière intérieure. Les pères disent que la peur des tourments est la voie de l'esclave et le désir d'une récompense est la voie du mercenaire. Mais Dieu veut que nous venions à lui comme des fils.*



TROISIEME RECIT

Ce que tu sais, tu ne le sais que par ce que tu as vécu.

Telle fut en peu de mots la vie du pèlerin : orphelin, il vit avec son frère dans l'auberge du grand-père ; tombé du poêle, il perd l'usage de son bras gauche. Ne pouvant travailler dans les champs, il apprend à lire dans la Bible et à écrire. Le frère n'est bon à rien, le grand-père marie notre pèlerin avec une jeune fille bonne et sérieuse, et meurt peu de temps après laissant l'auberge au jeune couple. Le frère, jaloux, vole l'argent et met le feu à l'auberge ; le couple ne sauve que sa vie et la Bible. Pour survivre, sa femme file et tisse, il lui lit la Bible, ils sont très dévots, jeûnent, prient. Après deux ans, la femme tombe malade et meurt. Resté seul, le pèlerin part mendier, visite églises et monastères, puis traverse les steppes et la taïga sibérienne en direction d'Irkoutsk. Il a 33 ans.

QUATRIEME RECIT

Amis de Dieu et des pauvres... Près de Tobolsk, une famille très pieuse accueille pauvres et pèlerins. Dans la salle à manger, la table réunit les maîtres et leurs invités au cœur simple. Dans la pièce voisine, la bibliothèque du maître de maison, temple de l'étude, vouée à la sanctification du Nom divin, rassemble écrits de théologiens, sermons de prédicateurs, collection d'icônes. Le pèlerin offre au maître de maison ce commentaire du Notre Père conservé dans la Philocalie de Maxime le confesseur:

Notre père qui êtes aux cieux : en prononçant ces mots il faut élever son esprit vers le père céleste et se rappeler l'obligation d'être à chaque instant en présence de Dieu.

Que votre nom soit sanctifié : pour que le nom de Dieu soit sanctifié, il faut qu'il soit gravé à l'intérieur du cœur, que par la prière perpétuelle il sanctifie et illumine tous les sentiments, toutes les forces de l'âme.

Que votre règne arrive : que viennent dans nos cœurs la paix intérieure, le repos et la joie spirituelle.

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien : le pain céleste qui nourrit l'âme, qui est la parole de Dieu, et l'union de l'âme avec Dieu par la contemplation et la prière perpétuelle à l'intérieur du cœur.

Devant l'émerveillement du maître, le pèlerin évoque un autre passage de la philocalie, Pierre de Damascène : *il faut s'entraîner à invoquer le nom du Seigneur en tout temps, en tout lieu et en toute occasion. Priez sans cesse : si tu fabriques quelque chose, tu dois penser au Créateur de tout ce qui existe ; si tu vois la lumière, souviens-toi de Celui qui te l'a donnée ; si tu considères le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, admire, et glorifie celui qui les a créés ; si tu te couvres d'un*

vêtement, pense à celui de qui tu le tiens et remercie-le, lui qui pourvoit à ton existence. Bref, que tout mouvement te soit motif à célébrer le Seigneur, ainsi tu prieras sans cesse et ton âme sera toujours dans la joie.

Le maître de maison : *Certainement tu es de famille noble et tu feins d'être innocent .*

Le pèlerin : *Ce que je dis ne vient pas de moi, mais de mon défunt staret ou des pères que j'ai lus, et la prière intérieure qui illumine mon ignorance est née dans mon cœur par la miséricorde divine. Chacun peut en faire autant. Ce qu'il y a , c'est que nous sommes loin de nous-mêmes, nous fuyons toujours, nous préférons les bagatelles à la vérité et nous pensons : j'aimerais bien avoir une vie spirituelle, m'occuper à la prière, mais je n'ai pas le temps, les soucis et les affaires m'en empêchent ... c'est ainsi que les gens parviennent soit à la sagesse, soit à la bêtise.*

Nous laissons notre pèlerin en route vers Jérusalem, sans savoir s'il y arrivât jamais, sa bible et sa philocalie dans son sac, muni de la bénédiction de son père spirituel :

Que la grâce surabondante de Dieu illumine tes pas et fasse route avec toi,
comme l'ange Raphaël avec Tobie

25 avril 2010



La bénédiction des paniers de Pâques après la Divine Liturgie du matin de Pâques

Akademgorodok, le 25 avril 2010

Bonjour à tous,

Depuis quelques jours le printemps est là. Nous laissons les fenêtres ouvertes, nous asseyons sur le balcon et écoutons les cris des enfants, les aboiements des chiens, toute la joyeuse activité extérieure ; cela fait tout drôle après ces mois d'un très long et très rigoureux hiver, on n'avait pas vu cela depuis au moins cent ans ... même en Sibérie. Le baromètre a affiché -30 voire -40 de décembre à février sans presque discontinuer, températures qui ne permettent pas de rester dehors très longtemps : on est sortis pour se rendre au travail, pour faire les courses et, le reste du temps, on est restés calfeutrés à l'intérieur, comme le dit judicieusement une expression consacrée, « en attendant des jours meilleurs » que nous n'en finissons pas d'attendre. Alors les premiers jours de vrai beau temps sont particulièrement appréciés : pouvoir enfin flâner dehors, rencontrer un voisin et bavarder dans la douceur de l'air ... En revanche, c'est encore trop tôt pour se promener en forêt, il vaut mieux faire de grands détours par les routes, car une impressionnante quantité de neige vient de fondre et la terre ne peut l'absorber, des mares marécageuses se forment et pour les aventuriers, les bottes de cahoutchou sont le minimum requis pour affronter la traversée. C'est d'ailleurs dans ces circonstances que Paul s'est fait mordre il y a quelques jours par un chien : il voulait demander au maître qui venait de la direction opposée si on pouvait passer, le chien n'a pas apprécié ; a-t-il pensé que son maître était agressé, il s'est précipité sur le mollet gauche de Paul et y a suffisamment planté ses crocs pour que la jambe saigne. Le maître a profité de la surprise de Paul pour décamper sans préciser si le chien était vacciné ou non. Panique dans le bureau des professeurs quand Paul a raconté sa mésaventure et demandé un peu de désinfectant, et direction immédiate vers la polyclinique pour un traitement anti-rage assez lourd, six injections à recevoir à des dates très précises. Je vous épargne le récit des trois heures d'attente, le spectacle aux urgences, mais contrairement à l'Inde, les Russes n'aiment pas les resquilleurs en matière d'attente et chacun ayant repéré son tour le respecte avec une stupéfiante discipline ... dommage que les maîtres de ces gros chiens qui se baladent dans la forêt n'aient pas enseigné le dixième de cette discipline à leur animal de compagnie.

Le séjour prolongé dans un pays étranger provoque toujours au bout d'un certain temps une crise de rejet, de ras-le-bol, pendant laquelle on ne trouve plus du tout amusant tout ce qui nous paraissait exotique et sympathique ; c'est le moment où tous les défauts du pays et des habitants sont démesurément grossis. Je suis un peu dans cette phase, et en cette minute je rêve que je suis déjà fin juin atterrissant à l'aéroport de Roissy, ravie de fouler enfin le sol de ma chère patrie. Mais retour à la réalité il me faut m'armer de patience pour encore quelques semaines.

Une de nos occupations devenues traditionnelles les derniers temps est de descendre en catastrophe parce qu'on a senti une significative odeur de brûlé dans l'escalier et qu'ayant ouvert la porte de l'appartement on a commencé à suffoquer dans un nuage de fumée. On est plus vraiment paniqués maintenant, ce sont les poubelles qui prennent régulièrement feu, les pompiers arrivent assez vite et, en règle générale, on croise en descendant Olivier, notre charmant étudiant polytechnicien, sur son palier, une cuvette d'eau à la main, s'appêtant à la verser dans le vide-ordures. Il n'a jamais fait autant de travaux pratiques le pauvre. Personne ne semble affolé. Après le deuxième début de feu, on a vu des affiches collées au-dessus des vide-ordures enjoignant de faire attention et de ne rien jeter d'inflammable ... peine perdue ... au rythme à peu près régulier de deux fois par semaine on descend,

on ne sait jamais, je préfère quand même être en bas même si le risque paraît minime. Finalement une réunion est prévue et il est question de condamner la colonne des vide-ordures. J'ai beaucoup insisté auprès d'une dame qui semble surveiller et relayer les infos auprès de l'administration responsable qu'en France l'usage de ces vide-ordures était désormais interdit, sans doute à cause d'incidents similaires. On ne sait toujours pas qui est assez abruti dans cet immeuble pour ne pas s'être encore aperçu qu'il jette quelque chose qui ne manque jamais de s'enflammer. Le lendemain du premier feu, pour varier les plaisirs, avec Paul nous entendons soudain un bruit d'eau puissant, genre chutes du Niagara, dans l'escalier ; on se précipite et là l'escalier est déjà inondé. Paul essaie en vain de fermer la vanne d'arrivée d'eau utilisée par les pompiers en cas d'incendie. Le spectacle des Russes sortant imperturbables de leur appartement vaut son pesant d'or : ils regardent sans un mot, le pas lent. Indifférence, passivité, fatalisme, les mots manquent pour qualifier leur réaction. Finalement Paul expliquant ce qui d'ailleurs est évident convainc une dame d'appeler un employé du service entretien qui, muni d'un outil approprié, devrait pouvoir fermer la vanne d'eau, et on prie pour qu'un nouvel incendie n'éclate pas alors que la réserve d'eau se tarit à grande vitesse La vanne qui a lâché est sur le palier au-dessous de notre appartement, au moins on n'aura pas cette fois à éponger. Parce que, de temps en temps, on est aussi réveillés en pleine nuit par un bruit de goutte à goutte : de l'eau sort d'un mur sans raison apparente et il faut alors sortir les serpillières et tenter de prévenir quelqu'un . C'est assez surprenant, je crois qu'il s'agit de surcharge des tuyauteries, et comme nous avons des voisins du-dessus pas très attentifs, il y a des débordements. Quand il est quatre heures du matin, difficile de réveiller tout l'immeuble à la recherche de la bonne personne qui pourra contacter les ouvriers ; heureusement, l'autre nuit, ce n'était pas des torrents d'eau mais un gentil goutte à goutte. On a donc, après avoir épongé, disposé des bassines et on est retourné dormir. On n'a pas essayé de prévenir les voisins du dessus car ils n'ont pas de sonnette, ne répondent jamais quand on appelle, ... mais une demi-heure plus tard on a commencé à entendre une agitation fébrile et on a, après quelques minutes, constaté que la source nouvelle s'était tarie dans notre appartement. Je penche pour un problème avec la machine à laver, mais je crois que cela restera un mystère.

Côté cours, ça pourrait aussi aller mieux : avec la venue du printemps, les classes se vident, souvent nous nous retrouvons face à deux ou trois élèves ; bon, on n'est pas à l'école primaire, les étudiants sont libres, mais je prévois déjà les résultats de fin de semestre, le défilé des plaignants pour remonter les notes, passer un second examen, ... Quant aux cours privés qui me permettent d'améliorer un ordinaire largement insuffisant pour vivre, c'est comme partout, en fin d'année les élèves battent les records d'absentéisme, et bien entendu ne préviennent pas, il y a deux jours je suis allée à Novossibirsk pour rien, charmante balade en bus, la poussière de la ville a succédé à la neige ! Du coup, je réorganise mon emploi du temps pour ne pas risquer une nouvelle sortie pour rien et je resserre le budget.

Je garde quand même un peu d'énergie et d'enthousiasme pour lire, continuer ma découverte et ma réflexion sur la Russie. Je suis retournée voir le Père Alexié Strycek à Novossibirsk, vieux monsieur de plus de 90 ans, bien alerte dans sa tête si ce n'est sur ses jambes. C'est un jésuite croate slaviste et francophone qui a séjourné épisodiquement en Russie depuis les années 1950. Il nous raconte l'histoire du séminaire jésuite à Moscou, dont les enseignants furent expulsés dans les années trente, se replièrent à Istanbul quelque temps, avant d'être à nouveau jugés indésirables. Le groupe s'est réfugié en France, à Meudon, où s'est ouvert le Centre Saint Georges, dont la vocation était d'accueillir de jeunes Russes orthodoxes, de leur donner une éducation française et russe, avec notamment des cours

de langue, de théologie orthodoxe, de garder vivante la tradition et de préparer au retour en Russie une nouvelle génération fidèle à la culture et à la religion de la Russie orthodoxe. C'est là que le Père Strycek a enseigné quelque 40 ans, tout en exerçant aussi à Paris IV, à Nanterre, à l'Ecole polytechnique. Régulièrement, pour les recherches en bibliothèque nécessaires à sa thèse, le Père Strycek est revenu à Moscou. Il raconte la difficulté de se réunir entre catholiques, les dénonciations des voisins. Puis il a été envoyé à Novossibirsk où il donne encore des cours aux séminaristes. Il est content de me voir car il n'a plus l'occasion de parler français. Il évoque le grand isolement de la communauté catholique, complètement ignorée par les orthodoxes de la région, considérée comme non existante et presque pareillement ignorée par le Vatican ; en effet, ces quelques catholiques en terre russe sont un obstacle au rapprochement entre Rome et le patriarcat de Moscou, ils compliquent la situation.

Il me prête un livre édité par la Sorbonne, c'est sa thèse sur la Russie du siècle des Lumières et la vie d'un écrivain du XVIIIème siècle, Denis Fonvizine, représentant de cette classe de Russes très éduqués qui parlaient plusieurs langues ; il servait comme traducteur et diplomate la cour de l'impératrice Catherine, amie avec nos chers philosophes Voltaire, Diderot, ... mais qui, la Révolution Française passée, jugea que les grands débats d'idées c'était un peu dangereux et fit tout pour limiter l'influence des idées nouvelles de liberté, d'égalité ... dans ses frontières ; ce furent alors les aristocrates français en fuite qui se réfugièrent en Russie ; en résumé nous avons une longue et diversifiée tradition d'échanges avec la Russie. Fonvizine était fin diplomate, excellent observateur et maniait la plume avec un art du conteur, de la satire que les français ne peuvent qu'apprécier; il développa aussi l'art de dire ce qu'il pensait sans trop en avoir l'air, tout en prenant la précaution d'écrire certains textes sous couvert d'anonymat, déjouant ainsi la forte censure de Catherine qui valait bien celle de nos souverains français de l'époque, et la piégeant aussi puisqu'elle-même se faisait fort d'écrire anonymement de médiocres pièces de théâtre et des articles, par lesquels elle se proposait de transmettre de bonnes moeurs à son peuple ; Fonvizine ne se prive pas d'ironiser, de contester, de s'amuser aux dépens de la pauvre impératrice ; on le compare tout à la fois à Boileau et à Molière, il est le premier écrivain de comédies russes qui mettent en scène la noblesse et les moujiks, décrivant sans concession la société de l'époque, la misère des uns, l'inhumanité et le mépris des autres, la condition terrible de la femme,... La France est pour lui un vis-à-vis, à la fois stimulant et dangereux. Ainsi, sa pièce *Le Brigadier* s'attaque féroce et burlesquement à la gallomanie, solution superficielle et facile au très réel problème de l'éducation en Russie, thème repris dans *Le Mineur*, qui met en scène un fils gâté, capricieux, ignorant, histoire qui souligne l'immensité des réformes nécessaires au développement d'une Russie moderne et à la formation de son élite. Comment Fonvizine analyse-t-il la situation de son pays ? Face à l'attachement fanatique de la vieille génération aux traditions, à l'absence de pédagogie, les jeunes ne se tournent vers l'occident que pour satisfaire leurs passions, se contentent d'un vernis culturel qui recouvre souvent une attitude irresponsable envers leur patrie.

Fonvizine a, certainement porteur d'une mission secrète dont nous ne connaissons jamais le détail, visité la France : Strasbourg, Lyon, Montpellier, Paris, et écrit les *Lettres de France*, non les lettres fictives d'un imaginaire Persan à Paris écrites par un auteur bien français, mais d'authentiques lettres d'un voyageur russe dans la France du XVIIIème siècle. A première vue, pas de quoi s'étonner ! Le français, synonyme à l'époque de bonne éducation, de culture, pourvu d'un distinguo aristocratique qui fait même d'un cocher parisien ou d'un repris de justice exilé un prince en Russie par l'unique vertu d'être né sur le sol gaulois, tout cela aurait dû inspirer à notre auteur russe vénération, louanges sans

nuances, amour inconditionnel de la langue française, des Français, de leur société, de leurs coutumes. Or, ses lettres témoignent d'une relation conflictuelle avec la langue française et la France. Paradoxe d'une Russie sous influence européenne, et en particulier française, et en quête d'une identité, à la fois si fière et complexée. Fonvazine, excellent francophone, connaît la littérature française aussi bien que nos compatriotes, mais il rejette le « phénomène français » qui fait que dans toutes les cours de l'époque on communique en français et adopte le mode de vie français, il craint l'occidentalisation que risque de subir la Russie, l'idée qu'elle pourrait devenir un petit satellite de la grande Europe. Il pourrait annoncer ceux qu'on appellera les slavophiles si ce n'est que pour lui la Russie n'a alors (nous sommes au 18^{ème} siècle) pas de passé, il n'envisage que son avenir de nation moderne. Ambiguïté des relations de la Russie et de la France : admiration, rivalité, imitation ou rejet ? Si les Russes éprouvent le besoin de puiser aux richesses de l'Ouest européen, aux yeux de Fonvazine la France est un vieux pays sur le déclin, sa grandeur est dans son passé, alors que la Russie est un pays jeune dont la vitalité va se déployer et dépasser les vieilles nations européennes. Sa recherche de l'identité d'une Russie nouvelle explique qu'il arrive en France dans un esprit d'opposition et avec une volonté de rabaisser l'image idéalisée de ce pays, témoin à la ville frontière Landau ce commentaire : « à l'entrée de la ville, nos narines furent attaquées par une puanteur épouvantable, de sorte que nous ne pouvions plus douter d'être arrivés en France ». Il n'apprécie guère l'architecture gothique, les vieux quartiers aux ruelles étroites, il aurait préféré sans conteste Haussmann et ses larges boulevards. Il semble qu'il se fût fixé comme objectif de « découvrir le défaut de la cuirasse du charme français » dicit notre ami jésuite. Suivre la vie et l'oeuvre de ce génial écrivain, qui arrive même à nous faire rire en disant des horreurs sur notre pays (mais souvent il les a reprises d'écrivains français), est une manière plaisante de découvrir cette époque, tout un pan de la Russie.

Le personnage de Fonvazine me passionne par son ambivalence et la sincérité de sa quête, la projection de ses préoccupations patriotiques sur sa vision de la France. Pour moi, le voyage est aussi cela, cet aller et retour entre des choses vues et vécues, des sentiments, des pensées différentes dus au dépassement et une petite exploration dans le monde du savoir pour tenter de comprendre.

Autre exemple d'ambivalence dans le rapport à une autre culture : dans les églises russes, dont j'aime l'espace extérieur et intérieur, les coupoles, la chaleur du bois, les iconostases et toutes ces icônes éclairées de lampes suspendues qui évoquent tant d'épisodes de notre histoire sainte et invitent à la prière et à l'action de grâce, où j'aime suivre la circulation des fidèles d'icône en icône et écouter les belles voix psalmodiant psaumes, litanies, prières et lectures de la Bible ou des pères de l'Eglise, dans ces églises, je me sens toujours mal à l'aise. Mon identité de catholique éprouve le rejet que respire l'orthodoxie, je n'arrive pas à me sentir en tant que chrétienne en communion, seule exception Diveyevo jusqu'à présent. Nous ne pouvons pas recevoir l'eucharistie dans ces églises, interdiction qui n'a rien de théologique, décidée par le précédent patriarche Alexis. Au XVI^{ème} siècle, il était aussi interdit aux catholiques d'entrer dans une église orthodoxe et les premières autorisations concédées par le tsar Ivan permirent à quelques émissaires religieux de Rome envoyés pour servir de médiateurs avec le roi de Pologne et faciliter un traité de paix entre Polonais et Russes de collecter des observations sur les rites religieux de cette partie du monde. Je suis fascinée de constater comment une petite question et quelques lectures nous font voyager dans le temps (pour comprendre mon sentiment actuel, je remonte à ces siècles passés) ; de la Russie il me faut passer à la Pologne, le grand ennemi territorial et religieux et à la politique du Vatican qui a beau jeu aujourd'hui d'afficher une volonté de rapprochement. Quand je lis le rapport d'un jésuite italien venu à l'époque d'Ivan, il est écrit noir sur

blanc que le projet de réunir les Eglises de Rome et de Moscou est voué à l'échec, la seule stratégie doit viser une conversion au catholicisme de la Russie, ce qui pourrait peut-être advenir en commençant par les terres sous influence polonaise, j'entends l'Ukraine, la Lituanie, nous sommes à l'époque de la grande Pologne. Il ne faut pas prendre les Russes pour plus bêtes qu'ils ne sont et il est clair qu'Ivan laissa dans un silence équivoque toutes les propositions d'union des Eglises faites par Rome, jusqu'à ce que les négociations de paix avec la Pologne fussent terminées, puis, il manifesta ouvertement son refus, les émissaires parlent d'« obstination ». En conséquence, le catholique latin est ici diabolisé, on restreint les occasions de voisinage, la construction d'églises catholiques est interdite puis étroitement surveillée, de même la présence de prêtres catholiques, le catholique c'est l'ennemi, celui qui travaille dans l'ombre à saper les fondements de l'identité russe. Pourtant au XVIIIème siècle, la plupart des écoles de Moscou et Petersburg sont dirigées par des catholiques français ou allemands, ou par des protestants, réfugiés de France, de Hollande ou d'Allemagne, car l'éducation est un secteur alors dominée par les étrangers et les religieux, et ainsi les catholiques entrent en Russie et y exercent une notable influence. Cette politique de pénétration provoque régulièrement un repli sur soi de l'orthodoxie et la coupe sans doute d'échanges bénéfiques, par exemple avec l'église orthodoxe française qui s'est développée suite à l'immigration des Russes blancs au XXème siècle. A l'institut parisien Saint Serge, une paroisse très vivante, des intellectuels ont réfléchi, écrit sur une orthodoxie adaptée à la modernité de notre monde, pouvant répondre aux attentes de fidèles vivant dans des démocraties où la relation à la hiérarchie est en évolution, où il faut trouver des réponses dans des contextes largement laïcs et athées,... où il faut catéchiser, aller à l'essentiel de la foi. Je repense à ce catéchisme proposé en France par les orthodoxes « Dieu est Vivant » que beaucoup de catholiques utilisent tant il est clair, pédagogique et tente d'enseigner les difficiles mystères de notre foi, alors qu'ici, aux dires du Père Strycek il n'existe aucune pastorale. Il me semble en effet que l'enseignement des fondements de la foi n'est pas une priorité.

A mon regard de française, il est difficile de faire le partage entre superstition et foi chrétienne. Et si vous n'êtes pas encore complètement perdus par ces développements, j'évoquerai le phénomène de la double foi en Russie, plus particulièrement en Sibérie. Les anciens Slaves, comprenez les populations indigènes préchrétiennes étaient païens, avec des croyances et rites divers, on a retrouvé beaucoup de sites et vestiges de leur pratique religieuse, peintures pariétales, sculptures et espaces consacrés à la communication avec les esprits. A la faveur du schisme que connut l'orthodoxie russe quand elle entreprit une réforme au 17ème siècle, les Vieux Croyants qui refusèrent la réforme et furent persécutés et se réfugièrent en Sibérie (Ah la Sibérie terre de refuge autant que de bannissement). Ils manquèrent cruellement de prêtres et souvent les populations en mal de rites revinrent à des pratiques religieuses préchrétiennes, opérant parfois une sorte de syncrétisme ou alternant les rites sans les confondre tout à fait : ainsi des offrandes et sacrifices à la terre mère, que le paysan, pour ne pas offenser le Dieu Un, offre en ôtant sa croix.

De l'extérieur, on a toujours une image très simplifiée d'une culture ; dès qu'on pénètre quelque peu un pays on voit apparaître toute une série de nuances, d'oppositions internes, et notre vue se transforme en un paysage très coloré et riche qui reflète la diversité de l'âme humaine, le perpétuel tiraillement entre la diversité et l'unité, des couches historiques de l'histoire d'un peuple, ou plutôt de divers peuples, coexistant sur la même terre, qui se superposent et s'interpénètrent, plus ou moins bien digérées. Les 70 ans de l'époque soviétique apparaissent au regard de cette histoire une parenthèse qui n'a qu'une très petite influence sur la vie du peuple russe.

Nous avons passé en Sibérie notre deuxième fête de Pâques, entre ... catholiques et orthodoxes, d'autant plus que cette année le calendrier était au rapprochement, la date était la même. Ici pas de manifestation conjointe comme il y en a eu en France ou ailleurs, mais nous avons constaté qu'il existe des coutumes communes aux chrétiens de Russie, qu'ils soient orthodoxes ou catholiques : ainsi le soir de la veillée pascale et le dimanche de Pâques, les familles apportent à l'église les gâteaux traditionnels de Pâques, le *koulitch* et la *paska*, des oeufs et autres victuailles que l'on fait bénir par les prêtres. Dans le petit appartement-chapelle des catholiques d'Akademgorodok, à la fin de la veillée pascale, la table-autel s'est trouvée envahie par toutes ces préparations culinaires et notre prêtre italien a abondamment aspergé d'eau bénite la table tout en récitant une très longue bénédiction. Aussitôt terminée la bénédiction, chacun a repris ses mets pour les rapporter à la maison et les déguster en famille. J'étais surprise : dans une paroisse française, j'imagine qu'on aurait apporté des plats à partager en communauté. Le lendemain matin, nous sommes allés chez les orthodoxes : là on avait dressé de longues tables où les fidèles au fur et à mesure de leur arrivée venaient déposer de magnifiques paniers garnis avec gâteaux, oeufs, bouteilles de vin, ..., des bougies allumées sur les gâteaux. L'ambiance était joyeuse. A l'intérieur de l'église, se déroulait la fin de l'office, les alléluia de la chorale résonnaient, la foule venait allumer des cierges, recevoir la bénédiction des prêtres et pour certains la communion. Bien entendu, la cérémonie était ponctuée d'innombrables et joyeux « Christ est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité ! ». Ensuite, les prêtres sont sortis de l'église et sont venus bénir avec des rameaux chargés d'eau tous les paniers. Sur la route qui mène à la petite église, beaucoup s'acheminent leur panier à la main ou s'en retournent, nous rencontrons Vladimir l'informaticien de notre faculté qui lui aussi nous gratifie d'un généreux « Christ est ressuscité ! ». Quelques personnes de l'université sont contentes de nous rencontrer là, échangent quelques mots avec nous, nous offrent un ou deux oeufs. Le lendemain, au département, ma collègue Marina annonce avec chaleur à notre directrice « j'ai rencontré Paul et Françoise à l'église hier », et l'on discute gâteau de Pâques, tradition russe et française. Bien sûr je n'ai pas résisté et j'ai essayé la recette du gâteau appelé *paska*, à base de fromage blanc et de multiples fruits secs qu'il faut préparer 2 jours à l'avance et laisser s'égoutter, se tasser avant d'y goûter ; au début un peu surprenant, mais à y revenir délicieux, on l'apprécie d'autant plus que ce n'est qu'une fois dans l'année, mais la résurrection du Christ avec toutes ses implications est à consommer sans modération chaque jour de l'année, elle ! Alléluia, oui il est vraiment ressuscité ! Là je n'ai aucune réticence à m'aligner sur la manière de célébrer des orthodoxes, et puisque nous sommes encore dans le temps pascal je vous partage ma joie de croire en cette bonne nouvelle.

Déjà nous pensons à réserver nos billets de train pour un petit voyage autour du mythique lac Baïkal début juin, le voyage continue avec ses surprises, ses moments partagés, joyeux ou éprouvants, mais je vous en reparle dans un prochain courrier.

A tous, que le printemps ensoleille vos coeurs.
Amicalement Françoise



4 octobre 2010



Akademgorodok, 4 octobre 2010

Bonjour à tous,

Les saisons passent, trop vite, et je n'ai pas trouvé le temps de vous parler de notre petit voyage de juin près du Lac Baïkal. Déjà les vacances sont loin, de nouveaux élèves et des anciens retrouvés pour une nouvelle et dernière année en Sibérie, du moins dans un proche avenir.

Je rattrape le retard avec quelques impressions sur notre voyage qui nous a enchantés. Nous avons un double projet, découvrir la Russie bouddhiste, puisque nous avons souvent séjourné dans des terres bouddhistes en Inde et en Chine, et prendre un bon bain de nature auprès du plus beau lac du monde selon beaucoup d'avis autorisés. C'est dans cette direction que nous avons pris le train pour un voyage de 36 heures.

Ce fut vraiment un plaisir car nous partions avec des amis d'Akademgorodok pour une partie du trajet et nous avons ainsi partagé les repas et surtout discuté longuement, contemplant le paysage qui défilait à travers la taïga, les petits villages, puis le long de la rive sud du Baïkal. On se serait cru dans un film du 19^{ème} siècle, récits et aventures de voyage, impressions de Russie, confidences plus personnelles sur notre vie, au gré de l'humeur et de l'instant. Ce fut une belle ouverture pour les vacances des uns et des autres.

Nous avons choisi comme première étape Oulan Oudé, non loin de la rive est du Baïkal, ville incroyablement sinisée. Dans la rue, nous n'entendions que des accents chinois, le soir quand nous avons cherché un restau sympa, c'est vers un restaurant chinois qu'on nous a immédiatement dirigés, ... Oulan Oudé est une ville relativement importante, très commerçante, ville de passage entre Chine et Russie depuis plusieurs siècles ; plusieurs émissaires russes, dont voici quelques noms, partirent de Moscou pour rejoindre Pékin et établir des contacts diplomatiques et bien entendu commerciaux : en 1654 F.I.Baïkov, en 1675 Nikolai Spafari, en 1805 I.A.Golovkina, en 1820 E.F.Timkovitskin. Ainsi le thé fut rapporté de Chine à la cour du tsar, au XVII^{ème} siècle, par un ambassadeur russe; le thé devint dès lors très populaire en Russie, et la route empruntée passant par Oulan Oudé fut appelée la route du thé, route qui, on peut l'imaginer vit défilier bien d'autres marchandises. Oulan Oudé se situe en Bouriatie, une région autonome de Russie peuplée essentiellement de Bouriates, peuple mongol, animistes chamanes ou bouddhistes, leur langue est de la même famille que le turc, rien à voir avec les langues slaves. La cuisine bouriate est fameuse pour ses *poznas*, mais il faut avouer qu'ils s'apparentent de très près aux *pelminis* russes et aux *biao dzeu* chinois.

La ville est grande, avec ses quartiers modernes et sa banlieue, sans intérêt, ce sont partout les mêmes constructions déprimantes soviétiques et postsoviétiques. Au centre, une immense place Lénine avec la plus gigantesque tête que l'on puisse trouver en Russie de celui qui reste une référence historique incontournable et appréciée des Russes.



Presque toutes les villes de Russie ont gardé leur place et avenue Lénine, sa statue, alors que l'on s'est débarrassé des statues de Staline et que l'on a rebaptisé, si je puis dire, les places et rues qui portaient son nom. Staline est devenu le spectre terrifiant de tous les excès de l'époque totalitaire que l'on cherche à oublier. Lénine reste porteur de l'idéal révolutionnaire, de justice et de progrès social et économique qui souleva la Russie il y a un siècle. La Bouriatie connut aussi ses persécutions religieuses et l'on détruisit, dans les années trente, presque tous les temples bouddhistes, et comme dans l'ensemble du pays, on commença à les reconstruire il y a une quinzaine d'années. Comme les orthodoxes, les bouddhistes n'ont rien perdu de leur foi et le nombre de monastères en reconstruction est impressionnant.

Ce fut étrange pour nous qui avons souvent visité des temples bouddhistes anciens, fourmillant de *tankas* (peintures religieuses bouddhistes), d'ustensiles du culte, offerts dans un apparent fouillis, ce fut étrange d'entrer dans ces temples dont les murs sentent encore la peinture fraîche, très dépouillés, mais où déjà se déroulent des cérémonies cultuelles. Les visiteurs étaient nombreux à l'office du matin. Le temple d'Oulan Oudé est au bout de la ville, sur une colline verdoyante d'où l'on découvre la ville et ses alentours, une promenade loin de l'agitation des commerçants chinois et autres du bas de la ville. Comme toujours près des temples bouddhistes, des milliers de rubans accrochés dans les arbres, et à l'entrée les moulins de prière qu'il faut faire tourner, dans le bon sens de gauche à droite, tout comme il faut suivre un itinéraire de gauche à droite pour visiter l'ensemble des bâtiments. Une grosse cloche aussi dans la cour que les fidèles aiment faire sonner (se rappellent-ils au bon souvenir des dieux) et des rangées de drapeaux de prière apportés par les pèlerins. Je suis frappée par ces gestes et modestes offrandes. Quelle que soit la religion, ces gestes sont ébauchés comme un appel vers un autre monde dont on ne connaît pas grand-chose, et qu'on ne cherchera pas vraiment à mieux connaître. Le temps d'un bref passage dans un lieu sacré, le pèlerin se relie à cette transcendance, donne son obole, puis revient dans le monde matériel et y vaque à ses occupations sans plus se soucier : quelles peurs, quelles attentes non dites se réfugient en ces gestes si communément partagés ? Quant à l'office, il pourrait bien ressembler à celui d'un monastère catholique : psalmodie des textes sacrés où l'orgue, le psaltérion sont remplacés par des instruments de musique comme des cymbales, tambours et trompettes. Des libations ponctuent la cérémonie, et les fidèles qui sont présents peuvent, à tour de rôle, venir réciter des prières tout en effectuant une série de prosternations face à l'autel principal où

siège une grande statue de Bouddha. Dans des chapelles latérales, tout le panthéon des représentations de Bouddha et de ses saints, les *bodissatvas*.



En dehors du Temple, nous avons aimé les vieux quartiers de la ville où l'on peut encore admirer beaucoup de maisons en bois, si joliment architecturées et sculptées, chacune de façon originale, l'ère de l'industrie et sa monotone uniformité semblent ici inconnues. Bien sûr, comme partout sur la planète la destruction menace ...

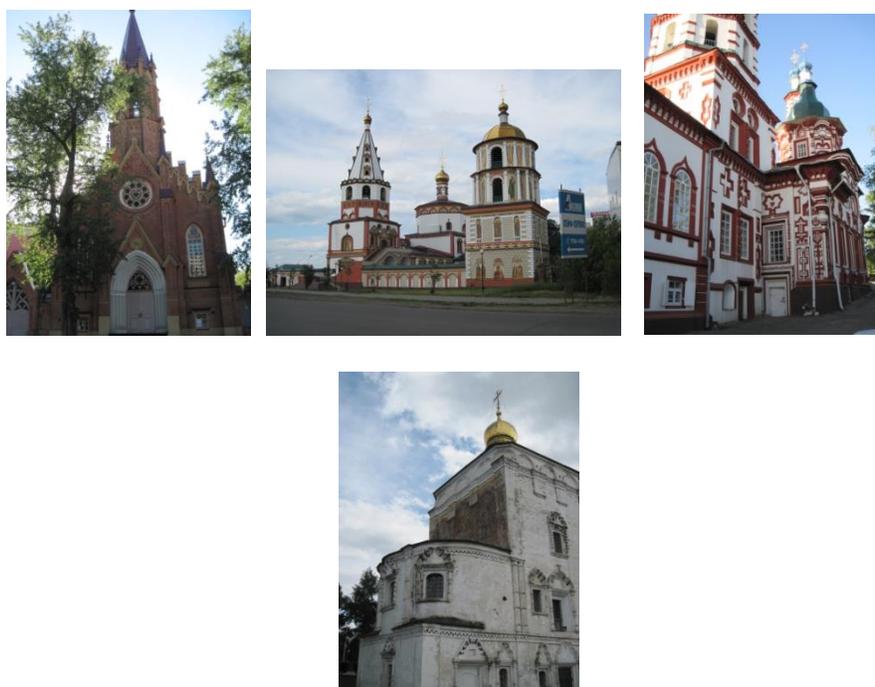
On nous avait parlé d'un village typiquement sibérien à quelques 70 km d'Oulan Oudé, alors, bien que les transports soient assez réduits pour cette destination, nous avons voulu nous y rendre : journée fatigante pour un voyage dont nous nous serions assurément passés : le village était une longue rue peuplée de maisons en bois, certes plus jolies les unes que les autres, pas un immeuble en vue, des couleurs vives, des fenêtres artistiquement ouvragées, mais enfin, nous arrivâmes après 2h 30 de route sur une piste cahoteuse à 13h pour repartir à 13h45, sous peine de devoir nous débrouiller pour trouver là un logement jusqu'au lendemain. Il n'y avait vraiment pas de quoi s'occuper, alors nous avons remonté la rue au pas de course, et nous sommes revenus au minibus pour assurer le retour, il n'aurait plus manqué que nous n'ayons pas de places. Ce sont les aléas du voyages, infos des guides parfois imprécises, quand elles ne sont pas fausses, transmises par une multiplicité d'intermédiaires, ou différence d'appréciation dans ce qu'il vaut la peine de voir ou pas. Bon, j'ai compris ce jour-là, ce qu'on entendait par l'expression « village sibérien » !





Nous voulions nous balader dans la nature, aussi nous avons quitté Oulan Oudé pour rejoindre le bord du lac, et là nous avons déniché un petit village, Gremiatchinsk, tout aussi sibérien, avec une auberge louant des chambres et offrant une cuisine simple mais tout à fait mangeable. L'endroit était sur la route de la célèbre réserve Bargouzine, où l'on peut admirer une flore unique, et avec un peu de chance, des animaux en liberté, C'est toujours un problème quand on va dans ce genre d'endroits : où l'on va visiter la curiosité du coin, mais alors finie la tranquillité, il faut supporter le flot des touristes, ou on ne va pas jusqu'à la réserve et l'on décide de profiter dans la simplicité de la beauté du lieu, de son calme, de vivre au rythme du village pendant quelques jours en se privant de la visite pour laquelle tant d'autres font la route jusque-là. Nous avons choisi de rester au village, d'autant plus que cela a permis de maîtriser le budget, qui en Russie devient vite exponentiel quand il s'agit de tourisme organisé ; ici par exemple l'entrée de la réserve ne se fait qu'avec autorisation et intégré à un groupe... Dommage car sans doute nous aurions aimé. Nous tenterons d'aborder le lac, l'été prochain par la rive nord, peut-être trouverons-nous une route intéressante et d'accès libre pour les voyageurs indépendants.

Une autre étape que nous avons projetée était celle d'Irkoutsk. Si vous avez lu Michel Strogoff, vos souvenirs d'enfance vous reviennent et vous commencez à rêver. Moi, ma grand-mère m'avait emmenée voir l'opérette, alors imaginez ... Nous sommes donc repassés sur la rive ouest du lac pour ces quelques jours : nous étions à la mi-juin, il faisait vraiment très bon, et, arrivés en pleine nuit, nous avons été obligés de loger dans un hôtel du centre ville, un peu trop luxueux pour notre budget, mais si bien situé, pour une fois... Paul était furieux que le petit hôtel pas trop onéreux que nous avons choisi refuse de nous accueillir : parfois l'accueil des étrangers ne va pas encore de soi, même si les Russes sont de plus en plus habitués aux touristes. Il faut encore officiellement remplir une feuille d'enregistrement pour la police, qui en pratique ne sert à rien, mais qui crée de la paperasserie supplémentaire et rebute certains hôteliers ; d'ailleurs, on ne la remplit pratiquement jamais, mais cette nuit-là ... sans doute la jeune fille de garde a craint une remarque du patron et a préféré nous diriger vers le Grand Hôtel. Irkoutsk est vraiment une ville plaisante, avec ses parcs, ses belles églises orthodoxes, reconstruites ou restaurées.

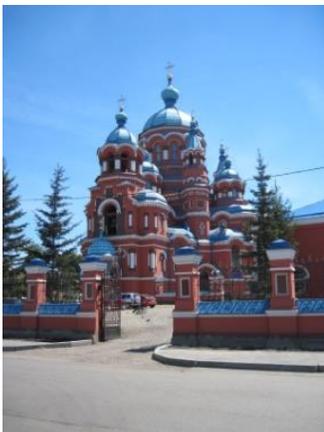


Nous avons assisté à une messe catholique à la paroisse polonaise, six personnes y compris le prêtre et deux religieuses. Nous aurions aimé discuter un peu à la fin de la messe, mais le prêtre avait un comportement étrange, fuyant, je crois qu'il était malade et craignait que nous ne l'accaparâssions, visiteurs inattendus et pas vraiment souhaités. Nous avons quand même pu converser avec l'unique fidèle laïc de ce matin-là : non francophone mais francophile, citant V. Hugo et Napoléon : il était professeur d'aïkido, russe catholique ; il nous a dit qu'il y avait environ cinquante catholiques à Irkoutsk et une autre paroisse dans un autre quartier de la ville, surtout des polonais et quelques allemands d'origine, descendants des prisonniers envoyés en Sibérie. La messe était dite dans l'arrière de l'église, le bâtiment principal étant aménagé en salle de spectacle, sans doute pour financer les frais d'entretien, bien lourds pour si peu de fidèles. Un soir, nous avons assisté à un spectacle hommage à une poétesse de la ville, morte dans la fleur de l'âge : spectacle très moderne, mêlant musique, chants et récitatifs, dont la trame était la biographie et la vie intérieure tourmentée de cette jeune âme. C'était beau, émouvant. Musique et théâtre semblent pour les Russes une seconde nature, sensibilité, aisance dans l'expression artistique. Miracle russe que l'éclosion si rapide d'artistes géniaux dans des arts classiques qui supposent grande culture. Témoin, la maison du comte Volonski, chef de file des décembristes, ces nobles de Moscou dont certains furent exilés pour avoir voulu précipiter au milieu du 19^{ème} siècle les réformes d'une ère nouvelle. A Irkoutsk, ils recréèrent un cercle d'érudits, rencontres musicales, littéraires, cette maison est aujourd'hui devenue un musée et accueille toujours quelques rencontres culturelles. On dit ici qu'ils jouèrent un rôle déterminant dans la ville, y apportant ce vent de culture et de raffinement qui fait encore d'Irkoutsk un endroit un peu différent en Sibérie.



Maison du comte Volonski

Les gens sont très affables dans cette ville : alors que nous cherchions à rejoindre la cathédrale de Notre-Dame de Kazan et à traverser un immense rond point sans feux, un car de police s'est arrêté et a proposé de nous emmener jusqu'à la cathédrale. Les policiers étaient loquaces, nous ont montré au passage la prison, le car nous a laissés juste devant le portail de l'église : rien à voir côté architectural avec Notre-Dame de Kazan de Kazan ou de St Petersburg, ici des dômes, des torsades, des couleurs orange, turquoise et autres, pas très raffinés, décor de carton pâte, sorte de gros gâteau à la crème, mais ... imposant par la taille. A l'intérieur on célébrait un baptême, une grande agitation régnait. Le programme iconographique n'était pas terminé, des panneaux dessinés attendaient d'être peints, encore une église reconstruite. En Russie, les parois peintes des églises rappellent que l'iconographie est, pour les fidèles, une catéchèse vivante et populaire. Les grandes scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament sont représentées, en lien avec les grandes fêtes liturgiques. Sur certains panneaux, des détails renvoient à des interprétations des premiers Pères de l'Eglise : ainsi, il m'a fallu du temps pour retrouver l'origine de cette représentation du buisson ardent au milieu duquel figure Marie, rapprochement établi par Chrysostome entre la révélation de Dieu à Moïse et à Marie, mystère du feu qui ne consume pas le bois du buisson et mystère de la naissance de Jésus d'une mère restée vierge, révélation et incarnation qui se jouent des lois naturelles. Le commentaire du Père de l'Eglise souligne aussi que Dieu ne se révèle qu'à celui qui peut l'accueillir par sa disponibilité et sa capacité d'écoute, par sa pureté. Les divers points de rapprochement entre Moïse et Marie invitent à une profonde méditation sur ces deux figures religieuses majeures. Mais qui lit Chrysostome en dehors des prêtres ou des moines ? L'image, quant à elle, transmet la tradition à tous sans pédantisme.



Irkoutsk Notre-Dame de Kazan

Dans le train de retour, des vendeurs à la sauvette d'*omoul* fumé, ce poisson qui ne se trouve que dans le lac Baïkal, ont fixé pour nous le menu du soir, une expérience gustative unique ... Nos voisins de compartiment profitèrent aussi de l'aubaine.

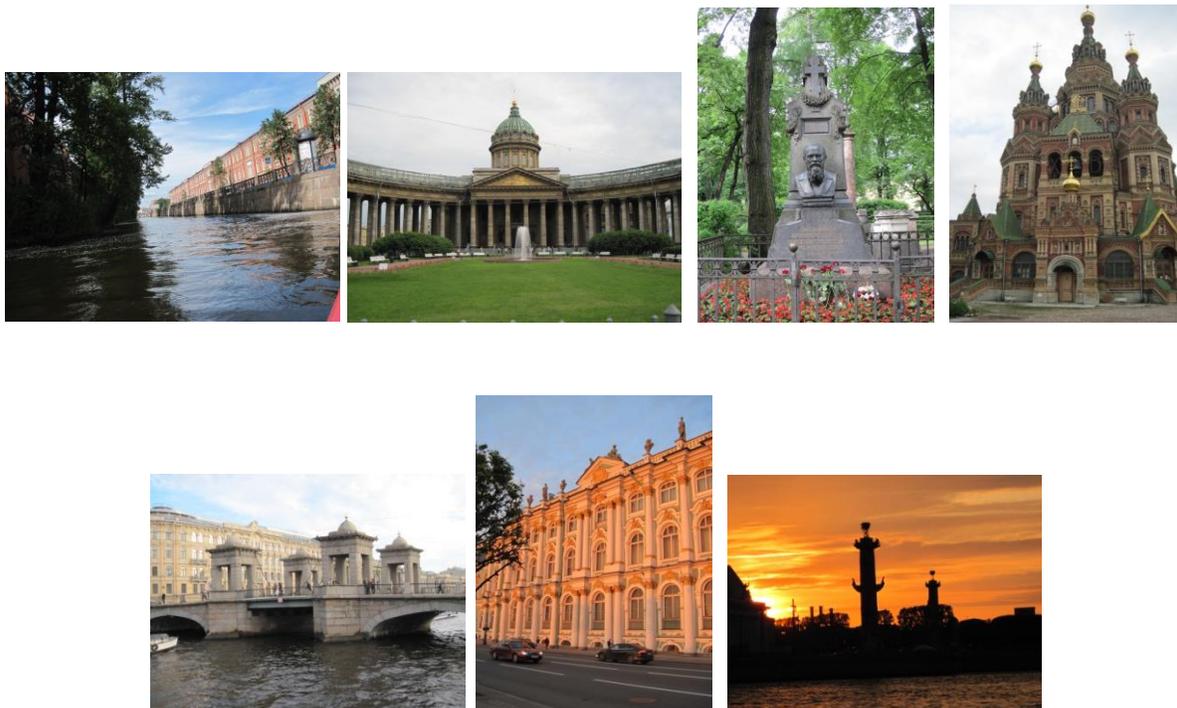
Après un bref retour à Akademgorodok, nous avons aussi fait une escale à Petersburg, avant de rejoindre la France. Fin juin, c'est l'époque des nuits blanches, et des orages soudains, un air de fête transforme la ville. Des jeunes, et moins jeunes pique-niquent sur les bords de la Neva en pleine ville, les rues ne désemplissent pas ... on dit qu'il faut profiter de ces longues journées après les mois d'hiver maussades, où la lumière est si rare. Et l'on en profite : beaucoup admirent les incroyables couchers de soleil, le ciel embrasé côté couchant alors qu'il fait encore jour, cela crée une atmosphère magique, les gens sont de très bonne humeur, et quand nous sommes surpris par un vrai déluge, les gens autour de nous, s'amuse, dansent, rient, ... pas question de s'énerver.

Nous avons aussi eu le temps d'aller un peu en dehors de Petersburg et de visiter le château de Peterhoff, petit Versailles, avec ses jardins aux mille et un jeux de fontaines, au bord du golfe de Finlande, du vrai tourisme cette fois. La veille, notre Président Nicolas Sarkozy, y avait été reçu en grandes pompes.



Saint Petersburg Château de Peterhoff

Se loger à Petersburg est difficile et ruineux pendant les nuits blanches, mais une amie nous avait trouvé une bonne adresse : un 'mini-hôtel', tellement mini que nous sommes passés devant la porte deux fois sans nous apercevoir que nous étions arrivés : pas d'enseigne, une vieille porte toute rouillée sur laquelle était collée une feuille de format A4 sur laquelle était écrit à l'ordinateur le nom du mini-hôtel. Ces « mini-hôtels » sont d'anciens appartements communautaires où plusieurs familles vivaient à l'époque soviétique. Beaucoup sont à l'abandon, même si les façades du quartier historique ont été ravalées, Petersburg est à nouveau une vitrine européenne pour la Russie. Certains appartements ont été reconvertis pour accueillir le flot sans cesse croissant des touristes. Surprise agréable, l'ambiance y est moins anonyme que dans un hôtel classique, quelque chose d'un peu familial plane dans l'air, une cuisine à disposition pour se préparer le petit déjeuner, une chambre simple et chaleureuse qui ressemble à une chambre de maison plus qu'à une chambre d'hôtel, le tout en parfait état, une fois passés la porte de la rue et l'escalier aux marches de pierre rongées par le temps. Un peu de l'histoire soviétique se donne à lire dans ce mode d'hébergement, et l'histoire vient faire un clin d'œil au présent.



Deux mois en France. Avec le plaisir de revoir famille et amis. Avec les aléas de la vie, et un rythme endiable pour des ‘vacances’. Aussi, quel bonheur de se retrouver en septembre à Akademgorodok, dans la paisible forêt qui revêt ses si chaleureuses couleurs d’automne. On dit déjà que l’hiver sera rude, alors nous ne ratons pas une occasion de nous promener, de respirer, de suivre l’affairement des écureuils qui semblent préparer leur retraite d’hiver. Notre ami, le Père Alexié, est toujours là, je suis allée le voir un après-midi avec Gwladys, une étudiante française. Nous lui disons quelques mots et il commence à raconter, à parler de ses voyages en Union Soviétique dans les années soixante. Il venait alors en tant que chercheur, mais il rencontrait aussi des chrétiens, orthodoxes et catholiques. Il parle de la grande difficulté à se retrouver, de l’obligation de changer les lieux de rendez-vous pour ne pas être dénoncé, tout le monde surveillait tout le monde. C’est sans doute pour cela que les relations de voisinage restent encore très difficiles : on ne se dit pas bonjour, on ignore ses voisins, on n’entre en contact que quand il y a un problème de bruit, de panne, ... Difficile de changer une attitude de méfiance historiquement plus que justifiée. Le Père Alexié a été interdit de séjour pendant des années, précisément sur dénonciation de voisins trop zélés. Il n’a pu revenir dans le pays que dans les années 90. Maintenant, trop âgé, 95 ans, il ne bouge plus, l’avion est trop fatigant et il redoute les tracasseries administratives. Le Père Alexié est content de nous voir, il ne parle plus jamais le français, et il sait que nous sommes ravies de l’écouter. Gwladys est impressionnée par cette vie si riche, si longue, par cette si forte présence qui se dégage de ce vieux monsieur marchant avec difficulté, amaigri et qui parfois avale des syllabes, mais à l’esprit si clair, au regard brillant d’intelligence et de sensibilité. Son ordinateur est là, sur son bureau, un tas de revues historiques et philosophiques en russe sur une petite table. Il prête à Gwladys sa thèse sur Denis de Fonvizine.

Je retrouve aussi mon amie Galia avec qui j'enseigne aux enfants, elle est heureuse de me voir et cela me fait chaud au cœur : on partage un café, des chocolats en discutant du programme de cette année, on se donne des nouvelles des enfants, on se raconte nos vacances. Les élèves aussi sont contents de se retrouver au cours de français, entre eux et avec nous, ils mesurent en ce début d'année le chemin parcouru depuis deux ans. Je suis surtout contente car ils ne stressent plus à l'idée que je ne parle pas le russe ; deux ans de français c'est peu à raison de 3 heures par semaine et sans occasion de parler le français en dehors des cours. Mais ils me comprennent et peuvent tenir de petites conversations, ils ont confiance en eux, reste à élargir le vocabulaire et diversifier les structures. Je reçois même un superbe bouquet de fleurs. Ces relations si conviviales font de cette rentrée un vrai bonheur
Que les vents de Sibérie porte jusqu'à vous nos affectueuses pensées toutes remplies de la douceur automnale Amicalement à tous. Françoise



19 novembre 2010



Akademgorodok, 19 novembre 2010

Bonjour à vous,

Nous nous enfonçons un peu plus chaque jour dans l'hiver, les jours raccourcissent et il faut chercher un peu plus profond en soi pour garder le moral. A Novossibirsk comme à Paris, l'hiver n'est pas la saison la plus joyeuse. Quand je rentre, deux fois par semaine de Novossibirsk à Akademgorodok, il fait maintenant froid et nuit. Bien sûr, je me console en pensant que c'est encore très relatif, 0 ou -5 degrés, rien à côté de ce qui m'attend dans quelques semaines, si cet hiver ressemble à celui de l'an passé. Mais cette chute brutale de la lumière, accentuée par le changement horaire (eh oui, dans ce coin retiré du monde aussi nous changeons nos horloges deux fois par an !) est un peu déprimante. Est-ce parce que la neige n'a fait qu'une furtive apparition, et que la blancheur lumineuse ne vient pas encore compenser la rareté du soleil, que nous n'avons que les inconvénients de l'hiver et pas encore ses charmes. Il a pourtant bien neigé la semaine passée, et nous étions ravis d'observer les tout petits dans la cour de l'école que nous longeons pour aller au marché, rouler avec application leurs premières boules de neige pour les faire grossir, grossir ... Les enfants ici sont proches de la nature, ils pratiquent le ski, le patin à glace, la luge, ils aiment sortir, et les garçons font de belles parties de foot dans des champs de neige par -20, et nous prenons grand plaisir à les regarder. J'aime mes élèves qui ont ce lien d'évidence avec leur environnement. Comme beaucoup de familles ont une datcha, ils savent aussi ce qu'est un potager, un verger, comment on prépare des bocaux de concombres salés, de tomates, de chous et condiments divers. A l'école on leur apprend aussi à s'orienter dans la forêt, à lire les signes de la nature, car après tout, nous sommes bien perdus dans l'immensité de la taïga sibérienne, et régulièrement on voit des affiches signalant des disparitions.

Les enfants sont amicaux : les adolescentes que je suis pour la troisième année arrivent toujours souriantes au cours. Elles n'ont pas toujours fait le travail demandé, mais elles sont enthousiastes, charmantes, on rit beaucoup pendant les cours, parfois de jeux de mots, de langue, parfois de malentendus linguistiques. Je suis vraiment heureuse de la simplicité de ces échanges qui disent que malgré la différence des langues, des nationalités, des cultures, la bonne volonté de s'ouvrir à l'autre rencontre au fond peu d'obstacles.

... 3 décembre

C'est toujours la volonté des hommes qui se fait obstacle dans la communication, puis se cherche hypocritement des justifications. Il suffirait de presque rien souvent pour ... pour ... réaliser notre aspiration à la paix, pour entendre et être entendu. Quel malin génie vient donc s'immiscer dans le cœur des hommes et leur inspire souvent tant de malveillance et de haine ? Il y a des lectures incontournables quand on vit en Russie. Si la Russie orthodoxe a beaucoup retenu mon attention, je ne peux ignorer l'Histoire, et la lecture de *La Saga Moscovite* d'Axionov m'a plongée dans un univers de violence et de suspicion sans mesure sous l'ère soviétique stalinienne. Dans la même veine, le dernier festival de cinéma français à Novossibirsk présentait le film de Marc Dugain mettant en scène la première partie de son œuvre 'Une Exécution Ordinaire', racontant l'histoire d'une jeune femme médecin appelée à soigner Staline à cause d'un étrange don de magnétisme et dont la vie se trouve

complètement bouleversée, secret oblige. Elle est obligée de se séparer de son mari, lui-même envoyé dans les sinistres locaux de la *loubianka*, quartier général des services de renseignements soviétiques et prison où l'on interrogeait, torturait, exécutait tous ceux que l'on soupçonnait de, ... que l'on soupçonnait, ou que l'on voulait inquiéter ou écarter de la vie publique. Ravages de l'incursion du potentat dans une vie ordinaire et heureuse. Ravages de la grande Histoire dans la vie des hommes. Enigme de toutes ces années où chacun était susceptible de passer de la faveur à la défaveur, des honneurs à l'opprobre. La dénonciation viendrait-elle d'un voisin, d'un ami, d'un membre de la famille ? Les liens de confiance et de solidarité les plus fondamentaux en faillite. Solitude intérieure de la Russie de ces années staliniennes. Comment un peuple a-t-il permis à un tel système de perdurer tant d'années ? Sans doute les historiens ont de bien savantes réponses. Lisant *La Saga Moscovite*, je suis dans la naïveté de la découverte et de l'horreur. C'est aussi cela la Russie. Ce poids terrible de l'Histoire. La souffrance d'un peuple décimé, qui garde en lui la mémoire de l'horreur totalitaire, qui a du mal à mettre des enfants au monde, qui noie son désespoir dans l'alcool, dont les femmes épousent de riches ou moins riches étrangers pour commencer une vie nouvelle, et tant d'expériences intérieures que je ne perçois même pas.

Paradoxe des vies qui se croisent. Dans mon exil sibérien, je trouve une distance par rapport à la réalité française et même européenne, occidentale, qui me repose. Privilège d'être en dehors d'une machine qui, de manière plus douce, broie aussi les individus sommés de consommer, de travailler toujours plus, de croire à la croissance, d'oublier ses traditions et sa sagesse. Eternel combat à travers les âges du pouvoir et de la vie. Dans la distance, et mes difficultés personnelles à survivre dans ce monde, je choisis la solidarité plutôt que la lutte pour le pouvoir, je me contente de peu face à la surconsommation et je découvre que le Sage a raison "celui qui trouve suffisant ce qu'il a, si peu que ce soit, est heureux". Ce n'est pas un programme social et politique bien entendu, c'est une prise de conscience individuelle. Travailler en Sibérie est une folie pour un étranger. On vient encore de baisser nos salaires sous prétexte d'un impôt spécial à l'intention des travailleurs étrangers. Nous avons râlé, l'université a fait un geste, cuisine interne très complexe pour que nous ne partions pas trop amers, convaincus que les Russes sont racistes ... Mais, au fond, nous faisons avec ce que nous recevons, et que nous ne contrôlons pas, nous ajustons nos dépenses. Si nous avions été raisonnables, jamais nous ne serions venus en Sibérie, compte tenu des conditions. Pourtant, ces années resteront en nous comme un temps de liberté, d'insouciance, de bonheur. Ne jamais privilégier le confort économique, prendre le risque de l'incertitude. Cela nous remet dans le mouvement de la vie, avec son inconnu, ses possibilités que trop de sécurité ignore. Merci à Paul d'avoir été l'artisan de ces années, l'autre me tire vers un ailleurs que je n'envisage pas, et acceptant de m'engager à sa suite, je n'ai plus qu'à rendre grâce.

Déjà nous sommes dans le temps de l'Avent, temps d'espérance qui prépare la lumière de Noël. Puisse l'Avent venir frapper à la porte de votre cœur en ces jours sombres, là où vous êtes.

Amicalement. Française

Sur *Guerre et Paix*, Livre Deuxième, deuxième partie, chapitre 21

De ces centaines de pages de *Guerre et Paix*, une scène reste particulièrement savoureuse à mes yeux : la remise de la légion d'honneur au soldat russe par Napoléon. Combien Tolstoï a dû s'amuser à l'écrire. Et combien je me réjouis en la relisant. Son efficacité et son humour tiennent au paradoxe de planter un décor absolument conventionnel, une revue des troupes dans un contexte de guerre hautement dramatique. Cadre solennel, chaque soldat figé dans sa pose dans le grand tableau cérémoniel où les deux empereurs, Alexandre et Napoléon entrent en scène, moment historique d'une paix précaire, comme un grand tableau de peinture du XIX^{ème} siècle, terriblement ennuyeux. Notre auteur va progressivement en faire écailler la peinture desséchée, l'animer d'une énergie dévastatrice qui en fera exsuder et dégouliner les couleurs jusqu'à créer une confusion, un mélange des tons et une totale, joyeuse, si vivante dérision. Pour moi, ce que j'ai perçu de plus subtil de l'âme russe, je le trouve là dans sa quintessence, cette mise en place du grotesque comme une machine de guerre narrative visant à dévoiler la puissance et la nécessité des rituels de la société, faisant fi d'humanité et de vraie justice, privilégiant des images emblématiques, qui ne satisfont personne mais qu'on accepte avec résignation.

Napoléon et Alexandre sont tenus de donner à l'armée et au peuple russe la représentation de leur nouvelle entente, de leur accord politique, ni l'un ni l'autre trop à l'aise. Comment justifier aux yeux des soldats et du peuple ce revirement qui fait de l'ennemi d'hier, cause de tant de morts et de blessés, le complice d'aujourd'hui ? C'est alors que Tolstoï nous décrit ce geste emblématique qui concentre l'ensemble de la situation et de la relation des deux pays à ce moment. Géniale et inattendue décision de l'empereur français de récompenser un soldat russe en le gratifiant de la Légion d'Honneur. Embarras de l'empereur Alexandre : dans cette mise en scène que constitue la revue des troupes, l'attribution de la décoration n'était pas au programme. A qui la donner ? L'empereur repasse la patate chaude au commandant du bataillon devant lequel a lieu la rencontre. Et l'on peut deviner la colère intérieure, le profond agacement d'Alexandre quand il "sourit aimablement". Incertitude. Moment flottant où l'on peut craindre un infime dérèglement de la cérémonie. Son bon déroulement est garant de la stabilité même du pouvoir, il faut donc trouver très vite le quidam sur la poitrine de qui il convient de déposer la croix accrochée à son ruban rouge. Ce sera le premier soldat de la rangée. Difficile moment pour lui, qui non prévenu, est appelé, et sorti de son rang après avoir avancé de deux pas, se demande bien ce qu'il doit faire pour satisfaire leurs Majestés et tenir avec dignité son rôle. Dans un long supplice, les yeux rivés sur son Souverain, il attend. La vraie récompense viendra pour lui quelques heures plus tard : héros du jour, fêté, envié par tous ces camarades et pensionné à vie.

En filigrane, la cruelle question de Tolstoï ; quel a été son mérite pour cette décoration ou le démerite de quelque autre, par exemple ce Capitaine Dénissov mis en procès pour avoir dérogé au règlement par un sens un peu trop aigu de la responsabilité envers ses hommes et qui sera dégradé. L'un monte et l'autre descend, indépendamment de leur valeur personnelle, ils ne sont que des images d'une société

qui a nécessairement raison, loue ou sacrifie au gré des circonstances. Mélange de naïveté et de sincérité patriotique du soldat russe, de Tolstoï lui-même et de farce corrosive, grand rire de la dérision qui réduit d'un coup à néant le socle des valeurs qui justifient la présence de tous les personnages en cette scène. Juxtaposition du respect des normes sociales et lucidité des individus sur la vanité, le ridicule de ces dites normes, la totale non coïncidence entre quelque réalité et l'image offerte qui serait restituée par le pinceau du peintre officiel du palais ou aujourd'hui par le photographe saisissant en un cliché l'instant le plus "significatif" où le courage et le mérite de l'insignifiant soldat, choisi parce qu'il se tenait en bout de ligne, sont récompensés par l'empereur, qui pas un seul instant ne porte sur lui son regard, l'existence du soldat se réduit à un pur prétexte.

Question : ce geste de Napoléon est-il historiquement attesté ? Lazarev, car il a un nom ce brave soldat décoré, exista-t-il vraiment ou est-il sorti de l'imagination de Tolstoï ?

2 février 2011



Akademgorodok, le 2 février 2011

Bonjour à vous,

Fin janvier, pour nous c'est le retour de notre voyage au bord et sur le lac Baïkal. Quelques journées encore avant la reprise des cours à l'université.

Ces deux derniers mois ont été riches. A l'université, la fin du semestre, les examens, la bonne surprise cette année d'une petite fête organisée à l'intention des professeurs étrangers, simple et conviviale, où chacun a évoqué les traditions de Noël ou de fin d'année dans son pays et sa culture, autour d'une table couverte de *pirogii* (sortes de tourtes fourrées au poisson, à la viande, au chou ou version sucrée à la confiture d'abricot ou de framboise), de salades russes diverses comme le hareng sous son manteau de neige ou la classique macédoine à la mayonnaise, des fruits, des bonbons, des chocolats, le tout arrosé de mauvais champagne dont on boit une gorgée pour signifier que c'est jour de fête, et auquel nous préférons de loin le thé. Avec beaucoup de simplicité, chacun repart avec une partie des restes.

Nous avons parfois un sentiment étrange, quant à notre présence ici : bonnes et mauvaises surprises alternent. Il nous semble, à certains moments que l'université est satisfaite de nos services, à d'autres on dirait que l'on cherche à nous décourager, que l'on ne souhaite pas que nous restions, une fois nos trois années accomplies. Comme l'a fait remarquer Paul, c'est inutile puisque nous avons clairement annoncé qu'après trois ans, nous avons l'intention de partir. Cet apparent ou réel manque de reconnaissance de notre travail nous blesse ; sans doute sommes-nous ici depuis trop longtemps, et manque-t-on à notre intention des égards que l'on affiche envers les professeurs invités. Ainsi en va-t-il des étapes d'un séjour qui se prolonge, on entre dans le même quotidien que les gens du pays.

Quant à moi, les premiers temps au département de français furent un peu difficiles. J'avais la forte impression que ma présence n'était pas souhaitée, qu'on me tolérait parce que le département d'anglais qui avait embauché Paul avait demandé qu'on me confie quelques heures d'enseignement afin que j'obtienne un visa de travail et un permis de séjour dans les règles. En effet, mon travail à l'Alliance Française n'est pas déclaré officiellement et ne peut me faire obtenir la régularisation de mes papiers. Peu à peu, au département de français, les relations sont devenues plus conviviales. Quelques mois après mon arrivée, la directrice avec qui je converse volontiers, m'a expliqué qu'elle se méfiait de ces candidatures de l'étranger, de ces Français plein d'enthousiasme qui écrivent pour venir travailler, pour qui on bloque des heures et qu'on ne voit jamais arriver. Les "exigences" des étrangers peuvent aussi parfois être lourdes, irréalistes, voire invraisemblables par rapport au contexte. La situation des universités en Russie est précaire, les priorités du pays sont ailleurs, dans le développement d'une économie moderne qui inspire confiance aux investisseurs étrangers, comme le soulignait le Président Medeviev à Davos. Les salaires des professeurs n'ont pas été revalorisés en fonction de l'inflation, et la crise financière de 2008 a bloqué pour l'heure toute amélioration. Tout cela rend l'accueil de l'étranger délicat. Un professeur visiteur d'une université étrangère qui passe deux ou trois semaines dans un département d'une université russe, est une bonne solution : payé par son université, il n'a pas le temps de comprendre le système russe et ses failles, il n'est pas exposé à l'administration, il repartira avec une image "lisse" du pays, tout le monde sera content. Pour ceux qui, comme nous, font un vrai séjour, il en va autrement, les tensions, malentendus sont inévitables. Nous subissons des désagréments qu'il est souvent difficile de ne pas interpréter comme une hostilité personnelle et qui

s'ajoutent au dépaysement, à l'incompréhension générale dans laquelle nous sommes plongés quand nous vivons nos premiers moments dans une culture très différente. L'attitude russe est aussi fluctuante, s'appuyant sur des règlements rigides, peu à peu remplacés, les anciens n'étant juridiquement pas abolis, les employés de l'administration doivent appliquer des lois contradictoires, et dans la pratique la fantaisie et l'arbitraire règnent. Une irrationalité qui s'enracine dans un tempérament affectif, passionné, parfois dénommé "âme russe" vient singulièrement embrouiller des procédures dont la simplicité n'est déjà pas la première qualité. Comme le disent toujours les Russes quand ils ne peuvent expliquer quelque chose "C'est la Russie!", phrase magique qui permet de sortir de toutes les impasses.

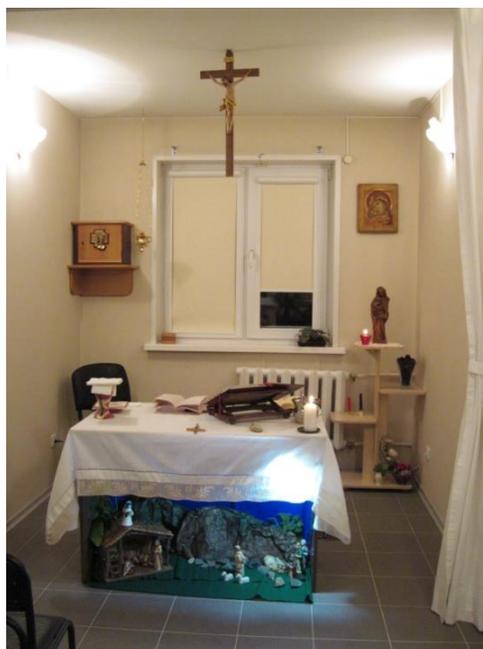
Trois ou quatre jours avant la fin du semestre, la directrice me prévient que j'aurai à la rentrée un nouveau groupe (pour la Française que je reste, cette si tardive annonce a quelque chose d'étonnant voire d'impensable, sorte de décision d'urgence mais où est l'urgence ?). Il s'avère que c'est une bonne nouvelle car je connais ces étudiants de l'an passé, travailler avec eux est un plaisir, ils ont le français en première langue et non en seconde langue d'étude, ils sont dans l'ensemble bien motivés, ils aiment discuter ... et en ont les moyens linguistiques.

Autre changement : il me faudra impérativement pour le second semestre adopter un nouveau barème de notation pour le groupe des journalistes, qui semble calqué sur ce qui se fait un peu partout aujourd'hui dans le monde, évaluation détaillée des savoir-faire de l'étudiant, de ses compétences au lieu d'une note générale qui ici va traditionnellement de 2 à 5, et que l'on composait jusqu'alors librement. Je ne pense pas que cela change beaucoup la façon de travailler, mais ces formes extérieures sont imposées du jour au lendemain pour quelques départements. En écoutant l'exposé de cette nouveauté qui sera progressivement étendue à l'ensemble des départements de l'université, je comprends qu'adopter cette grille d'évaluation est une manière de se rapprocher des autres systèmes, d'uniformiser les systèmes éducatifs à travers le monde, pour établir plus facilement des équivalences et des passerelles entre universités de divers pays. Les étudiants russes partent de plus en plus facilement et plus souvent à l'étranger pour un semestre ou une année d'étude ou des stages. Ainsi le programme Erasmus inclut aujourd'hui la Russie.

On voit aussi de plus en plus d'étudiants étrangers et français à Akademgorodok : c'est le travail long et patient de Michelle, professeur du département de français qui vit dans ce pays depuis plus de 30 ans et qui développe des relations et échanges avec de grandes écoles françaises comme polytechnique, l'Ecole des Mines, ... ou des universités. Les candidats pour la Sibérie, et cette ville assez inintéressante qu'est Novossibirsk restent encore rares, mais ceux qui osent venir sont souvent agréablement surpris par les bonnes relations qu'ils développent avec les étudiants russes, un rythme de vie plaisant, la découverte de cette mythique Sibérie sous un jour positif et peu à peu, cela doit se dire, se répéter, ils sont plus nombreux. Dans notre immeuble, il y a cette année Nicolas d'une Grande Ecole parisienne, mais avec qui je n'ai pas encore réussi à parler ou voulu parler : son côté fanfaron qui masque certainement un malaise, une difficulté à s'adapter à un milieu inconnu, et qui doit chercher quelle est la bonne attitude à adopter en chaque circonstance, tout son comportement sonne faux et m'énerve. Inès étudie le russe à la Sorbonne et est là pour pratiquer, s'immerger dans la langue et la culture. Elle sait ce qu'elle veut, se propose de poursuivre une recherche sur la Sibérie, la discussion est aussi un peu difficile avec elle, trop sûre d'elle-même, énonçant des points de vue très affirmatifs en toute circonstance, y compris quand bien des paramètres lui échappent. La conscience de son intelligence et de sa bonne éducation lui rend difficile une perception diversifiée et nuancée des

personnes et situations nouvelles qui l'entourent, un manque d'écoute de l'autre qui est un mal bien français et largement inconscient. Marine, elle, est étudiante en anthropologie et doit partir avant le Nouvel An chez les Evenks, peuple Toungouze du nord de la Sibérie qui vit de l'élevage des rennes. Elle a attendu que son équipement, bottes et manteau en peau de renne soit prêt car elle va affronter des températures avoisinant les -50, -60 degrés ! Finalement, elle s'est décidée à partir sans avoir résolu tous les problèmes, les bottes n'ont pas été terminées, leur manque la semelle. Elle compte sur l'hospitalité des Evenks qu'elle a déjà rencontrés l'été dernier, ils lui trouveront bien de quoi se couvrir. Nous admirons tous son audace. Elle me dit qu'elle veut affronter la réalité, elle ne veut pas faire de l'anthropologie de bibliothèque, elle souhaite faire du terrain, s'éprouver elle-même en observant le monde. Sans doute a-t-elle compris que l'on apprend véritablement quand on s'implique dans sa recherche, que la soi-disant objectivité scientifique est un leurre et produit de bien maigres fruits. Elle lutte contre le trop de certitude du savoir occidental qui empêche la transformation de l'être. Elle sait qu'elle a quelque chose à apprendre de ce peuple chez qui elle s'invite sous prétexte d'étude. Les Russes ici ne comprennent pas sa démarche universitaire, ils lui disent en plaisantant "Ah ! toi aussi, tu veux épouser un Evenk !" (il y a un précédent). Nous touchons là une autre différence entre les cultures : le monde universitaire français et russe n'ont pas les mêmes méthodologies. Ici, on fait de l'anthropologie de musée, pas de terrain au dire de Marine. Et son désir de vivre chez, avec les Evenks pour comprendre la manière dont ils pensent leur culture traditionnelle dans un monde moderne qui rétrécit inexorablement leur espace et menace leur existence même (ils sont à peine 30 000 en Russie), les solutions qu'ils cherchent et trouvent en particulier quant à la transmission de leur Tradition et à l'éducation de leurs enfants, tout cela apparaît comme fantaisiste aux yeux des universitaires russes. Je n'ai pas, pour l'heure de ses nouvelles, elle a prévu de passer la fin de l'hiver chez les Evenks et promis de passer nous voir à son retour. J'espère qu'elle supporte le froid intense et le profond dépaysement qu'elle doit vivre.

Le soir du 24 décembre, à la petite église catholique que nous fréquentons, la messe de Noël est suivie d'un petit repas très joyeux. Chacun a apporté un gâteau, une tourte, des fruits ou de la boisson. Les uns sont un peu pressés, les autres ont plus de temps, mais chacun s'assied un moment et partage un morceau de nourriture, porte un toast ; on chante quelques classiques russes et internationaux de Noël, enfin notre prêtre Jean-Pierre est habité de la joie d'avoir célébré la Nativité et nous la communique. Nous rentrons en traversant la forêt avec Gwladys qui nous a accompagnés. Nous apprécions les températures printanières, -15, au regard du grand froid qui recouvrait déjà la Sibérie depuis trois semaines. Nous devisons en chemin sur Noël, la manière dont nos familles fêtent ce qui en France, croyant ou non, constitue un temps familial fort ; où seront les uns et les autres dans quelques heures, le décalage horaire nous donne un temps d'avance. Ces échanges sont une manière de parler de ce qui habite en ce jour nos cœurs, une certaine tristesse d'être loin de nos familles, une façon d'évaluer comment chacun se situe par rapport à la fête et à ses proches. La forêt qui nous environne donne à cette conversation une étonnante profondeur, l'éclaire avec douceur et pénétration.



Chapelle catholique à Akademgorodok

Les étudiants français et allemands de notre immeuble se sont mobilisés pour fêter Noël, dans la tradition laïque, grande bouffe, et "exil" oblige, en essayant de se rappeler quelques chants de Noël. L'ambiance est du style "auberge espagnole" si vous avez vu le film. Les poulets rôtis ont remplacé la dinde, et les étudiants asiatiques demeurent sceptiques sur cette étrange recette de la volaille enfournée sans avoir été préalablement découpée en menus morceaux comme l'aurait fait, à leur yeux, n'importe quel cuisinier digne de ce nom. Sacha, lui trouve étrange et dommage de servir la bûche sans un verre de thé, ah ces Russes ! Rencontre bon enfant des cultures où chacun vient avec ce qu'il est et la bonne intention de rencontrer l'autre. Je crois que ces moments passés dans un contexte si international, même s'ils sont superficiels et si chacun reste très ancré dans sa culture d'origine, marqueront tous ces jeunes. Ces expériences font reculer la peur de l'autre et le racisme naturel qui nous guette tous. Au fond, les relations sont assez ludiques, dégagées d'intérêt matériels immédiats, bénéficient de l'insouciance et de la gratuité qui caractérisent la vie étudiante, et là est l'essentiel. Je rencontre aussi à cette soirée, un jeune chercheur russe bouriate, déjà aperçu au Club de Français d'Akademgorodok ; il est heureux de pratiquer avec moi son français, un excellent français pour quelqu'un qui apprend cette langue à ses heures perdues. Les étudiants ou jeunes chercheurs scientifiques russes que j'ai rencontrés ont des facilités évidentes pour apprendre les langues étrangères. Ils réfléchissent sur la langue, l'assimilent vite, leurs progrès sont rapides. Mon jeune interlocuteur me dit être passionné par l'histoire de la langue française, l'étymologie, un discours que j'entends rarement, d'habitude c'est plutôt moi qui rame pour essayer d'éveiller un intérêt pour cette connaissance historique de notre idiome et les perspectives délectables qu'elle ouvre.

Décidément, Noël est festif cette année : Le 25 décembre, je suis devant les fourneaux, avec l'aide de Paul, car nous avons invité Gwladys et Sacha à manger et à passer l'après-midi chez nous. Des liens d'amitié se sont tissés ; ils ont tous les deux suivi avec grand intérêt le séminaire de Paul sur trois voyageurs médiévaux, le premier juif, le deuxième chrétien et le troisième musulman ; avec Gwladys

nous lisons aussi la Bible ensemble, et tous les deux nous aident volontiers pour des détails pratiques de la vie en Russie, pour décrypter des signes qui parfois nous échappent. On croise les regards que nous portons les uns et les autres sur la vie à Akademgorodok, c'est un échange d'une rare qualité, on est vraiment contents de les avoir rencontrés ici. Sacha est d'une toute autre région de la Russie, de la ville de Belgorod près de la frontière ukrainienne, il finit sa thèse en chimie dans un des prestigieux Instituts d'Akademgorodok et ici il se sent tout aussi en "exil" que nous. Pour lui, la petite ville académique respire un certain snobisme ; ayant passé plusieurs années à Petersbourg, il a la nostalgie d'une vie culturelle plus développée : expositions, spectacles de grande qualité, conférences, ... son appétit de connaissance et de découvertes fait plaisir à voir. Enfin, grâce à leur amicale présence, nous oublions quelque peu que la famille est loin en ce jour de fête

Comme l'an passé, nous avons décidé de partir en vacances juste après les fêtes russes qui vont du 31 décembre au 7 janvier, où l'on fête la Nativité du Christ dans le calendrier orthodoxe. Cette période passée, il y a moins de monde dans les trains, les hôtels, ... En attendant le départ, journées très calmes et très intérieures car cette fois l'hiver est bien installé et le baromètre ne quitte pas les -30 degrés. Je me sens aussi fatiguée des derniers voyages à Novossibirsk, dans des conditions un peu difficiles à cause du froid : moins de bus, gros embouteillages ; angoisse de ne pas arriver à l'heure pour les cours, obligation de partir très tôt, angoisse d'attendre dans le froid. Mes bottes doivent être usées ou fait-il plus froid cette année ? J'ai presque toujours froid aux pieds, et des pieds le froid remonte dans le corps. Quand j'arrive le soir, il me faut du temps pour récupérer. Pour la première année, j'ai le sentiment de vraiment souffrir du froid.

On passe des journées à lire, écrire, mijoter de bons plats, regarder des films et l'on sort assez peu. Je me demande si aller au Baïkal en janvier est vraiment une bonne idée. Nous avons déjà acheté les billets de train, je regarde la météo et je vois qu'à Irkoutsk il fait sensiblement le même temps qu'à Novossibirsk. L'an passé on s'était baladés par -20, de l'autre côté de l'Oural, là où les températures sont plus humaines déjà, et nous étions dans des villes historiques où nous pouvions faire des pauses pour nous réchauffer dans un musée, une église ou un café. Cette année, nous avons prévu de rester sur l'île d'Olkone. Au dire des uns et des autres, il n'y a rien d'autre que la splendeur de la nature à admirer ... Je pense beaucoup à mes pieds, les petits trajets à Novossibirsk déjà problématiques. Je convaincs Paul d'aller faire un tour au marché de Chah, là on trouve beaucoup d'affaires pour la vie quotidienne en plus de la nourriture, des ustensiles de cuisine mais aussi des vêtements et des chaussures bon marché. Mais y aura-t-il quelqu'un sur ce marché ouvert par -30 ? Evidemment oui, car l'an passé c'est de novembre à mars qu'il a fait presque sans discontinuer -30, et il faut bien que les commerçants travaillent et vivent. Dans certains marchés, on a construit une sorte de halle fermée, ici non, il n'y a que de petites baraques où les commerçants se tiennent avec un petit chauffage, sortes de kiosques que l'on trouve partout dans les rues en Russie et qui font office de mini-boutiques. En revanche, les vendeurs de vêtements et de chaussures sont vraiment dehors, combien d'heures tiennent-ils dans ce froid ? Arrivés au marché, après trente minutes de marche, nous sommes gelés, et nous prévoyons quelques courses au supermarché où, contrairement à nos habitudes anti-consommation, nous allons traîner, le temps de nous réchauffer. J'observe les vendeurs sur le marché, ils portent tous des bottes de feutre, j'en déduis que c'est vraiment la meilleure protection contre le froid ; j'en doutais car comment cette fine couche de feutre isole-t-elle si efficacement, mais je vois de grands cartons remplis de ces bottes, assez peu esthétiques il faut l'avouer, et des amateurs qui se pressent pour les acheter. Je reviens donc ayant encore accompli un pas dans mon intégration sibérienne, et

bottée comme le peuple russe. Il me faudra quelques jours d'adaptation, le talon semble plus bas que l'avant du pied, les deux bottes ne sont pas tout à fait de la même taille, l'une est un peu trop large. A la première sortie, je reviens avec des ampoules, un sentiment d'inconfort : je surélève le talon avec une vieille chaussette, je mets des pansements sur mes talons pour prévenir les ampoules, enfin j'ajuste savamment le pied à la chaussure, et après quelques sorties, je commence à aller d'un bon pas, ce qui rassure Paul, qui ne trouvait pas très amusante mon allure d'escargot par ces grands froids ! Bon, je suis prête à partir pour le Baïkal, cette fois.

Nous reprenons le même train que l'an passé, munis de provisions pour 31 heures de voyage. Le wagon n'est pas plein, mais il y a quelques familles avec des enfants assez jeunes, les plus grands ont déjà repris l'école. Les enfants s'occupent, jouent, courent, grimpent et descendent des couchettes, l'atmosphère est joyeuse. On arrive à Irkoutsk à huit heures du matin, c'est idéal. Certainement à cause des deux heures de décalage horaire avec Novossibirsk, il fait encore nuit, et quand nous traversons le pont qui enjambe l'Angara, nous voyons s'élever une brume ou vapeur noire qui nous plonge dans une atmosphère de conte fantastique, étonnant si ce n'est pas très engageant. L'Angara est la seule rivière qui sort du lac Baïkal et depuis sa bouche, à quelques dix-huit kilomètres de là, elle ne gèle pas. Le lac est gelé mais pas cette rivière, et plus tard dans la journée, quand il fait bien jour, alors que nous longeons la rive voisine de notre quartier, nous distinguons nettement les eaux de la rivière au-dessous de cette énorme vapeur blanche. De chaque côté, les eaux du canal sont gelées. Belle vue pour les peintres que cette brume montante à l'arrière-plan des arbres lourds et blancs de givre, le joli pont que nous avons emprunté constituerait un premier plan intéressant.



Je crois que les artistes du coin doivent venir se balader un moment comme nous, puis rentrer au chaud, se préparer un bon thé et se fier à leur mémoire pour tenter de fixer cette scène poétique et surréelle. Qui resterait là, planté devant son chevalet suffisamment longtemps?

Nous nous régalaons un moment de ce paysage avant de poursuivre d'un bon pas vers le centre ville. Gwladys, une fois de plus, nous a trouvé une bonne adresse pour le logement : un ancien appartement communautaire soviétique qui propose des lits pour un prix vraiment modeste. On a l'impression d'arriver chez des amis, pas dans un hôtel. Le jeune homme qui s'occupe de l'appartement est parti pour la journée (nous n'avions pas réservé pensant qu'à cette époque de l'année il n'y aurait pas grand monde), c'est Kevin, ensommeillé, qui nous ouvre la porte, on l'a réveillé à force de sonner. Il est Anglais, en attente d'un visa pour la Mongolie, en voyage depuis plusieurs mois, il ira jusqu'en Chine, puis à travers le Tibet rejoindra le Népal et l'Inde. Luis, Vénézuélien, émerge un peu plus tard : mécano, il a décidé de faire une pause et un voyage de sept mois : il est allé en Europe, en Espagne, en France, mais c'est en Russie qu'il reste le plus longtemps ; il est à Irkoutsk depuis un mois déjà, il se plaît ici, l'hébergement est bon marché et sympathique ... Il pense revenir plus tard et étudier le russe, il semble, sans clairement l'expliquer, qu'il ait trouvé là quelque chose qui le retient, découverte d'une autre culture, d'autres paysages, ... il se donne l'air bien renseigné sur certains aspects de la ville et en même temps il ne comprend pas grand chose autour de lui. Combien d'hommes encore assez jeunes, mais ayant déjà une expérience professionnelle et de vie, se baladent par le monde en quête d'expériences nouvelles ou d'eux-mêmes ... Mélange de détermination dans le voyage et d'inconnaissance, métaphore de nos vies ? En tous cas, quel bonheur pour lui de parler espagnol avec Paul. Nous comprenons que nous pouvons laisser nos affaires sans problèmes et aller nous promener, il y a des lits, on n'a qu'à choisir et s'installer, on peut déjà prendre une douche si on veut, déjeuner, enfin tout est facile. Le soir nous rencontrerons Dimitri, responsable de l'appartement, très accueillant. Il a affiché dans la cuisine des photos de l'époque communiste, des portraits de Lénine et Staline, côté rétro russe. Il y a aussi de superbes posters de l'île d'Olkone où nous comptons nous rendre, des photos prises en été, quel festival de couleurs ! Les Russes disent que si vous voulez connaître un avant-goût du paradis, c'est vers Olkone qu'il faut diriger ses pas... Mais la foule estivale des touristes nous a découragés d'y aller en haute saison. Dimitri est un garçon très doux, qui a de l'humour, un de ces jeunes Russes distants par rapport au grand boom économique de la Russie, et qui s'installent dans les espaces de liberté qui ne cessent de s'ouvrir pour gagner leur vie dans de petites entreprises où l'appât du gain n'est pas la seule motivation. Il a fait l'université. On ressent immédiatement une ouverture, une volonté de rencontrer les autres. Les voyageurs fréquentant cet endroit étant eux-mêmes, pour un temps déconnecté de l'infamale machine économique, se crée une sorte de symbiose, on entre dans un univers très reposant et étonnant où les gens, pour une fois ont le temps de discuter, échappent au stress, idéal pour commencer les vacances. Quand nous repasserons par cet appartement avant de repartir sur Novossibirsk, Dimitri nous offrira un lot de cartes postales du Baïkal, geste gratuit, amical qui marque bien tout l'esprit de ce voyage. Dimitri organise notre départ pour l'île d'Olkone, le minibus passera nous prendre au bas de l'immeuble.

En attendant, nous profitons de la halte pour retourner au monastère Znamensky qui abrite les reliques miraculeuses de Saint Innocent d'Irkoutsk, premier évêque de la ville, que le pèlerin russe (voir les Récits d'un Pèlerin Russe) est venu vénérer.



Comme nous l'avions constaté cet été, le chamanisme et le bouddhisme font à l'orthodoxie une sérieuse concurrence dans cette partie orientale de la Sibérie, la mission chrétienne date ici du dix-septième siècle, et si à Irkoutsk on trouve bon nombre de monastères et d'églises, il y en a moins, dans les campagnes environnantes que dans d'autres régions.

Le jour où nous partons pour Olkone, alors que la circulation des véhicules sur le lac a commencé depuis une dizaine de jours, nous devons traverser à pied. Le chauffeur nous amène au point de passage le plus étroit et nous indique, à environ deux kilomètres, la côte vers laquelle nous devons nous diriger. Je ne suis pas d'un enthousiasme débordant pour cette traversée : si les véhicules ne peuvent passer, c'est que la glace est fragile ; de plus, quand nous nous engageons sur le lac gelé, la glace est transparente, verte comme les eaux du lac, on se voit "marcher sur les eaux", si proches ; des fentes sillonnent la surface du lac : lors des semaines où la couche de glace s'est formée, alors qu'elle n'était encore ni très solide ni très épaisse, le mouvement des eaux a provoqué des cassures dont ces stries qui parcourent aujourd'hui la glace sont les traces, pas très engageant non plus ; enfin pour achever de me "rassurer", des grondements répétitifs viennent frapper nos oreilles. Nous sommes comme dans un grand cirque, entourés des côtes des deux rives, et ce grondement résonne terriblement. Paul, très amateur de sensations fortes est aux anges. D'autres touristes dans le minibus hésitent à s'engager sur le lac, parlementent, et vaillamment nous ouvrons le chemin avec une dame russe dont le courage s'étirole au fur et à mesure qu'elle avance, et qui dans le minibus qui nous récupère sur la rive de l'île évacuera son angoisse dans une volubilité étourdissante. Je ne comprends pas ce qu'elle dit mais je comprends tout, et dans le bus je participe aux éclats de rire généralisés. Rétrospectivement, comme une touriste québécoise avec qui je discute le lendemain, je suis consciente que nous avons eu une arrivée lente et bien plus intéressante grâce à ce contretemps météorologique. Traverser les "routes" du lac à pied, en traîneau ou même à dos de chameaux, comme cela se fit dans l'histoire, c'est participer à la vie locale. De la fin décembre jusqu'en avril, et l'an passé jusqu'en mai, le lac est gelé, et les modes de circulation s'adaptent en conséquence. Le lendemain, on nous explique qu'au nord de l'île les loups aussi traversent en hiver et rejoignent les montagnes de l'île. Il est aussi possible de rejoindre la rive est ou le nord du lac, où nous étions l'été passé.



Nous restons dix jours à Olkone. Nous oublions les autres destinations prévues et nous coulons dans un rythme de promenades, rencontres, lectures, sans oublier chaque soir les bains russes qui remplaceront, ô combien avantageusement la douche. Que d'heureuses surprises en ce lieu si protégé et privilégié par Dame Nature. Dès l'arrivée, nous ressentons dans l'auberge de Nikita une qualité d'accueil, le personnel est détendu, affable, converse avec plaisir. Chacun participe à la vie de l'auberge, l'isolement crée un milieu de vie qui brouille quelque peu les frontières du monde du travail et de la vie personnelle. Nous rencontrons là Ethel, une jeune volontaire française, étudiante en médecine, qui fait une pause d'un an après avoir décroché sa première année de médecine. Elle donne ici des cours de français à plusieurs personnes de l'équipe et participe, selon les jours, à différentes tâches : décorer la cour, ramoner les cheminées, coudre des dessus de lits et autres. Cela fait plusieurs semaines qu'elle est là et j'aime la voir évoluer dans ce milieu si différent du sien : sa gaieté a conquis tout le monde, à sa table on rit toujours beaucoup. Elle veut pratiquer le russe qu'elle avait étudié au lycée et elle a le sens du dialogue et la souplesse d'esprit et d'attitude pour y parvenir. Elle vient souvent discuter avec nous, en fin de petit déjeuner ou en soirée, nous partagerons avec elle plusieurs moments festifs et ludiques pendant cette semaine. Merci Ethel.

Arrivés un vendredi soir, le dimanche matin je propose à Paul de se mettre en quête de l'église dont on nous a parlé, avec un peu de chance nous assisterons à une partie du service religieux. Une femme charmante que nous avons entr'aperçue à l'auberge (beaucoup de gens du village travaillent avec ou pour l'auberge, grande entreprise qui l'été tourne à plein régime) nous conduit jusqu'à la petite église de pierre blanche. Nous entrons : il n'y a que quelques personnes car c'est un office sans prêtre, psalmodié par trois belles voix qui sonnent très justes. L'église est petite, toute de bois à l'intérieur, couverte de fresques récentes et d'un style classique que j'aime. Quand l'office se termine, nous entendons soudain résonner un puissant "Le Christ est ressuscité" ... en français. C'est la première fois que cela nous arrive en Russie ; nous comprenons que Nikita a signalé notre présence au chantre qui manifestement parle français. Sur ce, Serguei est déjà en train de nous souhaiter la bienvenue, d'engager la conversation. Trop contente de cet accueil chaleureux, je demande l'autorisation de faire des photos. Serguei m'explique qu'une fresque représente Notre-Dame d'Olkone, l'église a été construite à l'initiative d'une veuve d'Irkoutsk qui aurait reçu un message de Marie lui demandant de vendre sa maison, d'acheter un petit appartement et avec le solde de bâtir sur l'île une maison pour le Seigneur. Beaucoup d'églises en Russie sont construites ou reconstruites avec des fonds privés. Nikita et sa femme Natacha, les patrons de l'auberge, sont orthodoxes pratiquants, ils pensaient de leur côté à la construction d'une chapelle privée. Réunissant finances et bonne volonté, ils ont donné au village de Koujir, et à l'île, sa première église. Une autre particularité de l'église est, sur le mur opposé à l'iconostase, un ensemble de peintures encore inachevées représentant les persécutions de l'Eglise sous l'ère soviétique ; une fresque du mur sud, comme beaucoup d'églises russes aujourd'hui, représente le

dernier tsar Nicolas II et sa famille, assassinés à Iekaterinbourg le 16 juillet 1918 ; ils sont considérés comme martyrs et saints par l'Eglise orthodoxe russe.



Pendant que nous prenons tous le thé chez Serguei qui habite tout à côté de l'église avec sa femme et qui en assure l'accueil et l'entretien, on nous explique qu'un prêtre vient du continent toutes les deux semaines pour la divine liturgie du dimanche, et pour les grandes fêtes. Ainsi, le mercredi suivant, 19 janvier (le 6 janvier du calendrier Julien), c'est la fête du baptême du Christ, largement célébrée dans l'orthodoxie, et le prêtre viendra à cette occasion. Nous sommes invités au service religieux et à la procession vers les eaux gelées du lac où l'on creusera dans la nuit une piscine et où quelques chrétiens se plongeront entièrement à trois reprises, à l'image de Jésus dans les eaux du Jourdain. Le mercredi en question, il fait -30, et l'on installe une tente avec un poêle pour réchauffer ceux qui sortent de l'eau glacée.



Cette pratique existe dans toute la Russie. Ainsi à Petersbourg, l'escalier d'honneur du palais de l'Ermitage qui s'ouvre du côté de la Neva est appelé l'escalier du Jourdain, car le jour de la fête, il était de tradition pour l'empereur et sa suite de le descendre pour rejoindre la rive et plonger dans les eaux de la Neva. Ethel, qui n'est pas baptisée, assiste avec nous à une partie de l'office et accompagne aussi la procession. Elle est un peu choquée, alors qu'un des courageux candidats au bain hésite à immerger sa tête, des remarques qu'on lui lance "la tête ! la tête !", il faut accomplir le rite scrupuleusement ... Après une collation, salades diverses, omoul (ce poisson qu'on ne trouve que dans le lac Baïkal et que nous dégustons pendant notre séjour à tous les repas différemment cuisiné) et du champagne, le prêtre et Sergueï partent pour célébrer dans un autre village. Les chrétiens sont peu nombreux autour du Baïkal et chaque paroisse n'a pas un prêtre permanent.

Sergueï, à qui j'ai manifesté mon désir de mieux comprendre le rôle des icônes dans l'orthodoxie, me raconte que pendant son séjour de trois ans en France il fréquentait la paroisse des Trois Saints Docteurs (Basile le grand, Grégoire le Théologien et Jean Chrysostome), à Paris rue Pétel, dans le quinzième, où l'ensemble du programme iconographique, fresques et icônes, a été réalisé par Léonide Oupensky et le moine Grégoire Krug. Oupensky a écrit en français la 'Bible' de l'icône intitulée *La Théologie de l'icône*, et ce livre, Sergueï peut me le prêter, avec un autre livre consacré à l'église de la rue Pétel; les photos témoignent de la réussite artistique et théologique de l'école parisienne iconographique ... imaginez ma joie. Et moi qui, avant de partir, cherchait sur internet des sites sur le sujet ... qui m'avaient laissée insatisfaite. Pendant les dix jours que nous passons là, je lis nombre de passages de ces deux livres, j'admire ces icônes à la fois traditionnelles et modernes, et je me promets, l'été prochain, d'aller faire un tour rue Pétel. *La Théologie de l'icône* est une clé de compréhension de l'histoire de l'Eglise orthodoxe en même temps que des icônes, cette rencontre que je souhaitais avec l'orthodoxie, elle se fait enfin grâce à notre voyage dans l'île d'Olkone, haut lieu du chamanisme, où l'on trouve aussi nombre de bouddhistes et où la première église de toute l'île a été construite il y a quatre ans. Que j'aime ces surprises que la route nous ménage régulièrement. Le livre d'Oupensky est aussi une entrée dans cette Eglise Orthodoxe de France renouant avec l'ancienne Eglise des Gaules qui fut balayée par les réformes carolingiennes. Je suis frappée par la rencontre de tant de personnalités exceptionnelles (des intellectuels comme Nicolas Berdiaev, Vladimir Lossky, des religieux comme l'Archimandrite Sophrony et le Père Eugraph Kovalevsky ou des artistes comme Oupensky et Krug parmi bien d'autres) qui favorisèrent cette renaissance : sans doute ces Russes, bouleversés par les événements que vivaient leur pays et par l'immigration, leurs difficultés et souffrances, la perte de pères dans une société nouvelle, recherchèrent-ils un sens à donner à leur présence, souhaitèrent-ils

sauver leur magnifique patrimoine religieux et spirituel, lui donner une nouvelle dimension, mission reçue clairement par le Père Eugraph Kovalevsky dans la crypte qui abrite le tombeau de Sainte Radegonde à Poitiers. Le Père Kovalevsky consacra sa vie à la renaissance de cette Eglise et à ses fidèles ; canonisé par l'Eglise orthodoxe en 2008, il deviendra Saint Jean de Saint Denis.

Au regard des catholiques, une Eglise orthodoxe française qui ne prétend pas être une Eglise immigrée mais s'enraciner dans les premiers temps du christianisme en Gaule et se développer au présent dans la fidélité dogmatique et liturgique orthodoxe, faire renaître des rites locaux disparus, honorer Saint Denis ou Sainte Geneviève comme saints orthodoxes, voilà qui peut paraître étonnant, voire provocateur. Le Père Kovalevsky entreprit d'élaborer des textes liturgiques orthodoxes à partir des textes occidentaux et reçut la bénédiction de sa hiérarchie. Clin d'œil à mes amies bénédictines : le Père Lev Gillet, premier prêtre orthodoxe français et bénédictin nous rappelle que le fondateur de l'ordre vécut antérieurement au schisme de 1054 et qu'il peut exister un ordre bénédiction orthodoxe. Je constate un double mouvement : comme souvent, suite aux vicissitudes de l'Histoire, des personnes déplacées ouvrent des voies nouvelles. Est-ce ici une démarche conquérante de l'orthodoxie ayant pour visée de ramener la France et progressivement l'ensemble du catholicisme dans le giron de la seule Eglise Orthodoxe (j'imagine la grimace de certains d'entre vous). C'est certainement dans ces termes que la confrérie de Saint Photius, dans les années 1920 à Paris, à l'origine de ce renouveau, formulait sa mission. Nous sommes alors dans une logique de l'affrontement bien loin de la pacifique volonté des personnes engagées dans divers mouvements œcuméniques. Mais cette Eglise nouvelle orthodoxe vit en France et colore l'Eglise orthodoxe de nuances bien différentes des autres Eglises orthodoxes de divers pays (Grèce, Russie, Serbie, Roumanie, Bulgarie ...) et au-delà des apparences n'y aurait-il pas, sur le long terme, un rapprochement ? Le dialogue interreligieux, se réduit souvent à des déclarations de bonnes intentions, à une politesse de façade, une tolérance qui vient buter sur des contentieux historiques jamais dépassés, une rivalité et un orgueil pas très chrétiens mais tellement humains ? Byzance contre Rome, les Russes contre l'occidentalisation de leur culture depuis le 16^{ème} siècle, alors que les Catholiques et les Protestants investissaient massivement le secteur éducatif en Russie et qu'au 18^{ème} siècle, Pierre le Grand ouvrait les portes toutes grandes aux influences occidentales ; les élites russes se coupaient alors de la culture populaire et des divisions profondes commençaient à scinder cette société déjà complexe. L'Eglise orthodoxe, en particulier, ne joua plus le même rôle unificateur entre les diverses composantes sociales. On comprend la méfiance qui résulta de cette histoire. Mais cette Eglise occidentale orthodoxe ne féconde-t-elle pas, de fait, à la fois les autres Eglises de France et l'Eglise orthodoxe dans son ensemble. L'introduction des icônes dans les églises en France, dans les groupes de prière et dans les maisons des fidèles n'est-elle pas un signe d'une communion profonde en train de se nouer ? Les Eglises occidentales redécouvrent aussi le rôle dynamique de l'Esprit Saint, un des pôles de la Trinité souvent oublié ou relégué à l'arrière-plan ; les Eglises orientales lui ont toujours accordé une place d'honneur dans leur liturgie et leurs prières. Bien sûr les différences restent bien marquées : ainsi de l'icône qui dans le déroulement de la liturgie n'a pas de fonction dans l'Eglise catholique alors que sa vénération est partie intégrante du culte dans l'Eglise orthodoxe. Sans doute le véritable dialogue interreligieux est-il ailleurs que là où nous le situons consciemment, il travaille l'ensemble des Eglises par des voies qui sont celles de Dieu plutôt que les nôtres. Comme un père se reconnaît en chacun de ses enfants, si différents les uns les autres, le temps de la rencontre est celui où chaque Eglise pourra et saura reconnaître que nul n'est propriétaire de la Vérité qui se manifeste en des formes diverses et non exclusives.

Voilà une rencontre qui a suscité en moi bien des réflexions. J'ai particulièrement apprécié échanger avec Natacha, la femme de Nikita qui, très pratiquante et enracinée dans sa foi orthodoxe, a en même temps ce souci de comprendre le monde en dehors de sa communauté, a suivi une formation sur les religions comparées, fait une thèse sur le soufisme et donne des cours à l'université d'Irkoutsk sur le bouddhisme. L'environnement du Baïkal est pour beaucoup, me semble-t-il, dans cet intérêt pour les autres religions : les Orthodoxes sont ici minoritaires et d'autres religions sont plus largement représentées, bonne occasion d'ouvrir les yeux sur ce que vit le voisin et d'essayer de le comprendre. Comme nous avons remarqué ce climat très convivial dans l'auberge, je vois une belle cohérence dans la vie de ce couple. Comme le souligne Ethel, ils ne se reposent jamais sur leurs acquis et ont toujours quelque nouveau projet en tête. Le dernier en date : construire près de l'Eglise une maison d'activités pour les enfants de l'île où les enfants et les jeunes pourront se retrouver, faire de la musique, du théâtre, lire, prendre des cours de langues étrangères, ... Nous traduisons pour eux en français un courrier qu'ils adresseront à de potentiels donateurs car le gouvernement n'a pas répondu favorablement à leur demande de crédits. Oui, Olkone a un petit air de paradis, pas seulement par ses merveilles naturelles, mais qui lui vient aussi de la bienveillance et de l'initiative de ceux qui y vivent.



Le calme de l'île, sa beauté, l'activité ralentie de l'hiver, la blancheur enveloppante des paysages, les larges espaces où notre regard n'en finit pas de se ressourcer, le joyeux carillon qui annonce que Christ est vainqueur des eaux de la mort, Olkone restera tout cela dans notre souvenir, un point très fort de notre séjour en Russie, où la nature et les hommes nous ont offerts ce qu'ils avaient de meilleur.

Les chamanistes disent qu'Olkone est un des neuf centres d'énergie les plus puissants de l'Asie

Centrale. Il est des lieux qu'on nomme communément 'hauts-lieux'. Pussions-nous rapporter une infime parcelle, étincelle, de l'énergie généreuse d'Olkone. Je reconnais avec gratitude que chaque voyage en Russie me fait un peu plus aimer cette vaste terre et les hommes qui la peuplent.

Je conclus sur cette note optimiste, alors que la haine dans les cœurs et les armes à la main, on continue à allégrement s'entretuer un peu partout sur la planète. Mais il faut bien commencer à regarder le monde autrement si nous voulons le changer. Comme Seraphim de Sarov l'a si justement formulé « Fais la paix dans ton cœur et mille âmes autour de toi connaîtront la paix ».

Paix et joie à tous, dans les soucis quotidiens comme dans ses bonheurs.

Françoise



Quelques aphorismes de Saint Jean de Saint Denis

« Ne faites pas confiance aux sentiments de votre âme, opposez quelque chose de positif, confessez l'opposé. Vous êtes tristes : confessez la joie. Dans la désespérance : je suis joyeux en Christ. L'âme blessée par l'inquiétude et l'angoisse : je suis vainqueur en Christ.

Ceux qui se sentent parfois complètement perdus, tristes intérieurement, peuvent réjouir les autres.

Aucune communauté ne peut résister au jugement du frère.

Découvrir sa route personnelle est au commencement de toute vie spirituelle authentique. Cela prend parfois de longues années.

Laissant les mots vous pénétrer, sans vous presser de pratiquer telle ou telle voie, butinant ici et là, comme des abeilles, votre nourriture propre, prêt à accepter ou à repousser ce qui n'est pas bon pour vous.

Ne nous appliquons pas trop vite à imiter les saints... Avancez sans précipitation. La vie spirituelle grandit comme une plante, organiquement. Prenons le chemin moyen, et n'oublions pas la base : la sobriété.

Il arrive souvent que ce qui est contre les normes soit plus salubre et plus efficace même du point de vue religieux. Dieu peut s'atteindre par des chemins détournés.

Il est impossible que la vie de chaque homme soit toujours conforme aux normes. Nous rencontrons des êtres qui, tout en péchant contre elles, réalisent parfois quelque chose de plus authentique.

Remettez consciemment votre vie entre les mains de Dieu, comprenez que tout vient de Lui et que tout a un sens. Ne craignez pas.

Une des formes de prière les plus exactes, les plus directes, les plus simples est de ne jamais penser, mais de toujours parler à Dieu.

Celui qui sait obéir dans le déroulement de sa vie se dégage de la pesanteur du destin.

Epinay, le 13 juillet 2011

Bonjour à tous,

Je termine le dernier courriel sibérien à Epinay. Trois années qui nous ont tant apporté, qui n'auront pas été une parenthèse dans notre vie, mais une nouvelle mise en perspective de notre regard sur le monde, en fonction de ce que nous aurons vécu, d'une expérience très partielle et partiale qui est la nôtre, comme toute expérience de voyage. Regard beaucoup plus positif sur la Russie en ce qui me concerne, rencontre d'un pays et d'une culture que je ne comprends pas toujours mais qui m'a nourrie profondément. Je reste frappée par la dureté de l'existence pour bien des Russes, depuis des siècles et jusqu'à aujourd'hui. J'admire la puissance imaginative et poétique qui les habite, leur relation d'évidence avec la nature immense et terrible qui détermine un mode de vie et une sensibilité. Je constate une incroyable vitalité dans cet immense pays si éprouvé où le pire côtoie le meilleur, la corruption la générosité, l'individualisme outrancier le sentiment profond d'une appartenance collective russe. La dernière promenade dans la forêt d'Akademgorodok quelques minutes avant de monter dans la voiture de l'université qui nous emmène vers l'aéroport est empreinte d'émotion, chargée de ce quotidien serein et heureux qui fut le nôtre ici. Les allées familières dont l'aspect est renouvelé au fil des saisons, aux senteurs végétales enivrantes, pleines de chants d'oiseaux, combien nous allons les regretter ! Oserai-je dire, plus que les personnes rencontrées ? C'est vrai, la Russie est pour moi essentiellement une rencontre avec une nature puissante, belle, parfois insupportable. Et les relations avec les personnes semblent en découler.

La devise russe « en Russie tout semble impossible et tout est possible » se confirme une dernière fois. Nous sommes inquiets de notre excédent de bagages, d'autant plus que nous rentrons par un vol qui combine deux compagnies, la première russe, Sibérie 7, pour le trajet Novossibirsk-Frankfurt, puis Air France entre Frankfurt et Paris. Nous redoutons de devoir payer un supplément pour chacun des vols. Au comptoir de l'aéroport international à Novossibirsk, après avoir constaté que nous sommes effectivement largement au-dessus du poids autorisé, nous expliquons que nous avons enseigné trois années à l'université, que nous transportons des livres et des documents. Embarras de l'employée qui appelle un responsable. Le règlement est le règlement mais déjà nous sentons le désir de trouver une solution, de marquer une sympathie pour ces étrangers qui ont vécu dans le pays. Le fait que Paul s'exprime dans un russe assez fluide et sa chaleur communicative, mon air inquiet et la portée de notre argument, à savoir que la compagnie n'assure pas le transfert et que nous risquons de devoir payer deux fois le supplément, scellent l'affaire. On nous laisse passer en enregistrant un de nos bagages sur le billet d'un autre passager très affable, et qui aura soin de nous attendre pour la sortie à Frankfurt afin d'éviter toute complication. Bien sûr cela sent la combine ; en Russie, cela s'appelle un service ; en France, à l'époque de la suspicion généralisée liée aux attentats terroristes c'est de l'inconscience, de l'irresponsabilité. Au fond, quelle différence que le bagage parte enregistré sous un nom ou un autre, son danger potentiel ne varie pas selon son étiquetage. Mais je dois vivre bien loin de la pensée occidentale dominante après toutes ces années à l'étranger. Peut-être devinez-vous déjà que la scène se

passé tout autrement au guichet d'Air France : là aussi le règlement est le règlement, et je remarque que dans notre monde qui appartient essentiellement aux grandes sociétés financières, il n'existe plus d'homogénéisation des règles : une compagnie prend en compte le poids, une autre le nombre de bagages avec des poids-limites qui diffèrent ... Nous avons en face de nous à Frankfurt, au guichet d'Air France, une employée craintive, à la limite du harcèlement, n'osant prendre la moindre initiative, et avec qui il est impossible de dialoguer, si ce n'est pour nous exposer la dégradation de ses conditions de travail. Et bien entendu pas un responsable à l'horizon, compression de personnel oblige. Il est évident que le service de la clientèle n'est plus qu'un très lointain souvenir dans la tête de quelques idéalistes, que les compagnies d'avion comme beaucoup d'autres ne sont plus que des boîtes à fric. Au moment de retrouver la France, je me dis qu'un fascisme à visage pseudo souriant et très commercial s'installe progressivement dans nos sociétés : il faut voyager non seulement avec un poids strictement défini et sans aucune prise en compte des particularités des voyageurs, mais encore avec un type de bagage défini, la valise standard à roulettes, les petits sacs utilisés par les voyageurs peu fortunés ou peu familiers des avions deviennent indésirables, ainsi deux sacs de dix kilos seront enregistrés par Air France, à l'imitation de la plupart des compagnies américaines (tiens tiens l'indépendance française !) comme un bagage autorisé plus un supplémentaire au joli tarif de 55 euros. C'est ce que j'appelle le fascisme insidieux du quotidien. La Russie échappe encore à ces normes tyranniques ou conserve le moyen de les détourner, et à mes yeux est donc une société plus humaine, prenant en compte la réalité humaine. La société que notre Europe et toutes ses nouvelles normes construisent relève de ce que les rabbins décrivent dans la littérature midrachique comme la justice de Sodome et Gomorrhe, c'est-à-dire une 'justice' stricte sans aucune humanité, ce qui est à toi est à toi et ce qui est à moi est à moi, interdiction d'aider son prochain. Nous en trouvons déjà des applications concrètes dans notre belle société, quand par exemple un citoyen peut se retrouver inculpé par la justice pour avoir aidé un immigré illégal. La relation d'aide devient coupable, la norme de la justice l'indifférence. A force de vouloir tout codifier et de tendre à une justice parfaite, on ne peut que retomber dans la barbarie. C'est la leçon que me suggère le retour en France. Nous avons payé les 55 euros, remerciant intérieurement les Russes d'être moins organisés et « moins avancés » dans le développement de leur société.

Avant de refermer ce long courrier de trois ans, une petite relation de notre dernier voyage en Russie ... au fil de la Volga. Un bateau de croisière comparable à celui que nous avons pris vient de faire naufrage et la majorité des passagers a péri. Encore une image négative de la Russie : non respect des règles de sécurité, corruption, vétusté du matériel. C'est vrai. Ce qui me gêne c'est simplement que c'est le seul écho de Russie que nous recevons. C'est une autre voix que j'ai à cœur de communiquer, car chaque pays est critiquable et louable tout à la fois. Et que peut-être pour freiner le sentiment antioccidental qui se développe un peu partout sur notre planète, il faudrait arrêter de se donner en donneurs de leçons, de considérer qu'en Europe et aux USA tout se fait mieux qu'ailleurs, que nous proposons le seul modèle à suivre. Malgré ce terrible événement, je vais donc vous raconter mes belles vacances russes, en grande partie sur la Volga.

Après le voyage d'hiver, il y a un an et demi à Kazan et à Nijni-Novgorod, nous avons le désir de voir le plus long fleuve de Russie et d'Europe (3700 km) autrement que figé sous la glace. A chaque fois que nous le pouvons, nous privilégions le transport en bateau, comme dit Paul, le meilleur de tous. Nous avons donc le projet de descendre la Volga depuis Samara jusqu'à son delta à Astrakan. Voyage très improvisé car les quelques recherches sur Internet pour s'informer sur les bateaux existants ne nous avaient mis que sur la piste de croisières très luxueuses et très onéreuses ; personne ici, non plus,

ne pouvait nous donner quelque information que ce soit. Après deux nuits de train (les distances en Russie prennent toujours des proportions imposantes), nous filons directement à la gare fluviale pour voir les possibilités, entre dates, destinations, prix. Nous souhaitons surtout pouvoir descendre du bateau et nous arrêter dans 2 ou 3 villes qui bordent la Volga. Bien sûr nous n'allons pas parcourir tout le fleuve qui prend sa source un peu au nord de Moscou, seulement la partie inférieure, puisque nous avons déjà visité Nijni-Novgorod et même Kazan. Le premier bureau où nous entrons nous propose deux jours sur un bateau de croisière entre Samara et Volgograd où nous pourrions débarquer. Si nous apprécions le séjour sur le bateau, nous pourrions toujours le reprendre huit jours plus tard pour remonter jusqu'à Kazan. En mai et juin ; les bateaux ne descendent pas jusqu'à Astrakan, ce n'est pas la saison. Il n'y a rien d'attractif dans cette ville pour les Russes, si ce n'est une excursion sur l'incroyable delta aux mille ramifications, mais il est en ce moment infesté de moustiques. La seconde raison d'aller là-bas, c'est le caviar frais que l'on peut y acheter, mais la saison de pêche commence en septembre, ce n'est donc pas le bon moment.

Nous avons trois jours à passer à Samara avant le départ, ce qui nous convient tout à fait pour découvrir la ville. Samara était une ville fermée à l'époque soviétique, comme plusieurs sur la Volga, usines pétrochimiques, centrales électriques, bases militaires secrètes, le fleuve était le lieu d'activités stratégiques. Comme Nijni-Novgorod, Samara a été rouverte dans les années 90, a retrouvé son nom (le changement de nom des villes est un sport national en Russie), et est redevenue un endroit où il fait bon vivre. Notre amie Gwladys nous a trouvé un hôtel agréable et bon marché, un peu excentré. Cela nous permet de prendre le tram le matin, de traverser les faubourgs avant d'atteindre le centre. Il fait très chaud, tout le monde est habillé en tenue d'été, le fleuve est superbe, l'ambiance très estivale, une image inattendue de la Russie aux yeux de la Française que je reste. La gare fluviale est bien sûr au bord du fleuve, et juste après les embarcadaires commence une très longue plage de sable très fin, sans cailloux, plage très fréquentée par les habitants. Nous remontons un matin toute cette plage, belle balade à une heure encore tranquille. On peut observer la navigation ; bateaux de transport, d'excursions, de commerce se croisent silencieusement ; des pêcheurs sont tôt installés, des retraités se promènent, parfois avec leurs petits-enfants. On se dit que tous ces gens doivent aimer leur ville, c'est quand même sympa de venir faire son footing sur la plage le matin avant le travail ou de se baigner en sortant du bureau. Vers midi, beaucoup de jeunes passent là un moment, des copines d'école viennent pique-niquer, bavarder, bronzer. La plage est incroyablement propre, et entre deux visites, on vient se reposer là, prendre le soleil, sensation incroyablement agréable après tous ces mois d'hiver sibérien. Comme il fait chaud, on achète le kvas au litre, cette boisson fermenté à base de levure, de pain noir de seigle et de sucre que l'on vend dans la rue en été, très rafraichissante et savoureuse. Pour les repas, on guette les restaurants qui proposent la formule « busines lunch » (l'expression est conservée en anglais mais écrite en lettres cyrilliques), et très avantageuse : pour 150 roubles (entre 3 et 4 euros) on vous sert une salade, une soupe (on mange toujours une soupe au repas de midi), un plat de viande ou de poisson avec garniture et un dessert ou une boisson chaude (thé ou café). C'est une aubaine car les restaurants sont hors de prix en Russie, les cafés équivalents à nos bistrotts ou brasserie sont également assez chers, il ne reste que les cantines, très populaires mais difficiles à dénicher quand on ne connaît pas l'endroit, souvent perdues dans les étages d'un immeuble sans signalisation particulière. Nous commençons à être des voyageurs avisés en Russie et à connaître les petits trucs qui permettent de garder le budget tout en profitant de la ville. A Samara, nous nous promenons dans le centre. Comme dans beaucoup de villes, de nouvelles constructions côtoient des restaurations d'anciens immeubles du 18 ou 19 ème siècles, aux façades souvent fantaisistes, avec de jolis encadrements de fenêtres, des

coins de bâtiments surmontés de mini-coupoles ou de statues baroques, beaucoup de couleurs, de fantaisie et de créativité. On voit aussi de nombreuses maisons en bois, certaines malheureusement très délabrées et qui seront vraisemblablement à court terme détruites, cédant la place à de hauts immeubles modernes sans style. Un gigantesque poteau métallique surmonté d'une maquette d'avion s'élève devant la Volga, au centre d'une belle place agrémentée d'une vaste fontaine et où beaucoup de jeunes et moins jeunes se retrouvent, surtout en fin d'après-midi alors que l'air devient plus frais. On célèbre à Samara l'industrie aéronautique militaire pendant la seconde guerre mondiale, ici appelée « Grande Guerre patriotique » et dont nous trouverons diverses évocations tout au long de ce voyage. L'effort de guerre à Samara porta surtout sur la production de matériel militaire, en particulier les avions. Par ailleurs, les Allemands étant arrivés aux portes de Moscou, un possible repli avait été envisagé sur Samara, devenue seconde capitale de l'Union Soviétique. Des ambassades des nations alliées furent alors représentées à Samara. On construisit aussi un abri souterrain sous l'immeuble qui devait accueillir le Comité Central du Parti Communiste, le bunker de Staline, qui n'a jamais servi, mais que l'on peut visiter : neuf étages sous terre, 37 m de profondeur (la guide souligne que le bunker de Hitler n'avait que 16 m de profondeur), des masses de béton isolantes entre chaque étage. Ce bunker devait accueillir le chef de l'Union Soviétique et lui permettre de continuer à diriger les opérations militaires contre l'armée allemande. Nous descendons les escaliers métalliques, des portes métalliques à caisson verrouillent chaque étage, pour arriver finalement dans le bureau de Staline, toujours aménagé, une jolie lampe sur ce bureau au propriétaire fantôme, un téléphone par lequel le chef de l'Etat aurait été en contact avec le monde, un canapé de repos. Aux quatre coins de la pièce des portes boisées, ouvrant chacune sur un souterrain permettant de fuir dans une direction différente. On peut aussi visiter une grande salle de réunion, avec une table centrale, les portraits ajoutés de Marx, Engels et Lénine au-dessus de la porte, une seconde table contre le mur où des secrétaires auraient tapé les comptes-rendus des réunions, dos à la table centrale. Tout avait été prévu pour recréer un cadre de travail familial. Ce sont les ouvriers du métro qui ont réalisé les travaux : aération, conduites d'eau, électricité, approvisionnements, sorties secrètes, ... lieu insolite où aurait pu se réfugier le Maître de l'Union Soviétique ... par sens du devoir ou plus prosaïquement pour protéger sa personne alors que tant de millions de Russes périrent pendant cette guerre s'exposant sans état d'âme au feu de l'ennemi ?

Une autre visite, que nous apprécions, à Samara, est celle du centre Roerich, plus grand encore qu'à Novossibirsk et où nous avons pu admirer de nouvelles reproductions des toiles du maître : moment méditatif, de pure beauté. Ce qui me ravit particulièrement, ce sont tous ces personnages issus des textes sacrés et légendaires de tant de traditions, des saints ou des guerriers, des actifs et des contemplatifs qui peuplent les scènes de nature, le plus souvent dans la montagne, près ou sur un lac. Par-delà les particularismes culturels, Roerich rejoint une vaste méditation de l'homme sur le monde qu'il habite où le bouddiste communique avec l'orthodoxe, le musulman ou le chaman ; ces sages ont laissé loin derrière eux nos vaines querelles de clocher, ils ont capté un peu de la formidable énergie divine qui habite toute la création. Les silhouettes se confondent souvent avec les rochers, ombres et couleurs viennent brouiller la perception distincte habituelle, la relation ne paraît plus être celle de l'affrontement entre l'homme et la nature, mais celle d'une symbiose, d'un lien énergétique, d'une lumière qui unit et réunit. Ces tableaux sont apaisants par leur harmonie, leur douceur, ils nous font tendre vers ce désir de paix qui nous habite, nous révélant et nous dissimulant les innombrables chemins qui y conduisent. Ce paysage de montagne rose parme au milieu duquel se tiennent deux silhouettes encapuchonnées, peut-être des moines, mais ce n'est pas si sûr, élancées et la tête légèrement inclinée, face à face, identiques extérieurement, identiques intérieurement dans la juste

place qu'ils ont trouvée dans cet espace, si calmes ; un peu derrière l'une de ces silhouettes, celle d'un ours, tranquille, ami, permet de reconnaître Saint Serge. Les différents règnes, minéral, animal et humain coexistent dans la paix et la simplicité.



En sortant du centre et avant d'embarquer pour commencer notre voyage sur la Volga , nous nous restaurons dans ce frais et sympathique restaurant qui propose le midi le « business lunch » et nous profitons un moment de la plage.

Nous arrivons bien à l'avance pour l'embarquement et, dès 15h 30, on nous accueille sur le bateau « le Capitaine Pouchkarev », selon la tradition avec le pain et le sel. Le départ est prévu à 17h et nous avons ainsi tout loisir de nous installer dans une agréable cabine qui comprend une large fenêtre, un lavabo, des espaces de rangement bien conçus. La douche et les toilettes sont dans le couloir. Il y a 3 ponts, l'un deux avec des chaises longues pour prendre le soleil, un restaurant, 2 bars, un salon bibliothèque avec un piano. C'est un petit bateau, à la mesure du fleuve, et qui se révélera bien agréable. Il fait un temps magnifique, soleil, chaleur, nous aurons des couchers de soleil féériques sur les rives sauvages de la Volga. Cette partie sud est moins peuplée que le parcours entre Kazan, Nijni-Novgorod, puis vers Moscou. De temps en temps nous passons devant un complexe industriel, nous apercevons des cheminées d'usine crachant du feu et de noires fumées, mais le plus souvent les rives sont nues, quelques hameaux, un monastère sur la rive, avant de retrouver les collines sablonneuses ou boisées, les plages de sable fin doré que nous avons déjà appréciées à Samara. Nous sommes presque toujours sur le pont, profitant du paysage et de l'air frais et pur que nous respirons ici. Alors que nous nous éloignons de Samara, les haut-parleurs du bateau diffusent une chanson sur la ville, comme il en existe sur beaucoup de villes en Russie. Puis on évoque l'histoire du fleuve, la « Mère Volga », centrale dans l'histoire des Russes et de leurs rapports avec les peuples de la région. Route commerciale du Nord au Sud, de la mer Baltique à la Caspienne depuis les Vikings.



Au fil des siècles divers peuples ont vécu et se sont installés sur ses rives : peuples finno-ougriens, salves, Khazars, Bolgars, ... les Mongols descendants de Genghis Khan qui formèrent la Horde d'Or du 13^{ème} au 15^{ème} siècles jusqu'à ce qu'Ivan le Terrible soumette Kazan et Astrakan à la Russie orthodoxe. Sur les hauteurs, au croisement des affluents, des forteresses jalonnent les rives, surveillant cette route fluviale sillonnée par les commerçants et les bandits, et où des affrontements opposèrent régulièrement les populations locales et les colons russes. D'autres Mongols, bouddhistes, les Kalmouks, colonisèrent la Volga au 17^{ème} siècle. Dans le train qui nous conduit de Volgograd à Astrakan, nous rencontrons un jeune homme de la République de Kalmakie, très typé. Il vient d'être appelé pour son service militaire à la caserne d'Astrakan. Les Cosaques, communauté de serfs miséreux, se constituent en une armée au service du tsar et imposent leur loi, rançonnant, pillant, terrorisant souvent les populations et les marchands pour leur bénéfice propre. A l'époque soviétique, la Volga a été abondamment exploitée : des stations hydroélectriques, 10 barrages qui ont donné naissance à des lacs artificiels, immenses réservoirs qui ont submergé les rives, des centaines de villages et plusieurs villes, et qui bien entendu modifient la configuration actuelle du fleuve, des usines souvent très polluantes, des bases militaires secrètes jalonnent ses rives. Des villes comme Nijni-Novgorod ou Samara ont été fermées et rouvertes à la libre circulation dans les années 1990. Aujourd'hui, la Volga est à nouveau utilisée pour le transport de marchandises, et même si l'environnement a beaucoup souffert de l'industrialisation, la pêche y reste florissante, fournissant de délicieux poissons à une bonne partie de la Russie. Enfin, les bateaux de tourisme, depuis Moscou jusqu'à Astrakan, proposent des escales variées, permettant de découvrir des lieux importants de son histoire en longeant ses rives devenues très sages.

Nous avons la surprise de découvrir parmi les activités proposées sur le bateau un programme de chansons françaises, pourtant sur le bateau il n'y a que des Russes. Nous nous rendons donc dans le salon bibliothèque à 17h et le récital commence par *Sous les toits de Paris*. La plupart des chansons sont de la même époque, des titres que les Russes connaissent, qui ont été traduits dans leur langue et dont ils reprennent les refrains avec enthousiasme. Plusieurs de ces chansons, j'en reconnais l'air, les paroles quand elles sont en français, mais je n'arrive pas à y mettre un nom, je les entendais quand j'étais enfant, me semble-t-il. De l'époque plus récente il n'y aura guère que *Belle* de M Berger. Le chanteur, qui n'est pas vraiment un amateur, se présente : professeur de français à Samara, il a suivi une formation musicale au conservatoire dans un programme spécial de coopération avec la France sur la chanson française et russe. Il est passionné, a une belle voix et le sens de l'animation, alternant chansons en français et chansons traduites, s'adressant à son public avec aisance, c'est une rencontre amusante. Très vite sur le bateau tout le monde sait que nous sommes Français et on se rend compte que les Russes sont francophiles, pour eux la culture et la langue françaises sont partie intégrante de leur histoire, ils s'en sentent assez proches, et sans doute comprennent mieux les Français que les Français ne les comprennent.

Le lendemain, le bateau s'arrête pour une escale de 2 heures sur une plage au sable doré où l'on peut se baigner et prendre le soleil. Alors que nous approchons, nous apercevons sur la plage toute une activité, un étal qui se met en place, et quand nous débarquons du poisson de la Volga grillé tout chaud pour les amateurs. Un peu dommage que le petit déjeuner que nous avons pris une heure avant soit si copieux car nous n'avons vraiment pas faim. Les Russes aiment manger, nous voyons des provisions de nourriture impressionnantes quand nous passons devant les hublots de certaines cabines, pourtant les repas sont assez copieux et sans être de la très grande cuisine, les plats sont variés et savoureux. Nous

commandons presque toujours du poisson et apprécions les desserts toujours inattendus, mosaïque de fruits en gelée, moelleux accompagné d'un coulis d'airelles et autres délicatesses préparés avec les produits locaux. Une autre après-midi, un musicien spécialisé dans les instruments variés du folklore de Russie et d'ailleurs, nous en présente quelques-uns, nous expliquant comment ils sont fabriqués, parlant de leur histoire et nous faisant écouter quelques mélodies pour en saisir le timbre et la sonorité : balalaïka, guimbarde, cornemuse, domra, doudouki et autres, qui existent, avec de petites variantes de conception, dans bien des pays, de l'Europe à l'Extrême-Orient. Beaucoup de ces instruments sont fabriqués à partir des matériaux et des objets du quotidien, la fantaisie et le sens artistique introduisant bien des nuances, un authentique art populaire qui ne dissocie pas les activités utilitaires et artistiques. Un bon musicien, avec le sens de l'humour et qui nous confiera plus tard, sur le pont, qu'il travaille sur ce bateau ou sur d'autres depuis plusieurs étés, appréciant le voyage, la tranquillité de ce cadre de travail. Cette fois il est accompagné par son fils, qui a 10 ans, une voix superbe, et qui le soir vient chanter, souvent à l'ouverture du petit concert nocturne, une chanson, un artiste en herbe qui séduit sans peine son public. Moi, je préfère, le plus souvent me poster à l'autre bout du bateau et admirer les fabuleux couchers de soleil, le dégradé des nuances, les jeux de lumière et d'obscurité qui se reflètent sur l'eau. La contemplation de la nature, le rythme lent et régulier de l'avancée du bateau, le calme parfait reposent l'esprit.

Pour ce premier voyage, nous n'allons pas très loin, nous descendons après 2 jours à Volgograd. Nous sommes arrivés, à notre gré, beaucoup trop vite, mais d'un autre côté c'est notre choix d'alterner trajets en bateau et escales de plusieurs jours. Le port est plaisant, avec ses cafés d'été sous la toile, des attractions foraines pour les petits et les grands, un aspect monumental qui s'organise autour d'un grand escalier qui rappelle en plus modeste celui d'Odessa que le film d'Eisenstein *Le Potemkine* rendit célèbre. De part et d'autre, des bâtiments majestueux, mélange de style soviétique et gréco-romain. Ce quartier est très vivant, fréquenté par la population locale, pas du tout artificiel comme peut l'être par exemple le port d'Astrakan, doté d'une jolie promenade, mais désert, sans animation. L'endroit est en même temps paisible.

Beaucoup de Russes se rendent en visite dans cette ville, mieux vaut dire en pèlerinage. Après s'être appelée Tsaritsyne, la ville avait été renommée Stalingrad en 1919, car Staline s'y était fait remarquer à l'époque de Lénine pour sa bravoure et son intelligence militaire. Le nom reste dans toutes les mémoires comme celui de la plus grande bataille qui eu jamais lieu, où périrent, en 1941, 700 000 Allemands, pour son interminable durée, six mois, pour ses combats au corps à corps au cours desquels les soldats furent particulièrement exposés et ne reculèrent jamais, Hitler comme Staline ayant intimé à leurs hommes de vaincre ou de mourir. Bataille surréelle qui détermina le cours de la guerre et marque le début du recul allemand, guerre médiatisée dont les journaux suivaient au jour le jour les épisodes, guerre héroïque à laquelle les civils russes, les femmes et les enfants même participèrent, guerre terrible où l'on mourut parfois sous le feu de l'ennemi mais aussi de faim et de froid. Les Russes perdirent deux millions d'hommes au cours de cette bataille, 26 millions pendant pendant l'ensemble de la guerre, et cela explique qu'aujourd'hui encore les commémorations revêtent une grande importance. Comme on le dit souvent ici, dans chaque famille des hommes sont morts du fait de cette guerre, chaque famille se souvient d'un grand-père, d'un parent jamais revenu de cet enfer. Cette année, plusieurs semaines avant le 9 mai, date de l'armistice en Russie, chaque soir la première chaîne de télévision diffusait de petits reportages qui mettaient en scène des enfants parlant d'un membre de leur famille ayant participé à cette guerre, mort au combat ou ayant survécu.

Le mémorial de Volgograd m'a vraiment impressionnée. Sur un tertre d'une centaine de mètres de hauteur on a construit un bâtiment circulaire où brûle la flamme du souvenir gardée par deux soldats auprès de qui les touristes russes se font photographier. Sur les murs, tout autour, sont inscrits les noms gravés des soldats morts avec leur grade et leur ville ; au plafond, figure la reproduction des différentes médailles militaires. On monte progressivement vers ce tertre par un grand escalier au bas duquel on aperçoit déjà l'immense statue de la victoire brandissant vers le ciel une épée. Elle domine tout le paysage par son immensité. Sur les côtés, dans la roche, des scènes sont sculptées en bas relief : on y reconnaît Lénine, partout présent, entouré d'une foule de soldats anonymes, les armes de guerres, chars fusils, avions, mais pas une image de Staline. Les parois extérieures du bâtiment qui abrite la flamme sont aussi décorées de diverses scènes, d'un côté la guerre, de l'autre la victoire associée à la célébration de l'idéal communiste. Un peu plus loin, une petite église a été construite, et on l'aperçoit à l'arrière-plan de la statue. Des tombes d'officiers jalonnent le chemin qui grimpe vers l'église. L'ensemble est majestueux, empreint d'une grande solennité. Des haut-parleurs racontent l'histoire de cette incroyable bataille et louent la bravoure de tous ces combattants. Ce lieu force le respect, j'y ressens le dépassement moral et spirituel de ces centaines de milliers d'hommes, et l'hommage de toute une nation. Je me prends à penser que si les hommes étaient capables de la même puissance et abnégation conjuguées dans d'autres circonstances que celles d'une guerre tragique, si les hommes se mobilisaient avec la même ferveur en temps de paix pour construire une société de solidarité, une société fraternelle, respectueuse de chacun et de l'environnement que notre égoïsme quotidien met tellement à mal ...

Après cette visite nous comprendrons mieux les divers monuments que l'on trouve çà et là dans la ville. On a conservé par exemple des façades de bâtiments dans lesquels les soldats russes ont résisté en petit nombre des semaines à l'assaut de milliers d'Allemands. Le long de la promenade qui surplombe la Volga, un musée sur cette bataille, des avions, des chars de guerre exposés, une statue représentant une femme et un enfant pris sous un obus ; elle symbolise l'enfermement, le piège dans lequel se trouvèrent prisonniers les soldats mais aussi les habitants de la ville. Quand nous repartirons en bateau, le haut-parleur rappellera également les points forts de cette histoire. Une stèle commémorative en forme d'ancre a été construite dans le fleuve, face au tertre, dominée par l'immense statue et à leur niveau les bateaux s'arrêtent, observent une minute de silence, puis la sirène du bateau retentit longuement. Nous ressentons là une grande blessure du pays, qui témoigne de cette époque si douloureuse pour le peuple russe. Il ne peut y avoir, comme on le trouve parfois en France, de cynisme par rapport à cet événement, un respect naturel qui est pour moi une leçon de morale très concrète.





Nous rejoignons Astrakan en train. On nous a prévenus, il y fait très chaud. Petite déconvenue à l'arrivée : comme souvent, nous arrivons munis d'une adresse dénichée grâce à Gwladys, ici un foyer qui loue des chambres bon marché et met à disposition la cuisine, le salon,... L'endroit est frais, joliment décoré, mais à peine sommes-nous entrés, la réceptionniste nous demande si nous sommes Russes. Vous comprenez que cela signifie qu'elle nous renvoie sans même nous écouter. Paul est furieux de ce « racisme » que nous rencontrons très rarement. Vraisemblablement il y a de la place, la saison touristique ne bat pas son plein. On se demande si les contrôles dans les hôtelleries ne sont pas ici plus sévères et fréquents que dans d'autres régions ; nous sommes en effet à la porte du Caucase, de la frontière avec le Kazakhstan, pas loin de la Tchétchénie, il y a beaucoup de passages illégaux. Nous sommes parfaitement en règle, mais le seul mot d'étranger peut devenir synonyme de complications, et l'obligation pour les hôtels, aujourd'hui largement désuète, de faire enregistrer les étrangers auprès de la police n'a pas été officiellement abrogée, d'où des situations parfois plus qu'embarrassantes : on part en vacances pour un mois, aucun hôtelier ne fait l'enregistrement, puis on arrive la troisième semaine dans un établissement qui refuse de nous accueillir parce que nous n'avons pas le formulaire d'enregistrement des précédents hôtels. Bon, la femme nous donne quand même le nom d'un autre hôtel. Arrivés à l'hôtel Delta qui affiche une certaine classe, nous demandons une chambre et là, perplexité de l'employée quand nous lui disons que nous venons de Samara, en passant par Volgograd et qu'aucun hôtelier ne s'est soucié d'un quelconque enregistrement. Coup de téléphone, on commence à se demander où on va dormir. Finalement le patron accepte de nous donner une chambre. On négocie serré car c'est un hôtel avec des chambres assez luxueuses, et si on veut maintenir le budget il nous faut ne pas dépasser 1500 roubles. Nous nous retrouvons dans une chambre avec la climatisation, grande, fraîche, propre, les sanitaires dans le couloir pour 1100 roubles, sauvés pour 4 jours. La

promenade près du port est décevante : presque aucun bateau, le port non touristique est interdit car d'ici on transporte le gaz, nous voyons beaucoup de bâtiments, de voitures de la société *gazprom*. Le kremlin est un lieu agréable de promenade, renfermant une très belle église, mais il est vrai que nous avons déjà visité plusieurs kremlins, alors on a une impression de déjà vu. Mais quelques rues plus loin, dans un petit parc, nous apercevons ce que nous pensons être un énième monument commémoratif de guerre. Pas du tout : en approchant, nous nous écrions d'une seule voix « un Hatchkar ! ».



Le hatchkar est une grande croix en pierre sculptée que l'on trouve à côté des églises arméniennes, parfois en guise de pierre tombale et parfois insérée dans les murs même de l'église. Nous en avons tellement vu dans l'Est de la Turquie et tant photographié. Ici un portique de pierre avec au centre ce grand et superbe hatchkar et deux livres de pierre, l'un avec un texte en arménien, l'autre avec sa traduction en russe, qui rappellent la présence pendant 400 ans d'une communauté arménienne et l'emplacement de l'ancienne église qui, comme tant d'autres à l'époque communiste fut rasée. Le monument date de 2008. Cela ne nous étonne pas, Astrakan est une ville très cosmopolite où voisinent bien des communautés. Une bonne moitié de la ville est musulmane.

Sa situation de ville frontalière est peut-être à l'origine du fabuleux marché que nous découvrons en nous promenant. Une sorte d'immense bazar, à perte de vue, très différent des petits marchés russes très circonscrits. Les prix défient toute concurrence, les légumes et fruits de saisons sont trois à quatre fois moins chers qu'à Novossibirsk, parfois plus. On ne se dirait pas en Russie mais dans un souk d'un quelconque pays turc ou arabe. L'agitation, la foule, ces voix qui haranguent le client, ce mouvement qui anime, telle une vague, tout ce quartier qui s'étend sur des rues et des rues, nous plongent dans un univers plus oriental que russe. De grandes halles abritent les étals de viande, de fromage, de poisson, mais tout autour vous pouvez fouinez, vous êtes certain de finir par découvrir ce que vous cherchez. On vend tout ici : du tissu, des vêtements, des ustensiles de cuisine, des outils, des filets de pêche, des jouets, des téléphones portables, des lunettes de soleil... Nous avons grand plaisir à faire nos emplettes et nous avons tendance à trop acheter, tout est si tentant. Nous goûtons le fromage du Daguestan, qui nous rappelle le fromage blanc turc, les fraises fraîchement cueillies dans leur jardin que vendent les paysannes, les gâteaux locaux. Un fumet irrésistible de *shasklik* (le nom russe des sish kebab ou brochettes de viande) nous arrête, on sert des assiettes de mouton grillé accompagné de quelques rondelles d'oignon, de pain, et d'une bière pour les amateurs. La viande est savoureuse, incroyablement tendre. Le cœur de la ville bat ici, dans son marché, bien plus qu'autour du kremlin ou du port.

A Astrakan, la rencontre la plus inattendue pour nous aura lieu alors que nous essayons d'entrer dans une assez jolie église, mélange de baroque et d'architecture russe, deux tours et une coupole. L'église est fermée mais notre attention est attirée par une affiche annonçant un récital d'orgue : impensable dans une église orthodoxe où les instruments de musique sont bannis, où seule la voix humaine est tolérée. Nous lisons de plus près les indications sur la feuille des horaires des offices de la semaine, et nous nous apercevons que c'est une église catholique, qui n'a pas le style gothique de la plupart des églises catholiques que nous avons visitées en voyage, comme à Irkoutsk ou à Samara. La messe du soir commence dans une heure, nous décidons d'y assister. Légèrement en avance, nous trouvons le prêtre, des soeurs et une dizaine de fidèles en prière. Le prêtre a une très belle voix, grave et bien timbrée, et les répons donnés par les soeurs sonnent juste et clair dans la nef. Je ressens immédiatement un climat très priant, et je souhaite intérieurement qu'on puisse échanger à la fin de la messe avec cette petite communauté. Le ciel a dû m'entendre, car quelle n'est pas ma surprise, pendant la prière de consécration, d'entendre le second prêtre s'exprimer en français. Quand nous nous avançons pour prendre la communion, le prêtre me demande si je peux communier (c'est du moins ce que je devine) ; je lui réponds que je suis française et catholique et reçois l'hostie. A la fin de la messe, il se dirige vers nous, bientôt rejoint par une soeur québécoise. Nous n'avons jamais été accueillis avec autant de sympathie et d'intérêt, nous sommes ravis. On discute un petit moment, histoire de comprendre réciproquement à qui on a affaire. La soeur Brigitte nous invite à prendre le thé le lendemain, dans la maison de la communauté. Le lendemain, nous rencontrons deux autres soeurs québécoises, Marielle et Anne, une jeune novice russe Vicka, puis en fin d'après-midi, une soeur polonaise qui arrive d'une autre communauté située au Kazakhstan, de passage le temps de prolonger son visa. Ces soeurs de la communauté nouvelle Myriam Bethléem sont en mission à Astrakan, l'une depuis quinze ans, la deuxième depuis onze ans et la troisième depuis sept ans. Elles aident le prêtre à animer la paroisse, fabriquent du matériel de catéchèse qu'elles diffusent dans l'ensemble du diocèse, traduisent en russe des chants de leur fondatrice, les enregistrent sur CD. Elles pratiquent l'adoration eucharistique quotidienne, dans la chapelle de leur maison, mais aussi entourées des fidèles à l'église, faisant ainsi découvrir une pratique qui n'existe pas chez les orthodoxes. Ceci explique ce recueillement qui m'a frappée en entrant dans l'église. Elles sont très joyeuses et très curieuses. Elles nous racontent combien elles ont appris, en vivant ici toutes ces années, sur l'orthodoxie, mais aussi au contact des musulmans puisque l'église et leur maison se trouvent à deux pas du marché, en plein quartier musulman. Elles nous posent quantité de questions sur notre propre expérience, et l'échange est simple, direct, profond. Il est rare de rencontrer des personnes avec qui on puisse vraiment échanger de cette manière. Nous sentons que nous partageons beaucoup de choses : une même foi, un même statut d'étranger dans ce pays, un même bonheur de vivre dans ce milieu qui nous fait découvrir le monde et rencontrer des hommes si différents. L'isolement est une de leurs principales difficultés, la paroisse catholique la plus proche est à quelques centaines de kilomètres. Pour compenser cette solitude, le diocèse organise chaque année des rencontres où les religieux de toutes les paroisses se retrouvent, ce qui est aussi une façon de découvrir des endroits variés de la Russie. Nous écoutons quelques chants accompagnés à la guitare par Soeur Brigitte, nous passons un petit moment dans l'oratoire où nous recevons la bénédiction du voyage, et repartons le coeur content, comme à la fin d'une visite de famille. Bien sûr la communauté catholique est très restreinte, peut-être 40 fidèles, mais les échanges se développent aussi avec les orthodoxes. Ainsi les Soeurs nous expliquent qu'un prêtre orthodoxe de Moscou les a invitées lors de leur passage à donner une conférence sur la pratique de l'adoration eucharistique. C'est assurément une des plus belles rencontres de ce voyage.



La route continue et nous reprenons le train direction Volgograd pour retrouver le bateau qui nous amènera jusqu'à Kazan. De ce voyage de retour, je noterai surtout l'arrêt à Saratov, le dimanche de Pentecôte, cette année le 12 juin, qui est aussi un jour férié en Russie et qu'on appelle le Jour de la Russie, célébrant la constitution de la nouvelle Fédération de Russie depuis 1991. Saratov abrite un petit port très plaisant surmontée d'une magnifique promenade sur plusieurs niveaux où les habitants se rencontrent et se délassent quotidiennement. Une statue de Youri Gagarine rappelle qu'il est natif de cette ville et l'on trouve un musée à la gloire de son exploit spatial. Sinon, au dire d'une habitante de Saratov rencontrée sur le bateau, rien de bien particulier. Nous remarquons cependant la très belle église de la Trinité dont le fronton est peint d'une scène biblique illustrant Genèse 18, où Abraham reçoit avec Sarah ces 3 étranges visiteurs, et que les chrétiens interprètent comme la première manifestation de la Trinité. La représentation d'André Roublev a supplanté les plus anciennes images de cet épisode qui mettaient aussi en scène Abraham et Sarah. C'est cette représentation plus ancienne et devenue rare que nous admirons ici.



Des branchages jonchent le sol depuis les escaliers jusqu'à l'intérieur de l'église, une coutume que je ne connaissais pas pour célébrer la Pentecôte, qui donne un air printanier, de renouvellement, et un parfum sylvestre qui nous met bien dans l'esprit de la fête : saurons-nous nous laisser renouveler par l'Esprit de Pentecôte qui fait toute chose nouvelle ? La chorale chante merveilleusement, la foule est déjà là en début de messe, une grande ferveur pour cette fête qui clôt le temps pascal.

En revenant vers le bateau, près de la statue de Y Gagarine une estrade est installée. Une banderole rappelle que le 12 juin est le jour de la Russie, les discours alternent avec les pièces musicales. Un petit orchestre traditionnel joue des airs populaires. Il fait très beau et beaucoup de soldats, de marins, des

promeneurs, des familles sont venus assister à cette petite manifestation patriotique. Ce n'est pas si souvent que nous avons cette image d'une Russie en vacances, qui flâne, dans ce pays où j'ai l'impression que les gens n'arrêtent jamais de travailler. En rejoignant le bateau, une autre manifestation que nous apprécions moins : un groupe de coureurs franchement nationalistes crient avec agressivité des slogans sur la Russie. On les imagine le soir, un peu éméchés et croisant quelque quidam à l'air un peu trop caucasien. Le racisme, dans l'ouest de la Russie, alimenté par les attentats terroristes perpétrés par des groupuscules extrémistes du Caucase, continue à croître, et les agressions sont légion. Beaucoup de confusions, un sentiment de malaise dans cette Russie qui connaît un réel problème démographique, qui voit croître les populations non orthodoxes musulmanes et bouddhistes, selon les régions, et qui accueille aussi par nécessité beaucoup de populations des pays avoisinants, du Kazakhstan, du Tadjikistan, d'Ouzbékistan, du Kirghizistan mais aussi de Chine. Les Musulmans sont redoutés à cause de la différence religieuse et des groupes extrémistes, les Chinois à cause de leur nombre, de leur « infiltration » pacifique mais grandissante. Les différences de coutumes, les bas salaires qu'ils acceptent et les font préférer aux travailleurs russes par bien des employeurs, expliquent que la classe moyenne les stigmatise. Ces populations différentes sont de parfaits boucs émissaires aux frustrations des Russes orthodoxes submergés par les difficultés sociales et économiques. Dans la même logique, l'Eglise orthodoxe est considérée avec bienveillance par le gouvernement et est de plus en plus écoutée sur les questions de société. Certains craignent qu'elle ne devienne même un allié trop direct du pouvoir, un complice qui perdrait alors son indépendance et la possibilité de garder un point de vue critique. Chaque société est en recherche d'un équilibre et ses diverses composantes s'affrontent, toujours entre négociation et domination

Le reste du voyage jusqu'à Kazan sera un temps de repos. Je lis à peine, je regarde le fleuve, savourant ces instants hors du temps, loin des tracas habituels du quotidien. Le débarquement dans la poussière et les embouteillages de Kazan sont une dure épreuve après ces quelques jours dans le silence et le mouvement tranquille. Cela ne nous donne qu'une envie : retrouver le plus vite possible notre chère forêt, même si ce n'est plus que pour quelques jours.

Prochain départ ...

Où en suis-je de ma relation à la Russie, tellement transformée depuis trois ans, depuis le moment où j'ai posé le pied sur cette terre dont j'ignorais alors à peu près tout. Je sais maintenant que mon regard sur la Russie et les Russes continuera à évoluer. La Russie est désormais ancrée en moi comme un point affectif fort. J'aime l'appel de sa terre noire et puissante, j'aime ses eaux abondantes, la Volga et le Baïkal, j'aime la cuisine de son terroir. J'aime la puissance imaginative et expansive, parfois la folie de l'« âme russe ». J'aime ses opéras, sa littérature, son cinéma. J'aime ses églises et ses icônes, tant de découvertes faites au hasard de mes pérégrinations.

Là, comme jamais depuis longtemps, je me suis épanouie dans mon métier d'enseignante ; merci pour ce beau cadeau à tous les élèves et étudiants russes rencontrés.

Bien sûr je ne veux pas dessiner une image idéalisée pour « vendre » la Russie, je n'y ai aucun intérêt. Simplement, je choisis de garder dans ma mémoire et mon cœur ce qui de la Russie m'aura enrichie, j'oriente mon esprit vers ce qui m'a étonnée et ravie. D'autres se chargent à longueur d'articles et de reportages de nous présenter le visage sombre et déprimant de ce pays, moi je contemple un paysage de Repine et j'affirme : la Russie n'a rien de déprimant, c'est une terre douée d'une puissance créatrice renversante, les Tolstoï, Chostakovitch, Tarkovski et autres génies ne sont pas des fantômes du passé, aujourd'hui combien de créateurs continuent à questionner ce grand corps souffrant mais qui vit, qui vit ... Certainement que l'omniprésence de la forêt, les longues traversées de la taïga en Transsibérien, l'immensité dans laquelle je me suis sentie immergée y sont pour quelque chose. Les Russes vivent la nature, la connaissent et s'y ressource tout « naturellement ».

Ce séjour de trois ans est un cadeau pour moi. Apaisant. Qui m'aura donné le désir de vivre plus près de la terre, plus à l'écoute de ses forces puissantes. Un séjour qui m'aura ramenée avec simplicité à l'essentiel, dans la banalité d'un quotidien partagé avec les hommes et les femmes de Sibérie. Ce matin, j'allais à l'université et je regardais cette belle allée forestière où le soleil commençait tout juste à répandre sa lumière dans le feuillage renaissant de ce printemps, toujours tardif en Sibérie. Les oiseaux s'en donnaient à cœur joie, se répondaient dans la diversité et la multiplicité de leurs cris, semblaient s'amuser et lancer un alléluia joyeux, cantique que l'oreille de tant de saints ou de pèlerins captèrent dans leur marche journalière, et moi, sur ce chemin devenu familier, je me disais : je ne souhaite rien d'autre que cette banalité-là, pas d'autre quotidien que la traversée matinale de ce coin de forêt, où mon regard cherche la nouveauté du matin, quelques bourgeons apparus, les feuilles naissantes, et le parfum odorant des épicéas que j'emporte dans ma salle de cours et qui apporte son précieux bouquet à une journée si ordinaire.

